37077/A

Pt I
[By J.F. Bernard or
J.B. de Mirabaud?]

MONDE

(très rare)
Ouvrage condamné au feu

La Préface a été rédigée par
l'Abbé J.B. Le Masurier

La 1re partie est de J.F. Bernard
La seconde est de Mirabeau

53000

LE MONDE,

SON ORIGINE,

ET SON ANTIQUITÉ.

PREMIERE PARTIE.

(par J. F. Bernard)

A LONDRES.

M. DC. C. LI.

Eheu! quam miserum est fieri metuendo senem!
Publ. Syrus.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

PREFACE.

IGNORER ce qui s'eſt paſſé avant nous, diſoit un Ancien (a), c'eſt être toujours enfant: j'ajoute, qu'ignorer ce que nos Peres ont penſé avant nous, c'eſt mériter à peine le nom d'homme.

L'Hiſtoire des égaremens de l'Eſprit humain eſt par cet endroit une des études les plus capables, non-ſeulement de piquer notre curioſité, mais même de ſatisfaire l'application de toute perſonne ſage, revenue de ces agréables préjugés qui flattent le vulgaire, en faiſant de l'homme une eſpece de Divinité. On n'y voit point, à la verité, comme dans l'Hiſtoire politique des Nations, la magnificence des grands Rois, les ruſes & la ſoupleſſe des Courtiſans intéreſſés, l'adreſſe des Miniſtres habiles, l'ambition des Conquérans, l'inconſtance des Peuples toujours crédules & inquiets, ſe ſignaler tour-à-tour par des monumens

(a) *Neſcire quid antèa, quàm natus ſis, acciderit, id eſt ſemper eſſe puerum.* Cic. Orat. N°. 120.

éternels, par des fetes & des jeux, des négociations & des intrigues, des siéges & des batailles, des mouvemens & des révolutions qui causent la ruine ou l'élévation des Empires. Mais ce qui n'est ni moins intéressant pour nous, ni moins digne de nos réflexions, on y reconnoît les ténèbres de cette partie de nous-mêmes, que nous nous imaginons si éclairée; les égaremens de cette raison, qui nous paroit être un guide si sur & si fidele; les bornes étroites de ce génie, que nous croyons capable d'embrasser la vaste étendue de l'Univers; la foiblesse de ses connoissances, la multitude de ses erreurs, & le peu d'utilité que les hommes tirent tous les jours de ses lumieres. Par là on apprend à se connoître soi-même; & au lieu d'être tenté de se regarder comme un petit Dieu sur la terre, on commence à rentrer dans son néant, & à se convaincre qu'il n'y a de grand, c'est-à-dire, de sage, de scavant, d'éclairé & de vraiment raisonnable, que l'Intelligence suprême qui nous a formés & qui nous gouverne.

D'autres avant l'Auteur que nous

donnons ici, ont entrepris de traiter cette matiere; & quelques-uns l'ont fait avec succès (a). Pour lui, semblable à ces Ecrivains timides ou réservés, qui sans se charger du poids embarassant d'une Histoire générale, se contentent de choisir dans un champ si fertile certains traits singuliers qu'ils s'appliquent à mettre dans tout leur jour, il a cru dans l'exécution de son dessein devoir se borner à un petit nombre de sujets; & il en a choisi deux qui lui ont paru le plus généralement intéressans, & le plus à notre portée. Dans ce dessein il entreprend ici de faire l'Histoire des opinions diverses, que la suite des siecles a enfantées sur le Monde & sur la nature de l'Ame.

Rien de plus curieux en effet & de plus utile, que de connoître ce Monde que nous habitons; rien en même tems de plus né-

(a) Sans parler de nos Modernes, dont plusieurs pourroient être cités ici avec éloge, parmi les Anciens, Lactance a admirablement exécuté ce projet dans ses *Institutions divines*, où il prend à tâche de faire voir les erreurs de tous les Philosophes anciens, tant sur la Physique que sur la Morale.

ceſſaire & de plus intéreſſant pour nous, que de ſçavoir ſi ayant commencé d'être, nous ne devons jamais finir. Mais peut-on ſe flatter que la raiſon humaine, aidée de ſes ſeules lumieres, puiſſe jamais arriver à ces connoiſſances ? Nous ne ſçaurions nous en inſtruire, que par la recherche de ce que l'on a penſé avant nous ſur l'un & ſur l'autre de ces articles, & c'eſt ce que l'Auteur ſe propoſe d'examiner dans les deux parties de cet Ouvrage. Il explique dans la premiere, quels ont été les ſentimens des Anciens ſur l'origine, la formation & l'antiquité de cet Univers, ſur la cauſe qui en a été le principe, ſur ſon commencement & ſur ſa fin ; il nous apprend dans la ſeconde ce que ces mêmes Anciens ont penſé de la nature de notre Ame, de ſon immortalité, & de ſon état après la mort. Cette expoſition du deſſein de l'Auteur ſuffit pour faire connoître, qu'on ne doit point s'attendre à trouver dans ces deux Traités des ſyſtêmes ſuivis & raiſonnés, fondés ſur des principes certains, des preuves convainquantes & des conſéquences

néceſſaires. Il y traite, à la verité, ſa matiere avec une érudition peu commune; il y fait paſſer en revûe ſous nos yeux tout ce que l'Antiquité a jamais écrit ſur les deux objets qu'il s'eſt propoſé d'éclaircir; du reſte on s'apperçoit ſans peine, qu'il a pris à tâche d'épargner aux Lecteurs juſqu'aux réflexions qui ne naiſſoient pas naturellement de ſon ſujet: il oublie, du moins rarement, ſa qualité d'Hiſtorien, pour jouer le perſonnage de Théologien ou de Philoſophe.

Il eſt vrai que dans le premier Traité l'Auteur donne à entendre aſſez clairement que, ſelon lui, le Monde eſt beaucoup plus ancien, que nos Chronologiſtes ne le prétendent. Il ſemble même vouloir inſinuer qu'il eſt éternel; & on eſt obligé de convenir, qu'on trouve dans cet Ouvrage pluſieurs difficultés, qui ne paroiſſent y avoir été répandues qu'à deſſein d'étayer ce faux ſyſtême. On croit avoir répondu à ces difficultés d'une maniere aſſez ſolide dans la Note qui termine ce premier Traité: on oſe ſe flatter, qu'il n'y a point de perſonne ſage, qui en

la liſant, ne demeure convaincue du peu de fondement de cette opinion inſenſée. D'ailleurs nous ne manquons point d'excellentes plumes, qui en ont ſuffiſamment démontré l'abſurdité. Cependant parce que ce ſyſtême de l'éternité du monde a encore aujourd'hui beaucoup de partiſans parmi nous, & que de la lecture de tout ce premier Traité il ſemble réſulter, que le Monde eſt au moins beaucoup plus ancien, que Moïſe ne paroit l'indiquer dans la Geneſe, on a crû devoir examiner en particulier ce qui regarde ces deux articles. C'eſt ce qui a produit l'Eſſai ſur la Chronologie *qui ſe trouve à la ſuite de la ſeconde partie de cet Ouvrage. On y traite d'abord la queſtion de l'éternité du Monde: delà on paſſe à celle de ſon antiquité; & ſi l'on ne peut parvenir à la fixer, on croit que ce que l'on en a dit pourra ſervir du moins à inſtruire les Lecteurs du peu de fond qu'ils doivent faire ſur les calculs des Chronologiſtes, & à les convaincre de la foibleſſe de leurs efforts, ainſi que de l'inutilité de leurs recherches.*

A l'égard de la queſtion de l'immortalité de l'Ame, qui fait le ſujet du ſecond Traité, c'eſt envain que pour ſoutenir leur erreur, ceux qui nient cette immortalité prétendroient s'appuyer de ce que l'Auteur en dit dans cette ſeconde Partie. Que les Anciens n'ayent eu, ſi l'on veut, aucune idée de la ſpiritualité de cette ſubſtance qui nous anime; que parmi eux quelques-uns ayent douté de ſon immortalité; que d'autres l'ayent niée abſolument, ou s'en ſoient mocqués: qu'en peut-on conclure, ſinon que les Anciens, comme les Modernes, ont mal raiſonné, & ſe ſont trompés? Y a-t'il en cela quelque choſe de fort ſurprenant? Ils étoient hommes comme nous; & par deſſus cela, livrés à eux-mêmes & à leurs paſſions, ils avoient le malheur de n'être point éclairés des lumieres divines de la révélation qui nous guident. Doit-on être étonné, que dans cet état ils ayent donné dans les erreurs & dans les travers les plus étrangers? Les Anciens ont nié la ſpiritualité & l'immortalité de l'Ame; je le veux, quoique cela ne ſoit pas exactement vrai, comme on le verra par

la lecture de l'Ouvrage. Mais ces mêmes Anciens n'ont-ils pas eu les opinions les plus ridicules au sujet du Monde & de son Auteur? N'ont-ils pas eu de la divinité les idées les plus folles, les plus basses & les plus puériles (a)? En les lisant, n'est-on pas obligé de convenir de la vérité de ce que disoit un d'entr'eux au sujet des Philosophes qui l'avoient précédé, qu'il n'y a point d'extravagance, point d'absurdité, qu'ils n'ayent été capables d'imaginer & d'écrire (b)?

On dira peut-être, qu'il ne s'agit pas seulement ici de ce que les Anciens ont pensé sur ce sujet; que l'Auteur ne se borne pas dans ce Traité à rapporter simplement ce qu'ils ont pensé à cet égard; & que sous prétexte d'exposer leurs sentimens, il s'attache à détruire les plus fortes preuves, que les Philosophes Chrétiens ayent apportées de l'immortalité & de la spiritualité de l'Ame: J'en conviens; & à Dieu ne

(a) Voyez Cicéron, dans ses Livres de la Nature des Dieux.

(b) *Nihil tam absurdè dici potest, quod non dicatur ab aliquo Philosophorum.* Cic. de divinat. lib. 2.

plaiſe que je veuille me faire ici l'apologiſte de ſes intentions & de ſes idées! Du reſte, s'il a bien ou mal réuſſi, je laiſſe aux Lecteurs le ſoin d'en décider. Je les prie ſeulement d'obſerver, que Deſcartes convient (a) lui-même, qu'à ne conſulter que la raiſon, nous pouvons bien avoir de grandes eſperances de notre immortalité, mais non pas aucune aſſurance. Delà je conclus, que tant qu'au lieu d'une Religion toute divine, on voudra nous faire une religion toute raiſonnable, c'eſt-à-dire purement humaine; tant qu'à la révélation qui ne peut faillir, les hommes entreprendront de ſubſtituer les lumieres d'une raiſon foible & trompeuſe; il doit être toujours permis de les attaquer avec les mêmes armes. Si l'on eſt vaincu, à la bonne heure; ſi au contraire dans ce

(a) „ Pour ce qui eſt de l'état de l'ame après cette vie, j'en ai bien moins de connoiſſance que M. „ Digby: car laiſſant à part ce que la Foi nous „ enſeigne, je confeſſe que par la ſeule raiſon naturelle nous pouvons bien faire beaucoup de conjectures à notre avantage, & avoir de flatteuſes „ eſperances, mais non point aucune aſſurance, *Deſcartes, Lettre à la Princeſſe Elizabeth.*

combat on vient à réuſſir, le ſuccès même ne doit ſervir qu'à nous rendre la Religion plus aimable & plus reſpectable, puiſqu'elle ſeule peut nous aſſurer cette immortalité ſi flatteuſe à laquelle nous aſpirons, pour laquelle un ſentiment intérieur ſemble nous dire que nous ſommes nés, dont ſans elle nous n'aurions aucune cer-

LE MONDE

DU MONDE,

DE SON ORIGINE,

ET

DE SON ANTIQUITE.

L'Homme Citoyen de l'Univers habite un lieu qu'il ne connoît point. C'eſt en vain que s'élevant au-deſſus de la Terre qui l'a produit, il parcourt l'immenſité des Cieux, pour mieux obſerver la ſtructure du monde ; en vain ſe bornant à un objet moins vaſte, il tâche de découvrir ce qui ſe paſſe ſous ſes yeux : les conjectures vraiſemblables qu'il forme, peuvent quelquefois paroître à ſon foible eſprit des vé-

rités certaines & constantes qui flattent son impuissante curiosité ; la nature peut dans certains momens lui laisser croire qu'il a pénetré dans ses mysteres, & qu'il a découvert quelques-uns de ses secrets ressorts : elle est cependant couverte & enveloppée pour nous d'épaisses ténebres. Il n'y a pas d'esprit humain, quelque pénétrant qu'on le suppose, qui puisse découvrir la cause de tout ce qui se passe dans les Cieux & sur la Terre : nous ne connoissons pas même nos propres corps, ni la moindre des choses qui les environnent (*a*).

Après un tel aveu de l'ignorance humaine, il est aisé de comprendre que nous n'avons d'autre dessein dans cet Ouvrage, que de rapporter d'une maniere

(a) *Latent ista omnia crassis occultata & circumfusa tenebris ; ut nulla acies humani ingenii canta sit, quæ penetrare in cœlum, terram intrare possit. Corpora nostra non novimus ; quæ sint situs partium, quam vim quæque habeat ignoramus.* Cicero, Acad. Quæst. Lib. 4.

purement hiſtorique ce qu'on a penſé avant nous ſur la formation du Monde & ſur l'origine des Hommes. Il ne nous appartient point de décider ſur des queſtions ſi obſcures & ſi impénétrables : nous laiſſons la nature dans les ténebres où il lui a plû de s'envelopper ; & nous diſons de tout ce qui regarde l'Univers en général ce que Lucain a dit en particulier du flux & du reflux de la Mer : » O toi, qui que tu ſois, qui cauſes ces » mouvemens ſi fréquens & ſi merveil- » leux, demeure dans l'obſcurité où les » Dieux t'ont caché « (*a*).

Voici l'ordre que nous nous ſommes propoſés d'obſerver dans ce Traité. Nous expoſerons d'abord l'idée que les Anciens ſe ſont formée du ſyſtême général

(*a*) Tu, quæcumque moves tam crebros Cauſa meatus,
Ut Superi voluere, late . . . . . *Lucan. Bel. Civ. Lib.* 1.

du Monde. Nous rapporterons enſuite leurs opinions ſur ſon origine, & ſur la fin qu'il doit avoir. De-là nous paſſerons à ce qui regarde la Terre en particulier : nous ferons voir ce que les Anciens en ont penſé ; nous donnerons une idée de leur Géographie, & nous parlerons des révolutions auſquelles ils ont crû la Terre ſujette. Nous dirons auſſi en paſſant quels ont été leurs ſentimens ſur la nature de l'Ame humaine ; & nous verrons enfin ce qu'ils ont crû ſur l'origine des hommes & des animaux qui habitent la Terre.

CHAPITRE I.

Idée que les Anciens ſe ſont formée du ſyſtême général du Monde.

LEs hommes ont joui long-tems de la lumiere du Soleil, ſans faire aucuns raiſonnemens ſur la nature de cet Aſtre qui les éclairoit. Ils ont vû pendant une aſſez

longue ſuite d'années les Etoiles ſe lever & ſe coucher au-deſſus de leurs têtes, ſans être touchés du déſir de les obſerver. Soit qu'on les ſuppoſe nouvellement formés avec la terre qui les nourriſſoit, ſoit qu'on les conſidere comme réduits à un petit nombre par la deſtruction de leurs ſemblables, dans ces premiers tems, où ſelon l'expreſſion de Cicéron (*a*), ils erroient dans les campagnes, & vivoient à la maniere des bêtes, occupés des beſoins preſſans de la vie, ils ne ſongeoient ſans doute qu'à la conſerver. Sans ſe ſoucier de connoître l'étenduë de la Terre, ils ne s'intéreſſoient qu'au ſeul canton qui

(a) *Quis enim veſtrûm ignorat, ita naturam rerum tuliſſe, ut quodam tempore homines fuſi per agros ac diſperſi vagarentur ?* Cic. *pro Sext.*
Cette penſée ſemble tirée de ces vers d'un ancien Poëte cité par Stobée, Tit. 11. περὶ χρόνου ;

Fuit profectò tempus, humanum genus
Cùm belluarum more vitam degeret,
Lucos carentes Solis, exeſi colens
Aut montis antrum.

fourniſſoit le néceſſaire à leur ſubſiſtance, & ſe mettoient peu en peine du cours des Aſtres. Ils ne levoient les yeux au Ciel, que pour en recevoir la chaleur & la roſée; la néceſſité ſeule attiroit toute leur attention & tous leurs ſoins : ou ſi elle leur donnoit quelque relâche, ils employoient vrai-ſemblablement leur loiſir à ſe procurer des plaiſirs plus ſenſibles, que ceux d'une connoiſſance ſtérile de la figure de la Terre, & du mouvement des Cieux.

Il n'eſt pas aiſé de fixer préciſément le tems auquel les hommes ont commencé de s'appliquer aux ſciences, qui regardent la ſtructure de l'Univers. Mais quand on fait attention, d'un côté aux bornes de l'eſprit humain, & ſur-tout à la ſimplicité de ces premiers habitans de la Terre, qui, ſelon l'expreſſion d'un ancien Poëte (*a*), étoient dans la crainte

(*a*) Theognis.

que le Ciel ne tombât ſur eux, de l'autre, au progrès que les Egyptiens & les Chaldéens avoient déjà fait dans l'Aſtronomie il y a plus de quatre mille ans, on eſt aiſément convaincu, que les connoiſſances qu'ils avoient acquiſes ne pouvoient être que le fruit d'une obſervation aſſiduë & réitérée de bien des ſiecles.

Les Egyptiens ſont les premiers peuples policés de cette partie du globe de la Terre, dont nos Hiſtoires faſſent mention. Comme ils habitoient un pays découvert, ſous un Ciel toujours pur & ſerein, & qu'ils jouiſſoient des avantages que donne la ſocieté, c'eſt-à-dire, d'un profond loiſir, ils s'adonnerent de bonne heure à l'obſervation des Aſtres (*a*). Les Chaldéens s'y appliquerent auſſi par

(a) *Ut enim Ægiptii in camporum patentium æquoribus habitantes, cùm ex terrâ nihil emineret, quod contemplationi cœli officere poſſet, omnem curam in ſyderum cognitione poſuerunt, &c.* Cic. de Divin. Lib. 1.

la même raiſon. Diodore de Sicile attribue aux Aſtronomes d'Egypte une connoiſſance plus étendue. Il aſſure (*a*) que non-ſeulement ils ſçavoient prédire les éclypſes, mais même qu'ils annonçoient les déluges & les tremblemens de terre, ainſi que les apparitions des Cometes. Ce ſont les Egyptiens qui ont le mieux connu la longueur de l'année, qui chez eux fut toujours de douze mois (*b*), tandis que les autres peuples ne la compoſoient, les uns que de trois mois, comme les Arcadiens, les autres que de ſix, comme les Acarnaniens, d'autres de dix, comme les Romains: Numa y ajoûta Janvier & Février; mais l'année ne fut jamais bien réglée chez eux avant Auguſte (*c*). D'au-

(a) *Accuratè verò & ab Ægyptiis traduntur ordo & aſtrorum motus, eorumque deſcriptio.... Sterilitatem præterea, fructuum ubertatem.... terræ motuum atque inundationum tempora, cometarumque ortus prædicebant.* Diodor. Lib. 2.

(b) Hérodote, Liv. 2.

(c) *Ante Auguſtum Cæſarem incerto modo annum computabant, (Romani,) qui apud Arca-*

tres la compterent par jours, & la composerent de 354 seulement, comme les Athéniens & les autres Grecs, qui eurent des imitateurs. Ce sont les Egyptiens qui ont donné aux signes du Zodiaque, & aux autres Constellations, les noms qu'ils portent encore de nos jours (*a*). Ils ont fixé le nombre des jours de la semaine, auſquels ils ont donné les noms des sept Planettes; & l'ordre qu'ils ont observé dans le rang que gardent ces jours, mérite d'être rapporté. Cet ordre vient, de ce que nommant la premiere heure d'un jour du nom de Saturne, la seconde du nom de Jupiter, la troiſiéme de Mars, la quatriéme du Soleil, la cinquiéme de Venus, la ſixiéme de Mercure, & la ſeptiéme de la Lune, qui eſt l'ordre apparent des Planettes, & continuant ainſi pendant les vingt-quatre heu-

das tribus menſibus terminabatur, apud Acarnanas ſex. Solin. cap. 1. V. Macrob. *Saturnal, Lib. 1. Cap.* 12.

(*a*) Hérodote, *Liv.* 2.

res, il arrivera que la premiere heure du jour ſuivant ſera celle du Soleil, la premiere du jour d'après ſera celle de la Lune, enſuite celle de Mars, & ainſi des autres, ſuivant l'arrangement que les jours de la ſemaine gardent entr'eux.

Les Chaldéens ne prétendoient point le céder aux Egyptiens dans la connoiſſance de l'Aſtronomie. L'extraordinaire & fabuleuſe antiquité qu'ils donnoient à leurs obſervations, fait voir qu'ils ſe croyoient les plus anciens Aſtronomes de la terre. Ils aſſuroient que lorſqu'Alexandre paſſa en Aſie, il y avoit déjà, ſelon Cicéron, quatre cens ſoixante & dix mille, & quatre cens trois mille ans, ſelon Diodore, qu'ils obſervoient les Aſtres (*a*). Simplicius nous apprend, que

(a) *Contemnamus etiam Babylonios, & eos qui ex Caucaſo cœli ſigna ſervantes, numeris & motibus ſtellarum curſus perſequuntur : condemnemus, inquam, hos, aut ſtultitiæ, aut vanitatis, aut imprudentiæ, qui* 470000 *annorum, ut ipſi dicunt, monumentis comprehenſa continent.* Cic. de Divin. lib. 1.

le Philoſophe Calliſthene qui accompagnoit ce Prince, envoya à Ariſtote des obſervations juſtes & exactes au-deſſus de dix-neuf cens trois ans, ce qui remonte à quelques années près du Déluge, & plus haut que la Tour de Babel. Cependant un Auteur célebre n'a pas laiſſé d'attribuer aux Chaldéens une erreur ſi groſſiere, qu'on a peine à en croire capables des hommes adonnés à l'Aſtronomie depuis tant de ſiecles. Ils croyent, dit-il (*a*), que la Lune eſt lumineuſe par elle-

Numerum annorum, quibus ſe hujusmodi aſtrorum doctrinæ vacaſſe affirmant, haud facilè quis crediderit. Nam 403000 *annorum annumerant uſque ad Alexandri aſcenſum, ex quo aſtrorum obſervationes à ſe cœptas dicunt.* Diodor. lib. 3.

(a) *Sive illa* (Luna) *proprio, ſeu perpeti candore* (luceat,) *ut Chaldæi arbitrantur.* Apul. de Deo Socrat.

Lucrece qui a ſi bien écrit ſur la nature des choſes, n'a pas oſé lui-même condamner l'opinion de ceux qui font la Lune lumineuſe par elle-même; & ſans décider ſur le mérite des deux ſentimens, il rapporte l'un & l'autre dans ces vers de ſon cinquiéme Livre :

même, & qu'elle ne reçoit point ſa lumiere du Soleil. Nous dirons en paſſant, que les Juifs tenoient des Chaldéens le peu de connoiſſance qu'ils avoient de la ſcience des Aſtres. C'eſt de-là qu'on trouve dans le premier Chapitre de la Geneſe la même opinion ſur la lumiere de la Lune (*a*). Après tout il peut ſe faire qu'une erreur dont le faux eſt ſi aiſé à appercevoir, ait été rejettée par les plus éclairés d'entre les Chaldéens, & qu'elle ait été ſeulement admiſe par ceux d'entr'eux, qui étoient les plus attachés aux anciens préjugés. Quoiqu'il en ſoit, les Grecs à qui, ſelon Hérodote (*b*), ces Peuples avoient enſeigné l'Aſtronomie, ont beaucoup vanté leur capacité dans

Lunaque ſive notho fertur loca lumine luſtrans,
Sive ſuam proprio jactat de corpore lucem.

(a) *Fecitque Deus duo Luminaria magna; luminare majus, ut præeſſet diei, & luminare minus, ut præeſſet nocti.* Gen. cap. 1. v. 16.

(b) Livre 2.

cette ſcience ; & les plus habiles d'entr'eux alloient ordinairement à Babylone auſſi-bien qu'en Egypte, pour s'y perfectionner.

L'attachement que les Chaldéens avoient pour l'Aſtronomie, les fit tomber dans la ſuite dans des opinions extravagantes. De l'obſervation du Ciel, ils paſſerent à un reſpect ſuperſtitieux pour les Aſtres. Ils prirent ces corps lumineux qui ſont ſi éloignés de la terre que nous habitons, pour la cauſe de tout ce qui arrive ici-bas. Ils regarderent le Ciel comme le Livre du Deſtin, dans lequel ſont écrits tous les événemens : en un mot ils inventerent l'Aſtrologie judiciaire (*a*), ſcience dont les principes ſont ridicules, & dont les hommes raiſonnables ont de tout temps reconnu la vanité. Il n'eſt pas de mon ſu-

(a) *Chaldæi .... diuturnâ obſervatione ſyderum ſcientiam putantur effeciſſe, ut prædici poſſet quid cuique eventurum, & quo quiſque fato natus eſſet.* Cic. de Divin. lib. 1.

jet d'entrer dans le détail de ces chimeres Chaldaïques ; mais je ne dois pas manquer de faire obſerver, que le nombre de ſept ſi recommandable dans l'Antiquité, ce nombre que les Juifs ont conſacré dans l'Hiſtoire de la Création du Monde, ainſi que dans leur Religion, eſt abſolument redevable du reſpect qu'on a eû pour lui, à cette ſuperſtition des Chaldéens ; qu'il ſe trouve pluſieurs fois dans les Cieux, comme parmi les Pleyades, les Trions, & ſur-tout parmi les Planettes, ce qui le leur a toujours fait regarder comme un nombre myſtérieux, qui contenoit quelque choſe de Divin.

Il paroît que l'Aſtronomie fut connue de bonne heure dans les pays voiſins de l'Egypte, tels que la Phénicie & la Libye. Les Phéniciens qui ont été les premiers à s'expoſer à la merci des flots (*a*), n'avoient point d'autre ſecours pour

(a) *Ipſa gens Phœnicum in magnâ gloriâ litterarum inventionis, & ſyderum, navaliumque*

ſe guider dans leurs navigations, que celui qu'ils tiroient de la connoiſſance des Aſtres, dont la poſition ſervoit de bouſſole à leurs Pilotes. Atlas, Roi de Libye, a toujours paſſé pour un grand Aſtronome, parce qu'il inventa la Sphere (a), & par-là donna lieu à la fable, qui le repréſentoit portant le Ciel ſur ſes épaules. Il inſtruiſit Hercule ſon hôte, lui découvrit l'uſage de cette Sphere qu'il avoit imaginée, lui apprit à en compoſer une ſemblable, & par-là fit encore dire, qu'il avoit partagé avec ce Héros le poids

ac bellicarum artium. Plin. lib. 5. cap. 13. & *Propert.* Eleg. lib. 2.

Quæritis & cœlo Phœnicum inventa ſereno,
Quæ ſit ſtella homini commoda, quæque mala.

(a) Pline ſemble être ici d'un autre ſentiment, lorſqu'il attribue l'invention de l'Aſtronomie à Atlas, & celle de la Sphere à Anaximandre. *Aſtrologiam Atlas* (invenit,) *Spheram in eâ Mileſius Anaximander. lib. 7. cap.* 57. mais cela eſt aiſé à concilier, ſi l'on fait attention, qu'on a ſouvent attribué l'invention des Arts à ceux qui les avoient ſeulement perfectionnés.

d'un fardeau, dont juſqu'alors lui ſeul avoit été chargé. De retour dans ſa patrie, Hercule communiqua aux Grecs les ſciences qu'il avoit acquiſes chez Atlas : ainſi ce fut de lui, que ces Peuples tinrent les premieres notions qu'ils eurent de l'Aſtronomie, long-temps peut-être avant qu'ils euſſent eû aucun commerce avec les Chaldéens.

Hérodote, Diodore & les autres Hiſtoriens qui ſe ſont le plus étendus ſur l'habileté des Egyptiens & des Chaldéens dans l'Aſtronomie, ne leur attribuent d'ailleurs aucune opinion plus particuliere ſur cette ſcience, que ce que nous en avons vû : ainſi il eſt très-vrai-ſemblable, que ces premiers Obſervateurs des Aſtres étoient ſur le Monde dans le ſyſtême le plus général. On peut donc croire qu'ils s'étoient formé de l'Univers cette premiere & naturelle idée, qui ſe préſente d'abord à l'eſprit, lorſqu'on veut

juger

juger de ſa ſtructure par les yeux ſeuls, ſans appeller la raiſon au ſecours des ſens. On ſe figuroit alors le Monde comme un vaſte Globe, au-delà duquel on imaginoit un vuide ou un eſpace infini. La Terre immobile en occupoit le centre : les Planetes au nombre deſquelles on mettoit le Soleil, tournoient autour d'elle chacune dans ſon Ciel particulier; le Firmament qu'on regardoit comme une eſpece de calotte ſolide, où les Etoiles fixes étoient attachées comme des cloux, enveloppoit toute la machine, & faiſoit lui-même ſon tour avec une rapidité inconcevable. C'étoit-là ſans doute le ſentiment des Egyptiens & des Chaldéens. Cette conjecture eſt d'autant mieux fondée, que le célebre Eudoxe qui avoit demeuré long-tems en Egypte, & Ptolomée qui étoit d'Alexandrie, n'en ont point ſoutenu d'autre. Ce dernier ajoûta ſeulement au ſyſtême général, en ima-

gnant ſon premier Mobile & ſon Ciel criſtalin, leſquels étoient cenſés imprimer aux autres les mouvemens contraires qu'ils paroiſſent avoir, l'un d'Orient en Occident, l'autre d'Occident en Orient. Auſſi lorſque les Philoſophes Grecs s'aviſerent de raiſonner différemment ſur cette matiere, on regarda leurs opinions comme des nouveautés. Mais il eſt à propos d'examiner un peu plus au long leurs ſentimens ſur ce ſujet.

Les Egyptiens & les autres Peuples qui s'adonnerent à l'Aſtronomie, avant que les Grecs fuſſent inſtruits dans cette ſcience, avoient obſervé les Aſtres d'une maniere ſervile & méchanique; je veux dire, qu'ils s'étoient uniquement appliqués à connoître leur poſition & leur cours dans le Ciel, ſans raiſonner ſur ces corps lumineux, encore moins ſur la nature du Monde en général. Les Grecs plus Philoſophes qu'Aſtronomes joignant le rai-

ſonnement aux obſervations, & jugeant par ce qu'ils voyoient des choſes qui n'étoient point à la portée de leur vûe, oſerent les premiers penſer d'une maniere nouvelle & ſublime tout enſemble ſur la nature des Aſtres, & ſur la ſtructure de cet Univers. Il eſt vrai qu'ils ne convinrent point dans leurs ſyſtêmes ; chacun donnant l'eſſort à ſon imagination, ſe crut en droit d'en établir un différent des autres : cependant ils s'accordoient preſque tous à rejetter cette maniere baſſe & peu vrai-ſemblable, dont on avoit penſé avant eux ſur le Monde. Tel eſt l'avantage de l'eſprit Philoſophique : s'il ne conduit pas toûjours à la vérité qu'on cherche, il déſabuſe au moins des anciennes erreurs.

Je ne doute point que grand nombre des Anciens n'ayent été long-tems dans la fauſſe opinion, qu'Apulée attribue aux Chaldéens, ſçavoir, que la Lune & les

autres Planetes ſont lumineuſes par elles-mêmes. Les Grecs ont été déſabuſés de cette erreur auſſi-tôt qu'ils ont eû des Philoſophes. Platon aſſuroit, que la Lune étoit un corps pierreux (*a*) ; & Pythagore avec ſes Diſciples diſoit qu'elle étoit terreſtre (*b*). Or ce ſont là deux des plus anciens Philoſophes qu'ayent eû les Grecs. Chacun ſçait l'action de Périclès (*c*), qui ſe trouvant ſur le point de s'embarquer pour une expédition, & voyant ſon Pilote effrayé d'une Eclypſe de Soleil qui étoit ſurvenuë, étendit ſon manteau devant les yeux de cet homme timide, en lui diſant : » Ce que je fais „ n'eſt différent de l'Eclypſe, qu'en ce » que le corps qui te cache le Soleil, eſt

(*a*) Πλάτων ἐκ πλείονος τῶ πυρώδες. *Plut. de Placit. Phil. lib. 2. cap* 25.

(*b*) Οἱ Πυθαγόρειοι γεώδη φαίνεσθαι τὴν σελήνην. *Idem ibid. lib. 2. cap.* 30.

(*c*) *Idem, in vitâ Pericl.*

» plus grand que mon manteau. « Il eſt inutile de rapporter cent autres faits à peu près ſemblables, qu'on lit dans les Hiſtoriens : il ſuffit de dire, qu'il ne reſtoit plus que le peuple parmi les Grecs, qui fût dans cette erreur groſſiere, de croire la Lune lumineuſe par elle-même.

Une des choſes qui révolte le plus la raiſon dans l'ancien ſyſtême, qu'on peut à juſte titre nommer le ſyſtême des ſens, c'eſt d'avoir placé la Terre au centre du Monde, & d'avoir fait tourner autour de ce petit corps, non-ſeulement les autres Planetes, dont pluſieurs ſont beaucoup plus grandes, mais même le Soleil & toutes les Etoiles fixes, dont la grandeur prodigieuſe ne peut aucunement entrer en comparaiſon avec celle de la Terre. Thalès avoit aiſément reconnu, que la Lune n'étoit point lumineuſe par elle-même (*a*) : Anaximandre ſon Diſciple

(a) Θαλῆς μὲν οὖν ἀπ' αὐτοῦ ἀπὸ τοῦ ἡλίου φω-

alla plus loin ; il conclut que la Terre recevant ſa lumiere du Soleil ainſi que les autres Planetes, tourne probablement comme elles autour de ce centre de notre tourbillon (*a*).

On ne ſçait pas trop ce que Pythagore a penſé ſur le mouvement de la Terre (*b*) ; mais au moins eſt-il ſûr que les Pythagoriciens reſtituerent au Soleil la place qui lui étoit naturellement dûe (*c*) auſſi-bien qu'aux autres Planetes, entre leſquelles il s'en faut beaucoup que

τίζεσθαι τὴν σελήνην. *Plut. de Placit. Philoſ. lib. 2. cap. 28.*

(*a*) C'eſt Theon de Smyrne qui fait honneur de cette invention à Anaximandre ; mais Diogene Laërce l'attribue à Philolaus, Diſciple de Pythagore.

(*b*) Si nous en croyons Diogene Laërce, *In vitâ Pythag.* il plaçoit la Terre au centre du Monde.

(*c*) Φιλόλαος ὁ Πυθαγόρειος τὸ μὲν πῦρ μέσον ; τοῦτο γὰρ εἶναι τῆς παντὸς ἑστίαν. *Plut. de Placit. Phil. lib. 3 cap. 11.* & chap. 13. il ajoûte : Φιλόλαος ὁ Πυθαγόρειος κύκλῳ περιφέρεσθαι περὶ τὸ πῦρ (τὴν γῆν.)

la Terre occupe le premier rang à tourner autour de cet Aſtre. Enfin quelques Philoſophes ont été ſi indignés de l'injuſte diſtinction qu'on avoit eûe pour la Terre, qu'ils ſont tombés dans une autre extrémité également vicieuſe. Nicetas de Syracuſe prétendit, que non-ſeulement le Soleil étoit immobile, mais même toutes les Planetes, & que dans le ſyſtême du Monde il n'y avoit rien qui tournât, que la Terre ſeule (*a*).

Les réflexions aſſidûes produiſent infailliblement de nouvelles découvertes. Après avoir reconnu que la Terre eſt une Planete abſolument ſemblable aux autres, & qu'elle tourne comme elles autour du Soleil, une conſéquence toute naturelle de ce principe eſt que les autres Planetes, qui ne paroiſſent en rien

(*a*) *Nicetas Syracuſius cœlum, ſolem, lunam, ſtellas, ſupera denique omnia ſtare cenſet, neque præter terram rem ullam in mundo moveri* Cic. Acad. Quæſt. lib. 4.

différentes de la Terre, & qui ont vraiſemblablement comme elle des montagnes, des plaines & des mers, peuvent ſans peine être habitées comme elle. Xénophanes ne s'en tint pas à la ſimple poſſibilité : il aſſura poſitivement que la Lune étoit une terre habitée (*a*). Anaxagore ſoutint la même choſe (*b*). Lucien attribue ce ſentimenr à pluſieurs Philoſophes (*c*) ; & il paroît dans Platon, que de ſon tems il étoit aſſez commun. Si les Vers que Proclus rapporte comme d'Orphée, étoient véritablement de ce Poëte, il faudroit en conclure que cette opinion auroit une très-grande antiquité : car on y lit que la Lune contient des Montagnes, des Villes & des Châteaux.

(*a*) *Habitari ait Xenophanes in lunâ, eamque eſſe terram multarum urbium & montium.* Cic. Acad. Quæſt. lib. 4.

(*b*) *Dicebat* (Anaxagoras) *lunam habitacula in ſe habere, & colles, & valles.* Diogen. Laërt. in Anaxag.

(*c*) Lucian. *veræ Hiſtor. lib.* 1.

Mais les Philoſophes non-ſeulement ſe ſont expliqués ſur la nature des Planetes ; ils nous ont encore appris ce qu'ils penſoient du Soleil & des Etoiles. Les Pythagoriciens regardoient le Soleil comme un feu placé au centre du Monde (*a*). Anaxagore en avoit une idée toute ſemblable. Ce même Anaxagore, ainſi qu'Anaximenes, aſſuroit que toutes les Etoiles étoient des portions d'air enflammé, qui avoient la figure d'un *Trochus* (*b*) : or un *Trochus* n'eſt autre choſe qu'une machine qui tourne ſur ſon propre centre, d'où l'on peut conclure qu'Anaxagore n'a pas été le ſeul à imaginer les tourbillons, qui ont rendu ſon nom ſi fameux dans l'Antiquité. Il en admettoit un dans la Terre, dont Socrate le raille

(*a*) V. page 22, Note (*c*)

(*b*) Ὁ τὲ Ἀναξίμανδρος ους ἡματα ἄτλα τῦ ἀέρος ἔφη, τροχοειδῶς πεπιλημενα, πυρὸς ἔμπλεα εἶναι. *Theodoret. Serm. 4. de Mat. & Mundo.*

en mauvais Phyſicien. Non-ſeulement il en avoit introduit pour la Terre, mais encore pour tous les Aſtres. Voici dans quels termes Clement d'Alexandrie parle du ſyſtême de ce Philoſophe. » Il admet, » dit-il (*a*), certains tourbillons ridicu- » les, en faiſant ceſſer le concours de » l'Intelligence qui a formé le monde ; » ce qui n'eſt pas, ajoûte-t'il, conſerver » la dignité d'une cauſe différente. « Par-là il paroît qu'Anaxagore, ſes tourbillons une fois ſuppoſés, reconnoiſſoit que le Monde devoit ſubſiſter par lui-même, ſans que l'Intelligence qui l'avoit formé fût obligée de s'en mêler.

Il ne nous reſte plus qu'à faire voir ce que les Philoſophes ont penſé ſur l'Univers en général. Les uns ont aſſuré, qu'il n'y avoit qu'un Monde compoſé de tout ce que nous voyons ; les autres ont crû qu'on pouvoit en admettre pluſieurs.

(*a*) Clemens Alex. *Strom. lib.* 2. *cap.* 4.

Thalès, Pythagore, Anaxagore, Héraclite, Platon, Ariſtote, Zenon, ſont les plus illuſtres de ceux qui ont dit que le monde étoit unique (*a*). C'eſt pour cette raiſon que leurs Diſciples ont aſſuré, que le Monde étoit animé d'une ſeule ame, qu'ils appelloient l'ame univerſelle, dont les ames particulieres des animaux, de la Terre, des Planetes & des Etoiles n'étoient que des portions (*b*). Pour ſignifier l'accord & l'union de toutes les parties de l'Univers, d'où réſulte cet ordre par lequel il ſubſiſte, les Pythagoriciens s'exprimoient à leur ordinaire d'une maniere figurée. Ils diſoient que le Soleil, les Planetes & tout ce qui roule dans les Cieux, rendoit un ſon harmonieux

(*a*) Voyez Diogene Laërce, & Theodoret, *ubi ſuprà.*

(*b*) Ciceron attribue ce ſentiment à Pythagore même. *Nam Pythagoras, qui cenſuit animum eſſe per naturam rerum omnem intentum & commeantem, ex quo noſtri animi caperentur.* De Nat. Deor. lib. 1.

(*a*) : c'eſt ce qu'ils appelloient la grande conſonance. C'eſt pourquoi quelques Théologiens prétendoient que les neuf Muſes n'étoient autre choſe que le ſon des huit Spheres du Monde, & l'harmonie que produit leur accord (*b*).

A l'égard de ceux qui ont admis la pluralité des Mondes, Diogêne Laërce nous apprend que Zénon Eléate étoit de ce ſentiment (*c*). Héraclite & quelques autres ont ſoutenu que chaque Etoile étoit un Monde particulier, contenant une terre & de l'air, c'eſt-à-dire, un

(*a*) *Niſi verò loqui ſolem cum lunâ putamus, cùm propiùs acceſſerit, aut ad harmoniam canere mundum, ut Pythagoras exiſtimat.* Idem, ibid. lib 3.

(*b*) *Theologi quoque novem Muſas octo Sphærarum muſicos cantus, & unam maximam continentiam, quæ conſtat ex omnibus, eſſe voluere . . . . Muſas eſſe mundi cantum etiam ruſtici ſciunt, qui eas Comœnas, quaſi canenas, à canendo dixerunt.* Macrob. in Somn. Scip. lib. 1.

(*c*) *Placent illi hæc, mundos eſſe plures, &c.* Diog. Laërt. in Zen. El.

Monde habité (*a*). Plutarque qui nous l'apprend, attribue auſſi cette opinion aux Pythagoriciens ; & il aſſûre en même-tems qu'elle ſe trouve contenue dans les Ouvrages d'Orphée. Mais Anaximandre, Anaximenes, Leucippe, Xénophanes, Diogêne, Archélaüs, Démocrite & Epicure ont été beaucoup plus loin. Ils ne ſe ſont pas contentés de dire, que les Etoiles que nous découvrons pouvoient être autant de Mondes : ils ont reculé les bornes de l'Univers fort au-delà de celles que lui preſcrit notre foible vûe. Ils les ont pouſſées à un terme, où notre imagination même ne parviendra jamais : en un mot ils ont prétendu, que l'Univers étoit ſans bornes (*b*). Ces Philoſophes raiſonnant d'une maniere ſublime &

(*a*) Plut. *de Placit. Phil. lib.* 2. *cap.* 13.

(*b*) V. *Cicer.* Acad. Quæſt. lib. 4. *Diog. Laërt.* in Xenoph. Leucip. Democr. Diog. Apollon. & Epic. & *Theodoret.* Serm. 4. de Mat. & Mundo.

tranſcendante (*a*) ont ſoutenu qu'il y avoit une infinité de Mondes, & que dans ce nombre infini il s'en trouvoit ſans ceſſe quelques-uns qui naiſſoient, tandis que d'autres périſſoient, c'eſt-à-dire, qu'étant tous ſujets à une continuelle viciſſitude, la forme des uns ſe détruiſoit chaque jour, & qu'il s'en produiſoit auſſi continuellement de nouveaux.

On peut juger par ce que nous venons de dire, du progrès étonnant que les Grecs avoient fait dans la connoiſſance de l'Univers, & combien ils s'étoient écartés de l'opinion de tous ceux qui les avoient précédés. Cependant on ne doit pas croire que ces Philoſophes qui penſoient d'une maniere ſi différente de celle du vulgaire, ayent fait revenir grand

(*a*) Ce ſont-là les titres pompeux que les Philoſophes Atomiſtes donnent à leur Syſtême inſenſé. Pour en concevoir toute la folie, voyez l'*Anti-Lucrece* de feu M. le Cardinal de Polignac, & le *Spectacle de la Nature*. T. IV. part. 2. Entret. VIII.

nombre de leurs contemporains des fauſſes idées qu'ils avoient conçûes, ni qu'ils les ayent entraînés dans leurs ſentimens. Le peuple qui ne ſe conduit que par les ſens, & qui rejette groſſierement les choſes, où ſon eſprit peu pénétrant ne ſçauroit atteindre, reſta toujours dans ſes anciens préjugés. On ſe mocqua des Tourbillons d'Anaxagore, comme on s'eſt mocqué de ceux de Deſcartes (*a*): on traita de fous ceux qui faiſoient tourner la Terre, & de viſionnaires, ceux qui ſoutenoient que les Planetes étoient habitées, que chaque Etoile étoit un Monde, & qu'il y avoit un nombre infini de ces Mondes, que nos yeux ne pouvoient appercevoir (*b*). C'eſt ainſi qu'on regarde

(*a*) On n'avoit pas tout-à-fait tort, puiſque ſon ſyſtême des Tourbillons eſt demontré faux, & abandonné aujourd'hui par la plûpart des Philoſophes.

(*b*) Les Habitans d'Abdere étoient ſi perſuadés de la folie de Démocrite, qu'ils lui envoyerent Hipocrate pour guérir ſon cerveau. Notre

encore les Philoſphes de ce tems, qui ont ſoutenu les mêmes opinions. Enfin je ne puis donner une idée plus juſte de l'ignorance où le peuple étoit alors, & où il a toujours été ſur la Phyſique, qu'en rapportant ces paroles d'un excellent Auteur de l'Antiquité (*a*) : » Il y a long-» tems qu'on ſçait fixer les jours & les » inſtans où doivent arriver les Eclypſes » de Soleil & de Lune : cependant la plus » grande partie du peuple eſt encore dans » la ridicule opinion, que ces événemens » n'arrivent que par la force des char-» mes. «

Auteur attribue cette idée à l'ignorance du peuple ; mais les gens ſenſés ſont très-convaincus, que par là les Abdéritains rendoient aſſez juſtice à ce Philoſophe.

(*a*) Plin. *Hiſtor. lib 2. cap 9.*

CHAPITRE

CHAPITRE II.

Opinions des Anciens ſur l'origine du Monde.

IL a fallu faire connoître l'idée que les Anciens s'étoient formée du ſyſtême du Monde, avant que d'entrer dans le détail de leurs opinions ſur ſon origine. En effet, l'ordre naturel demande que l'on commence par connoître une choſe, avant que de s'appliquer à découvrir comment cette choſe a commencé. Il y a trois différentes manieres de penſer ſur l'exiſtence du Monde. On peut le concevoir éternel quant à ſa matiere & à ſa forme ; c'eſt-à-dire, ſe le repréſenter comme ſubſiſtant de toute éternité dans le même état où nous le voyons aujourd'hui. On peut croire qu'il eſt éternel quant à ſa matiere ſeulement, en imaginant que ſa forme préſente n'a pas tou-

jours ſubſiſté. On peut enfin ſe figurer, que la matiere, ainſi que la forme qui le compoſe, a eû un commencement. Ce dernier ſentiment dont nous parlerons plus au long dans la ſuite, a été généralement rejetté de toute l'Antiquité : les Anciens ſe ſont partagés entre les deux premiers, & tous deux ont eû pour eux des ſectateurs illuſtres & en grand nombre.

Commençons par ceux qui ont ſoutenu l'éternité du Monde quant à ſa matiere & à ſa forme. Diodore attribue cette opinion aux Chaldéens (*a*) ; Strabon aſſure la même choſe des Gaulois (*b*). Phérécyde, Maître de Pythagore, avoit, au rapport de Diogêne Laërce, compoſé un Livre ſur l'origine des choſes, qui

(*a*) *Chaldæi mundum ſempiternum eſſe aiunt, neque principium habuiſſe, neque fortiturum eſſe finem.* Diodor. lib. 3.

(*b*) Ἀφθάρτους τε λέγουσι καὶ ἔτοι (Δρυΐδαι) καὶ ἄλλοι, τὰς ψυχὰς καὶ τὸν κόσμον. Strab. lib 4.

commençoit par ces mots : *Jupiter, le tems & la terre ſont éternels* (*a*). Pythagore lui-même, qui aſſuroit que les ames paſſoient de toute éternité d'un corps dans un autre, ne pouvoit gueres ſoutenir ſon ſentiment, qu'en ſuppoſant le Monde éternel & incorruptible, quoique Plutarque le mette au rang de ceux qui ont attribué ſon origine à la Divinité (*b*). Ce qu'il y a de certain, eſt qu'Ocellus, Diſciple & Contemporain de Pythagore, dans le petit Traité qu'il nous a laiſſé, où il explique les ſentimens de ceux de ſa Secte ſur l'origine du Monde, aſſure formellement, que la Terre & les animaux qui l'habitent ſont éternels (*c*). Xénophanes confondant l'Univers

(*a*) *Servatur adhuc Pherecydis Syri, quem ſcripſit, libellus de rerum principio, cujus initium eſt : Jupiter quidem atque tempus idem ſemper & tellus erat.* Diog. Laërt. in Pherec.

(*b*) Πυθάγορας καὶ Πλάτων γεννητὸν ὑπὸ θεῦ τὸν κόσμον, ϛ δὲ μὴν φθαρτὸν γε. *Plut. de Placit. Phil. lib.* 1. *cap.* 4.

(*c*) Ocellus, *de Univerſo, cap.* 1.

avec la Divinité, disoit qu'il n'avoit jamais commencé, & qu'il ne finiroit jamais. Méliſſus s'exprimoit à peu près de même, ainſi que Ciceron nous l'apprend de l'un & de l'autre (*a*). Quoique ſelon Plutarque, Cicéron & Diogêne Laërce, Platon ait attribué au Monde un commencement (*b*), il paroît cependant clairement par ſes Ouvrages, qu'il a ſoûtenu l'éternité de la matiere (*c*); mais il n'eſt pas auſſi évident qu'il ait crû le Monde éternel quant à ſa forme. Son Timée eſt d'une obſcurité ſi impénétrable, qu'on peut lui faire dire dans ce Dialogue tout ce qu'on voudra (*d*). Dans un autre en-

(*a*) *Xenophanes unum eſſe omnia* (dixit,) *neque id eſſe mutabile, & id eſſe Deum; neque natum unquàm, & ſempiternum . . . . Meliſſus hoc qnod eſſet infinitum & immutabile, & fuiſſe ſemper, & fore.* Cic. Acad. Quæſt. lib. 4.

(*b*) Voyez pag. prec. N. (*b*) *Cic.* Acad Quæſt. lib. 4. & *Diogen. Laër.* in Platone.

(*c*) Voyez ſon Timée.

(*d*) Ce ſont ces obſcurités & ces incertitudes de Platon, que Ciceron lui reproche en ces ter-

droit, il établit cependant assez clairement le système de l'année périodique, ou de la grande année (*a*), selon lequel le Monde se renouvellant sans cesse, se conserve néanmoins éternellement dans la même forme. Quoiqu'il en soit, Plutarque joint Pythagore & Platon à ceux qui ont crû le Monde incorruptible (*b*); & les disciples de ce dernier les plus attachés à leur Maître, comme Philon & Plotin, assurent très-positivement que le Monde est éternel, quoiqu'il y arrive de tems en tems des révolutions,

mes : *Jam de Platonis inconstantiâ longum est dicere, qui in Timæo patrem hujus mundi nominari negat posse ; in Legum verò libris, quid sit omninò Deus, inquiri oportere non censet . . . . Idem & in Timæo dicit ; & tamen in Legibus, & mundum Deum esse, & cœlum, & astra, & terram, & animos, & eos, quos Majorum institutis accepimus.* De Nat. Deor. lib. 2. Il est certain qu'on trouve de tout dans ce Philosophe, & qu'on peut y choisir ce qui plaît le mieux.

(*a*) C'est dans le Dialogue qu'il a intitulé *Politicus.*

(*b*) Voyez page 35. N. (*b*).

qui font périr la plus grande partie des habitans de la Terre (*a*) : Enfin Ariſtote & les Péripatéticiens ſont ceux qui ſe ſont déclarés le plus fortement pour l'éternité : ils ont ſoutenu que le Ciel, les Aſtres, les Planetes, la Terre, les Animaux, & généralement toutes choſes étoient éternelles, & ne ceſſeroient jamais d'exiſter (*b*).

Nous partagerons en deux claſſes ceux qui ont donné un commencement à la forme du Monde ; nous placerons dans la premiere ceux qui ont enſeigné l'opinion de la grande année que nous allons expliquer, & dans l'autre ceux qui ont rejetté ce même ſyſtême. Selon les pre-

(*a*) V. Plotin, *Ennead.* 5. *lib.* 8. *cap* 12.

(*b*) *Veniet . . Ariſtoteles, qui eum deſipere dicat ; neque enim ortum eſſe unquàm mundum, quòd nulla fuerit novo conſulto inito tam præclari operis incœptio : & ita eum eſſe undique aptum, ut nulla vis tantos queat motus muta'ionemque moliri, nulla ſenectus diuturnitate temporum exiſtere, ut hic ornatus unquàm dilapſus occidat.* Cic. Acad. Quæſt. lib. 4.

miers, le Monde ne ſe revêtoit jamais d'une forme différente de celle qu'il a eûe de toute éternité ; il ſe renouvelloit ſeulement de tems en tems : ſelon les autres, ſa forme changeoit abſolument, & devenoit totalement différente de ce qu'elle avoit été.

Les Anciens entendoient par leur année périodique, ou leur grande année, la révolution entiere des Cieux, c'eſt-à-dire, le retour de tous les Aſtres au même point fixe d'où ils étoient partis (*a*). Ils n'ont jamais été bien d'accord entr'eux ſur la durée de cette grande année : les uns l'ont faite de cinq mille ans ; d'autres de dix mille, de quinze mille (*b*), de cent mille ; & quelques-uns de

(*a*) *Quarum* (ſtellarum errantium) *ex diſparibus motibus magnum annum Mathematici nominaverunt : qui tum efficitur, cùm ſolis & lunæ, & quinque errantium, ad eandem inter ſe comparationnem, confectis omnium ſpatiis, eſt facta converſio. Quæ quàm longa ſit, magna quæſtio eſt.* Cic. de Nat. Deor. lib. 2.

(*b*) C'eſt à ce nombre de quinze mille, que

pluſieurs millions, comme on peut le voir dans Cenſorin.

C'étoit donc à la fin de cette grande année périodique, que les Anciens s'imaginoient que le Monde ſe renouvelloit, & recommençoit à exiſter en la même forme, & de la même maniere qu'il avoit fait auparavant. Les mêmes hommes qui avoient autrefois habité la terre, renaiſſoient, & commençoient de nouveau une vie pareille à celle qu'ils avoient déjà menée. Les mêmes événemens qui s'étoient paſſés dans le cours de la grande année précédente, arrivoient de même dans celle qui la ſuivoit. Enfin pendant

Macrobe la fixe dans ce paſſage, où il explique ce que c'eſt que cette grande année : *Mundani ergò anni finis eſt, cùm ſtellæ omnes omniaque ſydera à certo loco ad eundem locum ita remeaverint, ut ne una quidem cœli ſtella in alio loco ſit, quàm in quo fuit, cùm omnes aliæ ex eo loco motæ ſunt, ad quem reverſæ anno ſuo finem dedere. Hoc autem, ut Phyſici volunt, poſt annorum quindecim millia peracta contingit.* De Somn. Scip. lib. 2.

toute l'éternité, toutes les années périodiques ſe reſſembloient, & n'étoient, pour ainſi dire, que des répétitions les unes des autres. Origêne attribue cette opinion aux Platoniciens & aux Pythagoriciens (*a*). Il eſt certain que Platon en a établi le ſyſtême dans un de ſes Dialogues, mais avec une ſingularité qui eſt particuliere à ce Philoſophe : car il aſſure qu'au bout d'un certain tems toutes choſes rétrogradent ; que les Aſtres ſe levent à l'Occident, & ſe couchent à l'Orient ; & que les hommes recommencent à vivre par la vieilleſſe, pour mourir enſuite dans la premiere enfance (*b*).

(*a*) Origen. *contra Celſ. lib.* 5. *cap.* 21.

(*b*) *Id autem contingit omnium maximum, ſequiturque continuò revolutionem illam, quandò cœlum contrà quàm nunc reflectitur. Ubi nimirùm ad ætatis florem quodvis animal pervenerit, tum deſinit quidquid mortale eſt, & ad ſenium vadit. Tum in figuram tranſit contrariam, junioremque quodam modo & molliorem habitum induit ; ſenioremque cani capilli nigreſcunt. Pubeſcentium quoque corpora pilis poſitis molleſcunt, ſenſimque*

Mais les Stoïciens ſont ceux qui ſe ſont le plus attachés à l'opinion de l'année périodique, & qui l'ont ſoutenue avec plus de chaleur. Voici de quelle maniere s'en explique Chryſippe, un des plus fameux Philoſophes de cette Secte. » Après » notre mort, quelques périodes de tems » étant écoulées, nous ſerons rétablis » dans le même état, & dans la même » forme que nous avions auparavant. « Numénius, autre Stoïcien illuſtre, dit que c'eſt ce rétabliſſement dans notre premiere forme, qui accomplit la grande année, où la nature ſe renouvelle d'elle-même & en elle-même : il ajoûte, que ces révolutions & ces périodes recommenceront éternellement. Saint Auguſtin parle de cette opinion des Stoïciens d'une maniere encore plus formelle. » Ils

decreſcentia in tenelli pueri naturam revertuntur. Tum demùm tabeſcentia deficiunt & intereunt. Plat. in Politic.

» croyent, dit-il (*a*), que pendant toute » l'éternité il y aura un cercle d'événe- » mens tous ſemblables ; &, par exem- » ple, comme Platon a enſeigné dans » l'Académie d'Athenes, de même il y au- » ra des tems pendant toute l'éternité, où » le même Platon enſeignera encore dans » la même Ville & dans les mêmes lieux, » & aura les mêmes diſciples ... Il en ſera » de même de toutes choſes qui, ſuivant » ce ſyſteme, doivent recommencer ſans » ceſſe au bout de quelques intervalles, » longs, à la verité, mais pourtant cer- tains.

(*a*) *Abſit autem à rectâ fide, ut his Salomonis verbis illos circumitus ſignificatos eſſe credamus, quibus illi putant, ſic eadem temporum temporaliumque rerum volumina repeti, ut, v. g. ſicut in iſto ſæculo Plato Philoſophus in urbe Athenienſi, in eâ ſcholâ, quæ Academia dicta eſt, diſcipulos docuit : ita per innumerabilia retrò ſæcula, multùm plexis quidem intervallis, ſed tamen certis, & idem Plato, & eadem civitas, eademque ſchola, iidemque diſcipuli repetiti, & per innumerabilia deindè ſæcula repetendi ſint.* Auguſt. de Civ. Dei, lib. 12. cap. 13.

Enfin c'eſt ſans doute à cette doctrine du renouvellement, ou plutôt, ſi j'oſe le dire, du *recommencement* des choſes, inſérée dans les vers Sibyllins, que Virgile fait alluſion, lorſque pour flater un Conſul Romain ſur le bonheur que la naiſſance de ſon fils promettoit aux hommes (*a*): » Les tems prédits par la Sibylle ſont, dit-» il (*b*), arrivés; cette longue ſuite de Sie-» cles qui nous ont précédés, va recommen-» cer: nous allons revoir l'âge d'or; Aſtrée » revient ſur la terre. » On peut croire que les Egyptiens & les anciens Arabes avoient cette opinion en vûe, lorſqu'ils regardoient le Phœnix qui renaît de ſes cen-

(*a*) On ſçait que les Sçavans ſont partagés ſur ce qui fait le ſujet de la quatriéme Eglogue de Virgile. Parmi les divers ſentimens tous indifférens à la matiere dont il s'agit ici, l'Auteur en choiſit un, ſans prétendre que ce ſoit le mieux fondé & le véritable.

(*b*) *Ultima Cumæi venit jam carminis ætas :*
Magnus ab integro ſæclorum naſcitur ordo ;
Jam redit & Virgo, redeunt Saturnia regna.
Virgil. Eglog. 4.

dres, comme le ſymbole du renouvellement éternel de la nature.

Pour ce qui eſt de ceux qui ſans admettre l'année périodique, ont reconnu ſimplement que le Monde changeoit de forme, nous devons mettre en ce rang Anaximenes, Démocrite, Epicure & les autres qui ont reconnu une infinité de mondes à la fois, qui ſe détruiſoient & ſe reproduiſoient ſans ceſſe; en un mot, tous ceux qui ont admis les Atomes pour principe des choſes, & le hazard pour cauſe formelle de leur exiſtence. Selon eux, le Monde retournoit dans le cahos, d'où le hazard l'avoit tiré, & n'en reſſortoit, que lorſque le même hazard l'en retiroit encore une fois, pour lui donner une nouvelle forme.

Expliquons à préſent de quelle maniere les Anciens ont imaginé que le Monde a pû commencer. Les uns en ont attribué la cauſe au ſeul hazard: les autres ont eu recours pour cela à un Etre

intelligent ; mais tous ont ſuppoſé certains principes préexiſtans, ſur leſquels, ſoit l'être intelligent, ſoit le hazard ont agi, c'eſt-à-dire, dont la cauſe efficiente du Monde s'eſt ſervie pour le former. Ces principes ont été nommés atomes par Leucippe, Démocrite, & les Epicuriens (*a*), ce qui ſignifie, corps indiviſibles ; les autres les ont appellés élémens :

(*a*) *Principia omnium eſſe atomos* (dixit) *atque inane*, dit Diogene Laërce, en parlant de Démocrite.

Cicéron expoſant ce ſentiment de Démocrite & de toute la ſecte des Atomiſtes, dit : *Ille Atomos, quas appellat, id eſt, corpora individua propter ſoliditatem, cenſet in infinito inani, in quo nec ſummum, nec infimum, nec medium, nec ultimum, nec extremum ſit, ita ferri, ut concurſionibus inter ſe cohæreſcant, ex quo efficiantur ea, quæ ſint, quæque cernantur, omnia ; eumque motum Atomorum nullo à principio, ſed ex æterno tempore intelligi convenire. Tum innumerabiles mnndi, qui & oriantur, & intereant quotidiè.* De Fin. bon. & mal. lib. 1.

Mais perſonne n'a mieux expliqué ce ſyſtême que Lucrece, comme on peut le voir par ces vers, *De nat. rer. lib.* 3.

Sed quia multa modis multis primordia rerum

quelques-uns ſe ſont ſervis du mot général de ſemences des choſes ; d'autres enfin ont compris toutes ces idées ſous le nom de matiere. Thalès n'a point admis d'autre principe de l'Univers que l'eau :

Ex infinito jam tempore percita plagis,
Ponderibusque ſuis conſuerunt concita ferri,
Omnimodisque coïre, atque omnia pertentare,
Quæcumque inter ſe poſſent congreſſa creare :
Propterea fit, ut magnum volgata per ævum,
Omnigenos cœtus & motus experiundo,
Tandem ea conveniant ; quæ ut convenere, repentè
Magnarum rerum fiant exordia, nempè
Terrai, maris, & cœli, generisque animantum.

Il avoit déja dit dans ſon ſecond Livre :

Quod quoniam conſtat, nimirùm nulla quies eſt
Reddita corporibus primis per inane profundum ;

Anaximenes n'a reconnu que l'air, Héraclite & Parménide que le feu ; Empédocle a ajouté la terre à ces trois choſes enſemble, & a le premier ſoutenu les quatre élémens, que l'Ecole Péripatéticienne a rendus depuis ſi célébres (*a*).

Sed magis aſſiduo varioque exercita motu,
Partim intervallis magnis conflicta reſultant :
Pars etiam brevibus ſpatiis nexantur ab ictus ;
Et quæcumque magis condenſo conciliatu
Exiguis intervallis connexa reſultant,
Endopedita ſuis perplexis ipſa figuris,
Hæc validas ſaxi radices, & fera ferri
Corpora conſtituunt, & cætera de genere horum
Paucula. Quæ porrò magnum per inane vagantur,
Et cita diſſiliunt longè, longèque recurſant
In magnis intervallis : hæc aëra rarum
Sufficiunt nobis, & ſplendida lumina ſolis.

(*a*) *Thales ex aquâ dixit conſtare omnia : Anaximenes infinitum aëra, Parmenides ignem, qui moveat terram, quæ ab eo formetur, Empedocles hæc pervulgata & nota quatuor, Heraclitus ignem.* Cic. Acad. Quæſt. lib. 4.

Sans

Sans nous arrêter à rapporter les différens sentimens des Philosophes sur ce sujet, il suffit de dire que, selon eux, ces principes, ou les élémens qu'ils ont admis, quels qu'ils fussent, étoient dans le désordre & la confusion, lorsque le hazard, ou la Divinité les en fit sortir & les débrouilla. Leucippe, Démocrite, Epicure & tous les Philosophes atomistes qui tiennent un rang si considérable parmi ceux qui ont raisonné sur l'origine du Monde, en attribuent la cause seulement au hazard. On ne sçait au reste s'ils ont eu une idée bien claire de ce hazard, & si par ce mot ils ont pû entendre autre chose qu'une cause cachée, à la vérité, mais pourtant nécessaire. Quoiqu'il en soit, voici de quelle maniere ils s'expliquoient. Ils assuroient que les Atomes étant continuellement agités dans un vuide infini, il arrive que grand nombre de ces Atomes s'acrochent les uns aux autres, demeurent ensuite liés & acrochés de cette

ſorte , quelquefois plus , quelquefois moins long tems, & enfin ſe décrochent, & retournent dans le mouvement confus où ils étoient auparavant, juſqu'à ce qu'ils ſe racrochent de nouveau. Notre Monde n'eſt donc autre choſe, ſelon eux, qu'un amas d'Atomes, qui s'etant acrochés enſemble, ont formé tous les Etres qui le compoſent. Or comme le nombre des Atomes, & le vuide qui les contient, ſont infinis, il s'enſuit de là qu'il peut continuellement ſe former une infinité de Mondes, & qu'il s'en détruit de même une infinité, les Atomes n'étant occupés pendant toute l'éternité qu'à s'acrocher & à ſe décrocher, c'eſt-à-dire, travaillant ſans ceſſe à faire des Mondes & à les défaire.

Le nombre des Philoſophes qui ont eu recours à un Etre intelligent pour la formation du Monde, eſt très-peu conſidérable. Si l'on en excepte Anaxgore &

ceux qui ont ſuivi la doctrine de Platon (*a*), tous les autres ſemblent n'en avoir attribué la cauſe qu'au hazard, ou à la néceſſité. Les Platoniciens eux-mêmes peignoient la néceſſité avec la Divinité, & reconnoiſſoient également l'une & l'autre pour la cauſe efficiente du Monde. Voici comment Platon s'explique ſur ce » ſujet. Dieu, dit-il (*b*), a produit, ou » pour me ſervir de ſes termes, a engen- » dré le Monde de toute éternité ; & en le » produiſant, il a ſuivi l'idée ou l'exem- » plaire parfait qu'il a en lui même de » toutes les choſes poſſibles. La matiere » étoit avant le Monde ; & elle en eſt la » mere, de même que Dieu en eſt le pe- » re. Ainſi le Monde eſt la choſe engen-

(*a*) *Anaxagoras naturam infinitam* (dixit ;) *ſed eas particulas ſimiles inter ſe minutas : eas primùm confuſas, poſteà in ordinem adductas mente divinâ.* Cic. Acad. Quæſt. lib 1. & ibid. lib. 4. *Plato ex materiâ in ſe omnia recipientem mundum eſſe factum cenſet à Deo ſempiternum.*

(*b*) In Timæo.

» drée, Dieu eſt le principe qui engendre,
» & la matiere eſt la choſe dans laquelle
» le Monde eſt engendré. L'intelligence
» & la néceſſité ſont donc la cauſe effi-
» ciente du Monde : car l'intelligence n'eſt
» autre choſe que Dieu ; & la néceſſité eſt
» une même choſe avec la matiere. »

Il y a dans ce ſyſtême quelque obſcurité qu'il eſt bon d'éclaircir. Premierement, on ne comprend pas trop ce que Platon veut dire, lorſqu'il aſſure que la matiere étoit avant le Monde: car on vient de voir qu'il a crû le Monde éternel, ou créé de toute éternité; on ne peut donc entendre cette priorité de la matiere que d'une priorité d'ordre, comme parlent les Théologiens, & non d'une priorité de tems. Il n'eſt gueres plus aiſé d'expliquer ce que ce Philoſophe entend, lorſqu'il dit que la néceſſité & la matiere ſont une même choſe, & que cette néceſſité eſt la mere du Monde. Il faut pour

cela recourir aux Platoniciens ; qui ont le mieux développé la doctrine de leur Maître. Ils nous apprennent (*a*) que la matiere exiſte néceſſairement ; d'où il s'enſuit, que la matiere eſt une cauſe néceſſaire de l'exiſtence du Monde. En effet Plotin aſſure que rien n'eſt plus ridicule, que de dire que Dieu a fait le Monde pour ſa gloire : c'eſt, dit-il (*b*), lui attribuer les défauts & les vûes baſſes des ouvriers, qui travaillent pour le profit ou pour l'honneur.

Après avoir établi pour principe de toutes choſes la matiere éternelle & infinie,

(*a*) *V.* Plotin, *Ennead.* 1. *lib.* 8. *cap.* 15.

(*b*) Ennead. 3. *lib.* 2. *c.* 2. C'eſt ainſi que Lucrece a dit, que c'étoit une extravagance de penſer que l'Univers ait été fait pour l'homme, *De rer. nat. lib.* 5.

Dicere porrò, hominum causâ voluiſſe parare
Præclaram mundi naturam, proptereàque
Id laudabile opus ; Divûm laudare decere . .
Desipere eſt.

Anaxagore ſuppoſe que les parties de cette matiere qui étoient dans la confuſion, furent débrouillées & arrangées par l'Intelligence divine (*a*). Les Chaldéens qui, comme nous l'avons vû plus haut (*b*), aſſuroient que le Monde étoit éternel, reconnoiſſoient cependant que l'ordre & l'arrangement de l'Univers avoit été établi par une Divine providence : ainſi ils allioient deux choſes, que Platon met de pair dans ſon ſyſtême, ſçavoir, la formation du Monde & ſon éternité.

Mais l'opinion la plus ancienne & la plus célebre de l'Antiquité ſur l'origine du Monde, eſt ſans contredit celle qui étoit contenue dans la Théologie allégorique des Egyptiens & des Phéniciens, & que les Poëtes Grecs & Latins ont tant célébrée dans leurs Ouvrages ſous

(*a*) *Omnia ſimul erant ; deindè acceſſit mens, eaque compoſuit*, lui fait dire Diog. Laër. *in Anaxag.* Voyez pag. 51. N. (a).

(*b*) Page 34. N. (a).

le nom de Chaos, c'eſt-à-dire, du mêlange des Elémens, & de l'aſſemblage confus des ſemences de toutes choſes, que l'Amour ſçut débroüiller & rendre fécondes. Les anciennes Poëſies qui nous reſtent ſous le nom d'Orphée, font mention de cette fameuſe allégorie : Appollonius en parle auſſi dans ſes Argonautiques ; & Héſiode ne l'a pas oubliée dans ſa Théogonie, quoiqu'il la rapporte d'une maniere peu exacte, en faiſant produire la Terre avant l'Amour. » Le Cahos a » été, dit-il (*a*), avant toutes choſes, » enſuite la Terre, le Tartare ténébreux » qui eſt au fond de la Terre, & l'Amour » vainqueur des hommes & des Dieux. » Du Cahos eſt ſorti l'Erebe ; & la Nuit » a produit le jour & l'Ether. « Ariſtophane eſt celui de tous, qui a traité ce

(*a*) Ἤτοι μὲν πρώτιστα Χάος γένετ', αὐτὰρ ἔπειτα
Γαῖ' εὐρύστερνος &c. *Theogon. vers.* 116.

ſujet avec le plus d'ordre : voici de quelle maniere il fait parler un de ſes Chœurs (*a*). » Au commencement étoit le Cahos » & la Nuit, l'Erebe & le Tartare. Il » n'y avoit encore ni Terre, ni Air, ni » Ciel lorſque la Nuit produiſit un œuf, » d'où ſortit l'aimable Amour aux aîles » dorées, qui ſe mêlant avec le Cahos, » engendra notre eſpece. « C'eſt ce qui a donné lieu à l'emblême, où l'Amour eſt repréſenté comme le Maître & l'Auteur de l'Univers, avec une grande barbe pour marque de ſon ancienneté (*b*); & c'eſt encore pour la même raiſon, qu'on appelle Venus la mere de la nature, & celle qui a débrouillé les Elémens (*c*). Toutes ces figures ſignifient

(*a*) Χάος ἦν, καὶ Νὺξ, Ἔρεβός τε μέλαν πρῶτον, καὶ Τάρταρος εὐρύς·
Γῆ δ', οὐδ' ἀὴρ, οὐδ' οὐρανὸς ἦν, *&c. Ariſtoph. in Avib. vers.* 694.

(*b*) Voyez Lucien, *In Amor.*

(*c*) *En rerum naturæ priſca parens; en elementorum origo initialis; en orbis totius alma Venus.* Apul. Metam. lib. 4.

ſeulement, que l'accord & l'union entre les choſes homogênes, c'eſt-à-dire, de même eſpece & de même nature, a été la cauſe de l'exiſtence de cet Univers; de même que ce que les Grecs appelloient ἔρις, ou la diſcorde, avoit été & pouvoit être encore la cauſe de ſa confuſion & de ſa ruine.

Comme les Egyptiens & les Phéniciens étoient ſur l'origine du Monde dans le ſyſtême du Cahos, il n'eſt pas impoſſible que les Juifs leurs voiſins l'ayent adopté, & que Moyſe l'ait inſéré dans la Geneſe (*a*). Quoique les Théologiens expliquent aujourd'hui ce Livre d'une maniere différente, & ne reconnoiſſent point ordinairement de matiere préexiſtante à la Création du Monde, rien n'eſt cependant plus clair & plus ſenſible que cette vérité, comme on peut facilement le faire voir.

(*a*) *Terra autem erat inanis & vacua; & tenebræ erant ſuper faciem abyſſi.* Gen. 1. 2.

En effet l'idée qu'on attache au mot *Créer*, auquel on fait signifier *tirer du néant*, est manifestement toute nouvelle, & n'a point d'expression qui lui réponde dans toutes les Langues anciennes, Hébraïque, Grecque ou Latine : les termes de ces Langues auxquels on a depuis attaché ce sens, n'avoient point cette signification avant la Théologie Chrétienne, ainsi que Burnet, ce sçavant Anglois, l'a fort bien remarqué. » La création, & les » termes synonimes de ce mot pris dans » le sens qu'on leur donne aujourd'hui, « sont, dit-il, des termes nouveaux : » car on n'en trouve aucun dans les Lan- » gues Hébraïque, Grecque & Latine, » qui ayent eû une pareille signification ; » en ces Langues, *créer* & *faire* ont » toujours désigné la même chose. C'est » pourquoi les Septante ont rendu le mot » Hébreu *barah*, par celui d'ἐποίησεν, » qui en Grec veut dire *fit*, & qui

» a en effet la même force que le terme » Hébreu. « Au contraire aujourd'hui nous rendons le terme Latin *creavit*, par le mot François *il créa*, auquel une idée nouvelle a été attachée. Car voici comment on traduit ordinairement les premiers mots de la Geneſe : » Au commencement Dieu créa le Ciel & la Terre ; » or la Terre étoit nuë & ſans ornement. « Cependant deux des plus habiles Interprêtes de l'Ecriture, Vatable & Grorius, aſſurent que pour rendre exactement la phraſe Hébraïque, il faut dire : » Lorſque Dieu fit le Ciel & la Terre, la » matiere étoit informe ; « ce qui fait un ſens fort différent, qu'on n'oſeroit admettre, ſelon nos Commentateurs modernes, parce que cette phraſe ſuppoſe évidemment la préexiſtence de la matiere.

Quoiqu'il en ſoit, il n'eſt guéres poſſible de douter, que le Cahos des Anciens

ne ſoit clairement exprimé dans ces paroles de la Geneſe. » La Théologie Phé-
» nicienne, dit Euſebe (*a*), admet pour
» principe de toutes choſes un air ſpiri-
» tueux avec le Cahos ténébreux, l'un &
» l'autre éternels & infinis. L'eſprit, ou
» cet air ſpiritueux, ſe mêlant avec le
» Cahos, de ce mêlange & de cette uuion
» fut produit le limon, dont toutes les
» créatures ont été tirées. « On reconnoît viſiblement dans ces paroles d'Euſebe la préexiſtence du Cahos avant la formation du Monde. On y voit d'une maniere ſenſible l'Eſprit de Dieu qui couvoit les eaux, au rapport de l'Ecriture (*b*), c'eſt-à-dire, qui rendoit le Cahos fécond, en échauffant les eaux. On y apprend pourquoi on introduiſit autrefois le feu & l'eau dans les cérémonies nuptiales,

(*a*) Præpar. Evang. *lib.* 1. *cap.* 10.

(*b*) *Spiritus Dei ferebatur ſuper aquas*, al. *incubabat aquis.* Gen. 1. 2.

les Anciens regardant ces deux choſes comme les principes de la génération. On y découvre la raiſon qu'avoient les Egyptiens, les Phéniciens, & ceux qui étoient initiés aux myſteres de Bacchus, de repréſenter le Monde ſous la figure d'un œuf. Enfin on demeure convaincu par ce paſſage, que cet eſprit des Phéniciens & des Juifs n'eſt autre choſe, que l'Amour dont parlent les Grecs, comme l'Erebe & le Tartare de ceux-ci ſont clairement déſignés par les ténebres & l'abyme dont il eſt parlé dans la Geneſe. De-là il réſulte, ou que les Juifs ont emprunté ces idées des Egyptiens & des Phéniciens, ou bien, ce qui paroît abſolument impoſſible, que ceux-ci les ont tirées des Livres de Moyſe.

Tout ce que nous venons de rapporter touchant le célebre Cahos des Anciens, ne nous donne pas une idée nette & diſtincte de leur ſentiment ſur l'origine du

Monde. On peut dire qu'ils ont traité fort énigmatiquement une matiere, qui d'elle-même étoit déjà très-obſcure, & qu'ils ont ajouté les voiles de l'allégorie aux ténebres naturelles de la queſtion qu'ils avoient entrepris d'expliquer. Mais au moins ſi quelque choſe s'entend clairement dans leur ſyſtême, c'eſt que le Monde n'a jamais été tiré du néant (*a*). Lorſque les Elemens confus ſe débrouillerent, la matiere dont le Monde a été formé ſubſiſtoit déjà : il n'y eut alors rien de créé, c'eſt-à-dire, rien qui paſſât du néant à l'être, que la forme nouvelle dont la matiere ſe revêtit. Nous pouvons donc aſſurer hardiment avec le ſçavant Burnet, dont nous avons déjà parlé, que la maniere dont

(*a*) C'eſt le principe conſtant de Lucrece.

Nullam rem è nihilo gigni divinitùs unquàm,

conclut-il dans ſon premier Livre ; ce qu'il répete en beaucoup d'autres endroits.

on explique aujourd'hui la création de l'Univers, a été absolument inouie dans l'Antiquité, non-seulement aux Philosophes, mais même à tous les Peuples de la Terre.

Les Juifs qui, comme nous venons de le voir, convenoient avec leurs voisins sur la formation du Monde, n'imiterent pas la réserve & le silence des autres Nations sur l'époque de son commencement. Ils prétendirent la fixer; & ils furent les premiers & les seuls, qui oserent entrer dans le détail de la maniere dont Dieu, selon eux, l'avoit formé. Leur entreprise, lorsqu'elle fut connuë, ne fut point approuvée des autres Peuples, qui la traiterent tous de témerité. On reconnut qu'ils n'avoient parlé comme ils ont fait de l'origine du Monde, que pour s'en donner à eux-mêmes une plus illustre, en se faisant descendre de certains hommes imaginaires, disoient leurs ennemis, dont person-

ne avant eux n'avoit jamais entendu parler. On fut convaincu qu'ils ne faiſoient remonter l'obſervation du Sabbat juſqu'à Dieu même, en aſſurant qu'ayant achevé ſon ouvrage en ſix jours, il ſe repoſa le ſeptieme, que pour autoriſer & relever cet uſage établi parmi eux, auquel les autres Nations donnoient une origine humaine & très-commune, quelques-uns même fort baſſe. Enfin tout ce que les Juifs débitoient ſur la maniere dont le Monde avoit été formé, paroiſſoit ſi puérile & ſi extravagant, que leur crédulité à ce ſujet les rendoit la riſée des autres Peuples, auſſi-bien que les Chrétiens, que l'on confondoit avec eux, parce qu'ils avoient adopté leur Ecriture. Lorſque Celſe, Julien & les autres ennemis du Chriſtianiſme ſe mettoient ſur la queſtion de la Création du Monde, leurs railleries ne finiſſoient point (*a*): il n'y avoit

(*a*) Voyez Origen. *contra Celſ. lib.* 4. *cap.* 35.

pas

pas de contes de vieilles ſi impertinens qu'ils fuſſent, qu'ils ne trouvaſſent plus raiſonnables, que tout ce qui ſe lit à ce ſujet dans la Geneſe. Auſſi Celſe avouë-t'il (*a*), que les plus ſenſés d'entre les Juifs & d'entre les Chrétiens, honteux d'entendre ce récit à la lettre, avoient recours à l'allégorie pour l'expliquer.

Nous pouvons donc regarder comme une choſe conſtante, que parmi les Anciens, le plus grand nombre ayant tenu pour l'éternité du Monde, tous ceux qui ont ſoutenu que l'Univers a commencé, ont admis en même-tems la préexiſtence de la matiere; & qu'ils ont reconnu, ou que le Monde étoit extrêmement ancien, ou du moins que les tems dont ſa formation préſente a été ſuivie, étoient remplis de tant d'obſcurité, & ſi couverts d'épaiſſes ténebres, qu'il étoit abſolument

37. 38. 39. 40. *lib.* 6. *cap.* 60. 61. 62. & Clem. Alex. *contra Jul. lib.* 2.

(*a*) Origen. *contra Celſ. lib.* 1. *cap.* 1.

impoſſible de rien dire de certain ſur l'inſtant de ſon origine.

CHAPITRE III.

Opinions des Anciens ſur la fin du Monde.

C'Eſt une vérité inconteſtable, que ce qui n'a point eû de commencement, ne doit point avoir de fin, & qu'au contraire ce qui a commencé, doit un jour finir (*a*). Ainſi en rapportant les opinions différentes de ceux qui ont crû le Monde éternel, ou qui lui ont donné un commencement, nous avons en même-tems fait connoître que, ſelon les uns, ſa durée devoit néceſſairement avoir un terme ; comme, ſelon les autres, il devoit ſubſiſter pendant toute l'éternité. Ou-

(*a*) *Quæ eſt coagmentatio non diſſolubilis ; aut quid eſt, cujus principium aliquod ſit, non ſit extremum ?* Cic. de Nat. Deor. lib. 1.

tre cela, en parlant des Stoïciens & des autres qui ont soutenu le système de l'année Périodique, il a fallu joindre ensemble leurs sentimens sur l'origine du Monde & sur sa fin. De même en expliquant le système des Atomistes, nous avons été obligés de ne point séparer de ce qu'ils pensoient sur l'origine de l'Univers, leurs opinions sur la formation, & sur la destruction des Mondes infinis qu'ils admettoient. Cependant comme nous n'avons traité ce sujet que d'une maniere générale, il est à propos que nous entrions dans le détail, & que nous examinions plus à fond quelle a été la pensée des Anciens sur la durée du Monde, & sur sa fin.

Tous ceux qui ont crû le Monde éternel, convaincus que ce qui a toujours été doit nécessairement toujours être, ont assuré qu'il subsisteroit éternellement dans le même état où il est, sans s'affoiblir, & sans souffrir ni corruption, ni

changement, au moins quant à ſon tout, & à ſes parties principales (*a*). Ce n'eſt donc que de ceux qui ont ſoutenu que le Monde a commencé, que nous avons à parler ici, puiſqu'ils ſont les ſeuls qui, conſéquemment à leur principe, ayent avancé qu'il devoit un jour finir.

Pour trouver chez les Anciens quelque choſe de poſitif ſur la fin du Monde, il faut d'abord deſcendre aux Philoſophes Grecs. Manethon & Héraclée nous apprennent, à la vérité, que les Egyptiens croyoient le Monde corruptible (*b*) : Strabon dit la même choſe des Gymnoſophiſtes (*c*) ; mais ce ſont les Grecs,

(*a*) Voyez le Chapitre précédent, ſurtout pag. 4. N. (*a*) pag. 35. N. (*b*) pag. 36. N. (*a*) & pag. 38. N. (*b*).

(*b*) Diogene Laërce leur atribue auſſi cette opinion, *in Proœm.* en ces termes : *Ægyptiorum hujusmodi philoſophiam eſſe prodidere. . . . mundum genitum, corruptionique obnoxium.*

(*c*) Περὶ πολλῶν δὲ τοῖς Ἕλλησιν ὁμοδοξεῖν (τοὺς Βραχμᾶνας,) ὅτι γὰρ γενητὸς ὁ κόσμος, καὶ φθαρτὸς λέγειν καὶ ἀνείνους. *Strabon. lib.* 15.

qui les premiers ſe ſont expliqués ſur ce ſujet d'une maniere claire & déciſive. Ceux d'entr'eux qui aſſûroient que le Monde avoit commencé, ſoutenoient avec la même certitude qu'il finiroit un jour (*a*). Selon les Atomiſtes, la cauſe de ſa fin doit venir de ce que les Atomes ſe décrochant, & retournant dans leur mouvement confus, donneront lieu à la deſtruction de toutes les choſes qu'ils avoient formées en s'accrochant les uns aux autres. Voici de quelle maniere Lucrece en parle, ſuivant l'opinion d'Epicure. » Vous voyez, dit-il (*b*), mon cher Mem-

(*a*) C'eſt ce que Diogene Laërce aſſure des Stoïciens : *Placet autem eis & corruptibilem eſſe mundum.* In Zenon.

(*b*) Principiò maria ac terras cœlumque tuere.
Horum naturam triplicem, tria corpora, Memmi,
Tres ſpecies tam diſſimiles, tria talia texta
Una dies dabit exitio, multosque per annos
Suſtentata ruet moles & machina mundi.
De rer. nat. lib. 5.

mius, le Ciel, la Terre & la Mer. Ces » vaſtes Corps d'une nature & d'une eſ- » pece ſi différente, un jour viendra » qu'ils ſeront détruits; & la machine du » Monde, après avoir duré tant de ſiecles, » s'écroulera, & ſera entierement renver- » ſée. «

Comme ce renverſement général de la machine du Monde eſt une idée qui étonne & frappe vivement l'imagination, & que par conſéquent elle fournit une matiere convenable aux Poëtes de la repréſenter avec ſuccès, lorſque l'occaſion s'en préſente, Séneque & Lucain ont fait la deſcription de cette ruine de l'Univers d'une maniere capable d'inſpirer l'horreur & l'effroi. Voici comment le premier s'en explique. » Ce jour fatal étant arrivé, » dit-il (*a*), où les loix par leſquelles

(*a*) Jam jam legibus obrutis
Mundo cùm veniet dies,
Auſtralis polus obruet

» le Monde ſubſiſte ſeront détruites, le » Pôle Auſtral tombant impétueuſement » ſur la Terre, écraſera les Peuples de » l'Afrique; le Pôle Arctique accablera de » même les Habitans du Nord. Le Soleil » obſcurci ne rendra plus aucune lumie- » re; les colonnes du Ciel ſeronr renver- » ſées, & dans leur chûte entraîneront la » ruine générale du genre humain. Les

Quicquid per Libyam jacet,
Et ſparſus Garamas tenet;
Arctous polus obruet
Quicquid ſubjacet axibus,
Et ſiccus Boreas ferit.
Amiſſum trepidus polo
Titan excutiet diem:
Cœli regia concidens
Ortus atque obitus trahet;
Atque omnes pariter Deos
Perdet mors aliqua & cahos,
Et mors fata noviſſima
In ſe conſtituet ſibi.
Quis mundum capiet locus?

Hercul. Oët. Act. 3

» Dieux mêmes n'en ſeront point exemts ;
» tout rentrera dans le Cahos ; & la mort
» terminera le deſtin de tous les êtres.
» Que deviendra le Monde alors ? » Lucain ne s'exprime pas avec moins de force & d'énergie. « Lorſque les Siecles » ſeront, dit-il (*a*), parvenus à leur » derniere heure, & que le lien qui unit » toutes choſes ſera rompu, le Monde » étant prêt à rentrer dans l'ancien chaos, » tous les Aſtres confondus ſe choqueront » les uns les autres ; les corps emflammés

(*a*) . . . . . Cùm compage ſolutâ,
Sæcula tot mundi ſuprema coëgerit hora,
Antiquum repetent iterùm chaos omnia. Mixtis
Sydera Syderibus concurrent : ignea pontum
Aſtra petent : tellus extendere littora nolet,
Excutietque fretum : fratri contraria Phæbe
Ibit ; & obliquum bigas agitare per orbem
Indignata, diem poſcet ſibi ; totaque diſcors
Machina divulſi turbabit fœdera mundi.

Bel. Civ. lib. I

» ſe précipiteront dans la mer ; la Terre » repouſſera les eaux loin de leurs rivages ; » la Lune dédaignant ſon cours & ſes » fonctions ordinaires, voudra tenir la » place du Soleil ; la diſcorde enfin s'em- » parant de tout l'Univers, rompra l'u- » nion à laquelle il devoit ſon exiſten- » ce. «

Ceux qui étoient dans le ſyſtême de l'année Périodique, ſurtout les Stoïciens, ne ſe contenterent pas de dire ſimplement comme les Atomiſtes, que le Monde périroit par la déſunion & la confuſion de ſes parties : ils aſſurerent qu'il finiroit par le feu, & que l'Univers ſeroit détruit par un embraſement général. Ciceron leur attribue ce ſentiment en plus d'un endroit (*a*) : Origene dit la même

(*a*) *Ex quo eventurum noſtri* (Stoici) *putant, ut ad extremum omnis mundus igneſceret, cùm humore cënſumpto, neque terra ali poſſet, neque remearet aër, cujus ortus, aquâ omni exhauſtâ, eſſe non poſſet : ita relinqui nihil præter ignem, à*

choſe (*a*); & Séneque qui a fait tant d'honneur à la Secte Stoïque, ne s'exprime point autrement (*b*). C'eſt conformément à cette opinion de l'embraſement général du Monde, qu'Ovide a dit au commencement de ſes Métamorphoſes (*c*): » Il eſt écrit dans le livre du » deſtin, qu'il viendra un tems, où la » terre, la mer & les cieux s'enflamme- « ront, & où la peſante machine du Mon-

quo rurſum animante ac Deo renovatio mundi fieret, atque idem ornatus oriretur. Cic. de Nat. Deor. lib. 2.

(*a*) Φασὶ δὴ οἱ ἀπὸ τῆς Στοᾶς, κατὰ περίοδον ἐκπύρωσιν τοῦ παντὸς γίνεσθαι. *Origen. contra Celſ. lib. 5. cap. 20.*

(*b*) *Dicimus ignem eſſe, qui occupet mundum, & in ſe cuncta convertat. Ita ignis exitus mundi eſt.* Senec. Nat. Quæſt. lib. 3. cap. 13.

(*c*) Eſſe quoque in fatis reminiſcitur, affore tempus,

Quo mare, quo tellus, correptaque regia Cœli

Ardeat, & mundi moles operoſa laboret.

Metam. lib. 1.

» de ſera renverſée. » Dion nous apprend (*a*) que l'Empereur Tibere avoit toujours à la bouche un vers Grec, dont le ſens étoit: » Que la Terre s'embraſe, » quand je ne ſerai plus; « faiſant alluſion ſans doute au feu qui devoit conſummer l'Univers. Le même Lucain que nous avons cité, aſſure dans un autre endroit, qu'un feu général eſt deſtiné à la deſtruction du Monde, & que rien n'échappera à la fureur des flammes, lorſqu'un jour le Ciel & la Terre confondus s'embraſeront (*b*). Stace & Properce ont auſſi fait mention de la ruine de l'Univers; mais comme ils ſe ſont expliqués

(*a*) *Sæpè verò recitaſſe memoratur antiquum hoc:*
Me miſceatur igne terra mortuo.
Dio, Epit. lib. 58.

(*b*) Hos, Cæſar, populos ſi nunc non uſſerit ignis,
Uret cum terris, uret cum gurgite ponti.
Communis mundo ſupereſt rogus, oſſibus aſtra
Miſturus. *Bel. Civ. lib.* 7.

en peu de mots, on ne ſçait s'ils l'ont entendu à la maniere d'Epicure, ou ſuivant le ſyſtême des Stoïciens. Ceux-ci au reſte n'ont pas été les premiers, qui ayent crû que le Monde périroit par le feu. Héraclite & Empedocle l'avoient ſoutenu avant eux (*a*); & Plutarque nous apprend (*b*), que cette opinion ſe trouvoit contenue dans les Ouvrages d'Héſiode & dans ceux d'Orphée.

Quoique l'opinion de l'embraſement général de l'Univers ſoit du nombre de celles dont l'origine ſe perd dans l'Antiquité, nous pouvons cependant aſſurer, que parmi les Anciens, les Peuples chez leſquels elle paroît avoir été le mieux établie, ſont les Syriens & les Phéniciens. Le Philoſophe Zenon, chef des Stoïciens, étoit originaire de Phénicie; & l'on ſçait que cette doctrine é-

(*a*) C'eſt ce que Diogene Laërce aſſure d'Héraclite. *Ex igne*, dit-il, *omnia conſtare* (dixit,) *in eumque reſolvi omnia.* In Héracl.

(*b*) Plut. *de Oracul. defectu.*

toit commune en Syrie au tems de l'établiſſement de l'Evangile. Celſe la regardoit dèſlors comme une opinion très répandue (*a*); & un paſſage de Joſephe ne nous permet point de douter de ſon antiquité. Cet Hiſtorien rapporte (*b*) que les enfans de Seth, fils d'Adam, ayant appris de leur pere & de leur ayeul, que le Monde périroit par l'eau & par le feu, & voulant tranſmettre cette tradition à leur poſtérité, la graverent ſur deux colonnes qu'ils éleverent, dont l'une étoit de briques, & l'autre de pierres, afin que s'il arrivoit qu'un déluge ruinât la colonne de briques, celle de pierres pût réſiſter à la violence des eaux, & conſerver ainſi la mémoire de ce qu'ils avoient écrit. On aſſure, ajoute Joſephe, que cette colonne de pierres ſe voit encore aujourd'hui dans la Syrie. Il y auroit de la ſimplicité à croire, que cette colonne

(*a*) Voyez Origen. *contra* C. *lſ. lib.* 5. *cap.* 14.
(*b*) *Antiq. jud. lib.* 1. *cap.* 2.

qu'on voyoit en Syrie du tems de cet Hiſtorien, s'il eſt vrai qu'on y en vît une, fût l'ouvrage des enfans de Seth; mais on ne peut au moins s'êmpêcher d'être convaincu par ce récit, que la doctrine de l'embraſement futur de l'Univers étoit fort ancienne dans la Syrie.

Uniquement occupés du reglement des mœurs, les Stoïciens étoient d'une ignorance groſſiere ſur la Phyſique. Ils croyoient, à la vérité, comme les autres Philoſophes, que les étoiles étoient des corps de feu; mais ils avoient en même tems ſur ce ſujet une opinion ridicule, qui leur étoit particuliere: ils s'imaginoient que ce feu des étoiles s'entretenoit & ſe nourriſſoit des vapeurs qui s'élevent de la terre, de la mer & des eaux; & ſur ce beau principe ils fondoient la cauſe de l'embraſement futur de l'Univers (*a*). Ils aſſuroient qu'a-

(*a*) *Sunt autem ſtellæ naturâ flammeæ*, leur [illegible] Deor. lib. 2. *Quo cir-*

près une longue ſuite d'années, la ſubſtance humide des eaux étant épuiſée, & la terre ſe trouvant enfin deſſéchée, & hors d'état de fournir plus long-tems à la nourriture des Aſtres à cauſe de ſon aridité, le feu s'attacheroit à toutes les parties du Monde, & conſumeroit toutes choſes. Béroſe ramenant tout à l'Aſtrologie judiciaire, ſelon la coutume des Chaldéens, ſoutenoit que la cauſe de l'embraſement du Monde ſeroit la conjonction des Planetes dans le ſigne du Cancer, de même que, ſelon lui, le déluge ſeroit cauſé par la conjonction des mêmes Planetes dans le ſigne du Capricorne (*a*).

cà terræ, maris, aquarum vaporibus aluntur iis, qui à Sole ex agris tepefactis & ex aquis excitantur : quibus altæ renovatæque ſtellæ, atque omnis æther, refundunt eadem, & rurſum trahunt indidem, nihil ut ferè intereat, aut admodùm paulùm, quod aſtrorum ignes & ætheris flamma conſumat. Ex quo eventurum noſtri putant, &c. Voyez pag. 73. N. (*a*).

(*a*) *Beroſus, qui Belum interpretatus eſt, ait curſu iſta* (conflagrationem mundi & diluvium)

Il n'y a nulle apparence, que ni les Syriens, ni les Phéniciens, ni ceux qui les premiers ont aſſuré que le Monde périroit par le feu, en ayent eu d'autre raiſon, qu'une opinion fort ſimple & très naturelle. On a toujours crû dans l'Antiquité, qu'à la fin du Monde le ciel & la terre ſe confondroient : Jeſus-Chriſt dit poſitivement, qu'alors les Etoiles tomberont du ciel. C'étoit l'opinion commune ; & dans l'imagination des Peuples, il ne faut point chercher d'autre cauſe d'un embraſement général, que ce mêlange du ciel & de la nature. Quoique les Anciens ne donnaſſent pas aux étoiles leur juſte grandeur, ils les

Syderum fieri ; & adeò quidem id offirmat, ut conflagrationi atque diluvio tempus aſſignet : arſura enim terrena contendit, quandò omnia ſydera, quæ nunc diverſos agunt curſus, in Cancrum convenerint, ſic ſub eodem poſita veſtigio, ut recta linea exire per orbes eorum poſſit ; inundationem futuram, cùm eadem ſyderum turba in Capricornum convenerit. Senec. Nat. Quæſt. lib. 3. cap. 29.

concevoient

concevoient cependant comme de vaſtes corps enflammés, & ils ne pouvoient ſans doute imaginer qu'elles duſſent tomber ſur la terre, ſans l'embraſer en même tems, & la réduire en cendres.

Si le tems précis de la formation du Monde a toujours été regardé comme une choſe qu'il étoit impoſſible de découvrir, on n'a pas jugé qu'il y eût moins d'impoſſibilité à déterminer ſa durée, & à fixer l'inſtant de ſa fin. Il n'y a rien dans toute l'Antiquité Payenne qui puiſſe nous faire penſer, que jamais on ſe ſoit aviſé de preſcrire le moment au quel le Monde a commencé, ni celui auquel il doit finir. Les Juifs qu'on accuſoit d'avoir fixé l'époque de l'origine du Monde, pour faire remonter la leur juſqu'à ce terme reculé, communiquerent cet eſprit aux premiers Chrétiens. Ceux-ci, à l'exemple des autres, s'aviſerent de marquer des bornes à la durée du Monde, comme les Juifs

avoient déſigné le moment de ſon commencement ; & malheureuſement pour eux, ils aſſurerent que ſa derniere heure étoit prochaine. Ils joignirent à cette opinion haſardée une autre imagination auſſi ridicule ; & comme les Juifs avoient fait remonter l'origine de l'obſervation du Sabath juſqu'à la premiere ſemaine du Monde, les premiers Chrétiens judaïſant pouſſerent cette obſervation au-de-là même de la fin du Monde. Ils oſerent publier, qu'il ne dureroit qu'autant de milliers d'années, que Dieu avoit employé de jours à le former, ceſt-à-dire, qu'il ne ſubſiſteroit que pendant ſix mille ans ; qu'au bout de ce terme, Jeſus-Chriſt deſcendroit ſur la terre, raſſembleroit ſes élûs, & célebreroit avec eux le grand Sabath pendant le cours de mille autres années, après leſquelles il les introduiroit dans les biens ineffables de l'Eternité (*a*).

(*a*) *Arbitror ex hoc loco, & ex Epiſtolâ quæ nomine Petri Apoſtoli inſcribitur, mille annos pro*

Cette opinion de la durée Sabbathique du Monde & du regne de mille ans étoit si commune, ou, pour mieux dire, si générale parmi les premiers Chrétiens, qu'il est étonnant que ceux qui vinrent ensuite ayent osé la réjetter. Eusebe dit que Papias Evêque d'Hieraple, & disciple des disciples des Apôtres, en étoit l'Auteur (*a*); mais on ne peut douter que les Apôtres mêmes ne l'eussent établie, & qu'elle ne fût aussi ancienne que le Christianisme. En effet le même Auteur nous apprend (*b*), que Papias a-

unâ die solitos appellari : ut scilicet quia mundus in sex diebus fabricatus est, sex millibus annorum tantùm credatur subsistere ; & postea venire septenarium numerum & octonarium, in quo veras exercetur sabbathismus. Hieron. Ep. ad Cypr. Presbyt.

(*a*) Ταῦτα δὲ ὁ μὲν Παπίας Ἰωάννου μὲν ἀκουστὴς, Πολυκάρπου δὲ ἑταῖρος γεγονὼς, ἀρχαῖος ἀνὴρ, ἐγγράφως ἐπιμαρτυρεῖ ἐν τῇ τετάρτῃ τῶν αὐτοῦ Βιβλίων. *Euseb. Præp. Ev. lib. 3. cap. 33.*

(*b*) Eusebe, *ubi suprà.*

voit grand ſoin de s'informer de tout ce que les Apôtres avoient enſeigné toutes les fois qu'il rencontroit quelqu'un qui eût vêcu avec eux ; & Saint Irenée, diſciple des diſciples des Apôtres, eſt du même ſentiment que Papias touchant le regne de mille ans. Il dit même poſitivement (*a*), que tous les Anciens qui avoient vû Saint Jean l'Evangeliſte, aſſuroient qu'ils lui avoient ſouvent oui dire, que Jeſus-Chriſt s'étoit exprimé de la maniere ſuivante ſur la nature du bon-

(*a*) *Prædicta itaque benedictio ad tempora regni ſine contradictione pertinet, quandò regnabunt juſti ſurgentes à mortuis ; quandò & creatura renovata & liberata, fructificabit univerſæ eſcæ ex rore cœli, & ex fertilitate terræ : quemadmodùm Preſbyteri meminerunt, qui Joannem diſcipulum Domini viderunt, audiſſe ſe ab eo, quemadmodùm de temporibus illis docebat Dominus, & dicebat : venient dies, in quibus vineæ naſcantur ſingulæ dena millia palmitum habentes, & in uno palmite dena millia brachiorum, & in uno vero palmite dena millia flagellorum . . . Et cùm eorum apprehenderit aliquis ſanctorum botrum, alius clamabit : Botrus ego melior ſum ; me ſume, per me Dominum benedic, &c.* Iren. adv. Hæres. lib. 5. cap. 33.

heur dont les juſtes devoient jouir alors : » Dans ces jours heureux chaque vigne » produira dix mille branches, chaque » branche dix mille grapes, & chaque » grape dix mille grains «; après quoi il s'étend d'une maniere puérile ſur le détail de la multiplication des fruits : par où i paroît, pour le dire en paſſant, que les premiers Chrétiens avoient une idée fort groſſiere & très-charnelle de ce regne de Jeſus-Chriſt ſur la terre.

Mais comme ce n'eſt point ici le lieu d'examiner plus à fond cette queſtion du regne terreſtre de Jeſus-Chriſt, il ſuffit de dire, que les Chrétiens des premiers ſiecles ſortis des Juifs pour la plûpart, & prévenus par conſéquent d'un reſpect ſuperſtitieux pour l'obſervation du Sabath, croyoient que le Monde ne dureroit que ſix mille ans, au bout deſquels arriveroit l'embraſement du ciel & de la terre. Et comme ils ſuivoient la chronologie

des Septante, selon laquelle le Monde avoit déja duré cinq mille huit cens ans, ils s'imaginoient que sa fin n'étoit pas fort éloignée. C'est pour cette raison, qu'ils attribuoient les mortalités & les calamités publiques à la vieillesse du Monde, qui au rapport de Saint Cyprien (*a*), n'avoit plus la même vigueur qu'autrefois, & étoit tombé dans la caducité. Ils étoient continuellement dans l'attente de l'Antechrist, & dans l'appréhension des malheurs sans nombre, que cet ennemi de Dieu devoit causer à l'Eglise. Tertullien disoit, que les Chrétiens prioient pour la durée de l'Empire Romain, parce que sçachant certainement que l'Univers finiroit avec lui, ils vouloient éloigner par leurs prieres les maux dont les

(*a*) *Quia ignarus divinæ cognitionis, & veritatis alienus es, illud primo in loco scire debes, senuisse jam mundum, non illis viribus stare, quibus priùs steterat, nec vigore & robore eo valere, quo anteà prævalebat.* Cypriau. ad Demet.

hommes étoient menacés à la fin du monde (*a*).

Nous devons ajouter avant que de finir ce Chapitre, que jamais on ne s'eſt imaginé dans l'Antiquité que le Monde dût retomber un jour dans le néant. Ceux des Philoſophes qui donnoient à l'Univers un commencement, comme ceux qui tenoient pour ſon éternité, les Stoïciens ainſi que les Atomiſtes, étoient également perſuadés que le Monde ne

(*a*) *Eſt & alia major neceſſitas nobis orandi pro Imperatoribus, etiam pro omni ſtatu Imperii, rebusque Romanis, quòd vim maximam univerſo orbi imminentem, ipſamque clauſulam ſæculi acerbitates horrendas comminantem, Romani Imperii commeatu ſcimus retardari.* Tertul. Apol. cap 31. & lib. contra Scap. cap. 3. *Chriſtianus nullius eſt hoſtis, nedum Imperatoris, quem ſciens à Deo ſuo conſtitui, neceſſe eſt ut & ipſum diligat . . . & ſalvum velit, cum toto Romano Imperio, quouſque ſæculum ſtabit : tandiu enim ſtabit.*

C'eſt en ce ſens que Lactance dit, Divin. Inſtit. lib. 7. cap. 25. *Incolumi Româ nihil videtur metuendum : at verò cùm caput illud orbis occiderit, & ῥύμη eſſe cœperit, quod Sibyllæ fore aiunt, quis dubitet veniſſe jam finem rebus humanis, orbique terrarum.*

ſeroit jamais réduit à rien (*a*); & ſi quelques-uns d'eux lui attribuoient une fin, ils la regardoient comme un changement qui devoit arriver à ſa forme, & non pas comme une deſtruction de ſa ſubſtance. Les premiers Chrétiens étoient dans la même opinion ſur la fin du Monde. Ils croyoient que l'embraſement général le purifieroit ſeulement, & changeroit ſa forme ſans anéantir ſa matiere. Ils eſperoient que Dieu formeroit enſuite un nouveau ciel & une nouvelle terre,

(*a*) C'eſt le principe de Lucrece, qui l'exprime ainſi dans ſon premier Livre :

At nunc inter ſe quia nexu principiorum
Diſſimiles conſtant, æternaque materies eſt ;
Incolumi remanent res corpore . . . . . .
Haud igitur redit ad nihilum res ulla . . .
Haud igitur penitùs pereunt quæcumque videntur :
Quandò aliud ex alio reficit natura, nec ullam
Rem gigni patitur, niſi morte adjutam alienâ.

où ils habiteroient éternellement ; & ils fondoient ce ſentiment ſur une infinité de paſſages de l'Ecriture ? » Je vais créer, » dit Dieu dans Iſaïe (*a*), de nouveaux » cieux & une nouvelle terre, & enſé- » velir dans l'oubli tout ce qui a précedé «. Il eſt auſſi écrit dans l'Apocalypſe : » j'ai vû un nouveau ciel & une nou- » velle terre (*b*) : car le premier ciel & » la premiere terre s'étoient évanouis « ; & on lit dans Saint Pierre les paro- les ſuivantes » : nous attendons de nou- » veaux cieux & une nouvelle terre (*c*) » en vertu des promeſſes de celui en qui » la vérité réſide. « Saint Jérôme accuſe Origene d'avoir admis une infinité de

(*a*) *Ecce enim ego creo cœlos novos, & terram novam ; & non erunt in memoriâ priora.* Iſ. cap. 65. vers. 17.

(*b*) *Et vidi cœlum novum & terram novam : primum enim cœlum & prima terra abiit.* Apocal. cap. 21. vers 1.

(*c*) *Novos verò cœlos, & terram novam, ſecundùm promiſſa ipſius expectamus, in quibus juſtitia habitat.* 2. Pet. cap. 3. vers. 13.

Mondes, non à la maniere des Epicuriens qui en reconnoiſſoient une infinité ſubſiſtante actuellement, mais en ſuppoſant qu'ils auroient lieu ſucceſſivement, & l'un après l'autre (*a*). Ce qu'il y a de certain, eſt qu'Origene paroît ſuppoſer la préexiſtence de la matiere dans une de ſes Homélies; & dans ſes Principes il dit formellement, que le Moude ne ſera pas anéanti, & qu'il changera ſeulement de forme (*b*). Enfin Saint Auguſtin, qui vivoit dans un ſiecle où la doctrine de l'Egliſe étoit déja très-épurée, n'avoit point d'autre ſentiment. » » Le Monde finira, dit-il (*c*), non par

(*a*) Ce n'eſt pas Saint Jerôme qui l'en a accuſé, mais Theophile d'Alexandrie, *Libro Paſchali* 1. traduit par Saint Jérome.

(*b*) *Si enim mutabuntur cœli, utique non perit quod mutatur; & ſi habitus mundi tranſit, non omnimodè exterminatio, vel perditio ſubſtantiæ materialis oſtenditur: ſed immutatio quædam ſit qualitatis, atque habitûs transformatio.* Origen. de Princip. lib. 1. cap. 6.

(*c*) *Et in Litteris quidem ſacris .... legitur:*

» une deſtruction totale, mais ſeulement » par un changement de ſa forme. C'eſt » pourquoi l'Apôtre a dit: la figure de » ce Monde paſſe. Il n'y aura donc que » la forme ou la figure du Monde qui » paſſera, & ſa ſubſtance ne paſſera » point. « De ce qui vient d'être dit concluons, que quoique les Chrétiens ſoutinſſent que le Monde avoit été autrefois tiré du néant, ils convenoient cependant avec les Payens que jamais il ne ſeroit anéanti.

Præterit figura hujus mundi ; legitur : Mundus tranſit; legitur: Cœlum & terra tranſibunt; ſed puto quòd præterit, tranſit, tranſibunt, aliquantò mitiùs dicta ſunt, quàm peribunt. Auguſt. de Civ. Dei, lib. 20. cap. 24.

CHAPITRE IV.

Ce que les Anciens ont penſé de la Terre, & de leur Géographie.

DE'MOCRITE avoit raiſon de reprocher aux Philoſophes de ſon tems, qu'ils s'amuſoient à contempler les Aſtres, pendant qu'ils négligeoient la connoiſſance de ce qui étoit ſous leurs pieds. L'ordre naturel ſembloit en effet exiger d'eux, qu'ils s'appliquaſſent à connoître la Terre qu'ils habitoient, avant que de s'occuper à obſerver les Cieux qu'ils ne voyoient que dans l'éloignement. Ils devoient ſans doute travailler d'abord à ſe rendre bons Géographes, après quoi ils auroient pû ſonger à devenir Aſtronomes. Cependant ſoit qu'on eût négligé à deſſein des connoiſſances, qui dans ces tems reculés ne paroiſſoient pas faciles à acquerir, ſoit

qu'on les regardât alors comme toutes acquiſes, en prenant pour une vérité certaine la fauſſe opinion dans laquelle on fut ſi long-tems ſur ce qui regarde la Terre, il eſt certain qu'on avoit déjà fait beaucoup de progrès dans la ſcience des Aſtres, lorſque le Monde étoit encore fort ignorant ſur la Géographie.

Nous avons vû dans les Chapitres précédens quelle étoit l'opinion des Anciens ſur la place que la Terre occupe dans cet Univers. L'amour propre qui ramene ordinairement tout à ſoi, ayant fait croire aux hommes que le Soleil, la Lune, les Etoiles, & généralement toutes choſes ont été formées pour eux, en partant de ce principe, ils ont regadé la Terre qui les ſoutient comme la plus noble partie de l'Univers: ils l'ont placée au centre du Monde, comme dans le lieu le plus honorable; & leurs ſens s'acordant parfaitement avec cette ma-

niere de penſer, leurs yeux les ont entretenus dans une erreur qui flattoit agréablement leur vanité. Ainſi non-ſeulement les Egyptiens, les Chaldéens, les Libyens & les autres anciens Aſtronomes, mais même, ſi on en excepte quelques-uns des Philoſophes Grecs dont j'ai parlé (*a*), on peut dire généralement tous les hommes dans tous les tems ont crû que la Terre occupoit le centre du Monde.

Quoique quelques-uns par un goût particulier pour la figure conique, qu'ils regardoient comme la plus parfaite, ayent aſſuré que l'univers avoit cette forme, il eſt cependant très-certain, qu'en général on a crû le Monde ſphérique, le mouvement circulaire des Aſtres ne permettant pas aux Anciens d'être dans un autre ſentiment : du moins la figure ſphérique eſt celle qu'on lui a commu-

(*a*) Voyez le premier Chapitre.

nément attribuée, comme s'accordant mieux avec les obſervations, & convenant d'ailleurs aux Allégoriſtes, qui trouvoient dans cette figure des propriétés & des perfections, qui ne ſe rencontrent point dans toutes les autres.

A l'egard de la Terre (*a*), on ne peut douter que les premiers hommes jugeant de ſa figure par celle du pays qui les environnoit, & ne pouſſant pas encor leurs raiſonnemens plus loin que la portée de leur vûe, n'ayent crû quelle étoit ronde & plate à peu près comme une table. Les ſens nous portent naturellement à penſer ainſi. C'étoit là l'opinion d'Homere & de tous les anciens

(*a*) Les opinions différentes des Philoſophes ſur la figure de la Terre, ſe trouvent réunies dans l'ancien Auteur de l'Hiſtoire Philoſophique, qui en parle en ces termes : Θαλῆς, καὶ οἱ ἀπ' αὐτοῦ, σφαιροειδῆ τὴν γῆν νομίζουσιν : Ἀναξίμανδρος δὲ, λίθῳ κίονι τῇ περιφερείᾳ ἐκ τῶν ἐπιπέδων. Ἀναξιμένης, τραπεζοειδῆ ; Λεύκιππος,

Poëtes, comme Geminus l'a obſervé (*a*), & la plûpart des hommes penſeroient encore aujourd'hui de même, s'ils n'entendoient dire le contraire. On eſt ſorti de très-bonne heure de cette erreur groſſiere ; & le premier fruit qu'on a tiré des obſervations Aſtronomiques, a été de donner en particulier à la Terre la même forme qu'on attribuoit à l'Univers en général, c'eſt-à-dire la figure ſphérique. On concevoit donc la Terre comme un vaſte globe immobile placé au centre du Monde, & environné d'un air immenſe, au deſſus duquel rouloient les huit ſpheres céleſtes. C'eſt ainſi que les Egyptiens, les Chaldéens, les Libyens & les autres Peuples qui ſe ſont appliqués les premiers à connoître la ſtructure de l'Univers,

τυμπανοειδῆ τῷ πλάτει, κοίλην δὲ τῷ μεγέθει.

(*a*) Ὅμηρος μὲν γὰρ, καὶ οἱ ἀρχαῖοι ποιηταὶ πεδὸν, ὡς ἐπεῖν, πάντες ἐπίπεδον ὑφίσαντας τὴν γῆν. *Gemin. cap.* 13.

ont

ont pensé en général sur la figure de la Terre.

Pour ce qui regarde plus particuliérement la superficie du globe terrestre, je veux dire, la situation différente des terres & des mers, des continens & des isles, la difficulté des voyages d'une région à l'autre, & l'art de la navigation qui a été long-tems à se perfectionner, ont laissé les hommes qui nous ont précédés dans une ignorance extrême sur tous ces chefs. C'est aux derniers siecles que ces connoissances étoient réservées. Depuis deux cens ans nous avons fait plus de découvertes dans la Géographie, que nos Ancêtres n'avoient pû en imaginer dans l'espace de six mille; & quoiqu'on n'ait pas encore porté cette science à son plus haut point de perfection, à en juger par les progrès étonnans qu'on y a faits en si peu de tems, nous pouvons nous flatter, que la curiosité de nos Voyageurs,

l'habileté de nos Pilotes & l'application de nos Aſtronomes, ne laiſſeront d'autre ſoin à la poſtérité, que celui de jouir du fruit de leurs travaux, & de profiter de leurs connoiſſances.

Les Anciens diviſoient le globe terreſtre en cinq Zones (*a*), ou cinq parties compriſes entre les deux Poles, comme nous l'avons fait depuis. Ils donnoient à ces Zones les mêmes noms, qu'elles portent encore de nos jours; mais ils en

(*a*) Utque duæ dextrâ Cœlum totidemque ſiniſtrâ
Parte ſecant Zonæ, quinta eſt ardentior illis:
Sic onus incluſum numero diſtinxit eodem
Cura Dei, totidemque plagæ tellure premuntur;
Quarum quæ media eſt, non eſt habitabilis æſtu:
Nix tegit alta duas; totidem inter utramque locavit,
Temperiemque dedit, miſtâ cum frigore flammâ.

Ovid. Metam. lib. 1.

croyoient deux seulement habitées: le froid excessif ou des chaleurs extrêmes ne permettoient pas d'habiter les trois autres. C'est ainsi qu'en parlent Ciceron, Virgile, Ovide, Strabon, Mela, Pline; & sans un passage de Géminus, nous pourrions assurer hardiment que c'étoit là le sentiment général des Anciens. Cet Auteur soutient dans ses Elémens d'Astronomie (*a*), que la Zone torride n'est point inhabitable, parce que, dit-il, on a déja découvert sous cette Zone des pays où l'on a trouvé des habitans. Il nous apprend en même tems que Polybe avoit composé un livre, où il prouvoit qu'il devoit faire moins chaud directement sous la ligne qu'aux extrémités de la Zone torride; ce qu'il prouvoit par le témoignage de plusieurs personnes, qui avoient pénétré jusques là. Pour ce qui est des

(*a*) *Cap.* 13. Geminus étoit contemporain de Sylla & de Ciceron.

Zones froides, toute l'Antiquité les a toujours crûes inhabitables.

On doit encore obſerver que ce n'eſt que par le raiſonnement, & par la connoiſſance que les Anciens avoient de la figure ſphérique de la Terre, qu'ils croyoient que la Zone tempérée méridionale pouvoit être habitée. Ils ſçavoient que cette Zone étant à une même diſtance de l'Equateur que la ſeptentrionale qu'ils occupoient, on devoit par conſéquent y jouir d'une même température d'air: d'où ils concluoient, que l'une de ces Zones étant habitée, l'autre pouvoit l'être de même. Du reſte ils n'avoient aucune certitude qu'elle le fût; & ce n'étoit que par conjecture & par vraiſemblance qu'ils étoient dans cette opinion, à peu près comme ces Philoſophes qui ſoutenoient qu'il y avoit des Habitans dans la Lune.

Il eſt conſtant que jamais les Anciens

n'ont eu aucune connoiſſance des pays ſitués au delà de la Ligne. Ils n'avoient aucun commerce avec les habitans de ces pays, & ne penſoient pas même qu'il fût poſſible d'en avoir aucun. » Lorſ- » que nous parlons, dit Géminus (*a*), » des habitans de la Terre Auſtrale, ce » n'eſt pas comme aſſurant certainement » que cette Zone ſoit habitée; nous ſup- « poſons ſeulement qu'elle peut l'être: » car jamais nous n'avons rien appris » touchant cette Zone. « Ciceron parle encore plus poſitivement. » Voyez, fait-il » dire à Scipion (*b*), voyez la Terre » comme environnée de cinq Zones, deſ- » quelles il n'y en a que deux d'habitées; » encore les hommes qui occupent la

(*a*) Geminus, *ibid.*

(*b*) *Cernis terram eandem, quaſi quibuſdam redimitam & circumdatam cingulis; è quibus duos maximè inter ſe diverſos . . . obriguiſſe pruinâ vides . . . Duo ſunt habitabiles; quorum Auſtralis iſte, in quo qui inſiſtunt, adverſa vobis urgent veſtigia, nihil ad veſtrum genus.* Cic. in Somn. Scip.

» méridionale, ſont-ils d'une eſpece qui » n'a rien de commun avec la vôtre ? « Pline parlant des Zones tempérées, dit de même qu'elles ſont inacceſſibles l'une à l'autre, à cauſe de la chaleur du Soleil qui brûle celle dont elles ſont ſéparées (*a*). Macrobe enfin s'étendant davantage ſur ce ſujet, aſſure que les habitans de ces deux Zones tempérées n'ont jamais eu de commerce enſemble, & qu'il eſt même impoſſible qu'ils en ayent aucun, à cauſe des chaleurs exceſſives de celle qui les diviſe. (*b*).

(*a*) *Circà duæ tantùm inter exuſtam & rigentes temperantur ; eæque ipſæ inter ſe non perviæ propter incendium ſyderum.* Plin. Hiſt. lib. 2. cap. 68.

(*b*) *Licet igitur ſint hæ duæ* (Zonæ) *mortalibus ægris munere conceſſæ Divûm, quas diximus eſſe temperatas, non tamen ambæ Zonæ hominibus noſtri generis indultæ ſunt, ſed ſola ſuperior incolitur ab omni, quale ſcire poſſumus, hominum genere, Romani Græcive ſint, vel barbaræ cujuſque nationis. Illa verò ſolâ ratione intelligitur, quòd propter ſimilem temperiem ſimiliter incolitur : ſed à quibus, non licuit unquàm nobis, nec licebit agnoſcere. Interjecta enim torrida utrique ho-*

Outre les ardeurs brûlantes du Soleil, les Anciens avoient encore une autre raiſon de croire que ces deux Zones étoient inacceſſibles l'une à l'auutre. Ils étoient perſuadés que l'Océan environnoit toute la Terre, & que s'étendant ſous la Ligne de l'Occident à l'Orient, il partageoit en deux le globe tereſtre, diviſant ainſi les deux Zones temperées. C'eſt pour cela, ſelon Geminus (*a*), qu'Homere & les anciens Poëtes diſoient que le Soleil ſe levoit de l'Océan, & s'y couchoit. Les Prêtres d'Egypte, au rapport d'Hérodote (*b*), aſſuroient que le Nil tiroit ſa ſource de l'Océan, & que l'Océan entoure toute la Terre. Ovide dit que Vul-

minum generi commercium ad ſe denegat commeandi. Macrob. in Somn. Scip. lib. 1.

(*a*) Geminus, *ubi ſuprà.*

(*b*) *Altera opinio eſt, incredibilior quidem, quàm hæc quæ dicta eſt, dicta tamen admirabilior, quæ ait, illum* (Nilum) *quòd ab Oceano fluat, iſtud efficere: Oceanum verò totam terram circumfluere.* Herodot. lib. 2.

cain avoit gravé sur les portes du Palais du Soleil l'Océan, qui environnant toute la Terre, la divise en deux parties égales (*a*). Horace l'appelle du nom d'environnant (*b*); & par la même raison Ciceron & Strabon assurent que la Terre que nous habitons est une isle (*c*). Les premiers Chrétiens mêmes n'étoient pas dans une autre opinion. Saint Clement appelle les pays situés sous la Zone Australe tempérée, les Mondes qui sont au delà de

(*a*) . . . . . Mulciber illic
Æquora cœlarat medias cingentia terras.
Ovid. Metam. lib. 2

(*b* Nos manet Oceanus circumvagus.
Horat. Epod. 6.

(*c*) *Omnis enim terra, quæ colitur vobis, parva quædam insula est, cicumfusa illo mari, quod Atlanticum, quod magnum, quod Oceanum appellatis.* Cic. in Somn. Scip. *V.* & Strabon. lib. 2. Apulée s'étend davantage sur ce sujet. *Nec sum nescius*, dit-il, *de Mund. pleroſque hujus operis Auctores terrarum orbem ita divisisse, partem ejus insulas esse, partem verò continentem vocari; nescii omnem hanc terrenam immensitatem Atlantici maris ambitu coerceri, insulamque hanc unam esse cum insulis omnibus.*

l'Océan (*a*). Origenes dit à ce ſujet, que ſaint Clément a fait mention de ceux que les Grecs nomment Antichtones, qui habitent un endroit de la Terre, entre lequel & celui que nous occupons il ne peut y avoir de communication (*b*). Saint Auguſtin confondant les Antichtones avec les Antipodes, étoit ſi perſuadé que les deux Zones tempérées étoient incommunicables entr'elles, qu'il ſoutenoit que la Zone Auſtrale n'étoit point habitée, parceque les hommes qui l'occuperoient ne ſeroient pas deſcendus d'Adam. Car dit ce Pere, il eſt abſurde de croire, qu'on ait pû traverſer l'immenſité de l'Océan

(*a*) Ἀλλὰ κ' ἀν τῇ πρὸς Κορινθίους Ῥωμαίων ἐπιστολῇ, ὠκεανὸς ἀπέραντος ἀνθρώποις γέγαπται, κ' οἱ μετ' αὐτὸν κόσμοι. *Clem. Alex. Strom. lib. 5. cap* 12.

(*b*) *Meminit ſanè Clemens Apoſtolorum diſcipulus eorum, quos* ἀντίχθονας *Græci nominarunt, atque alias partes orbis terræ, ad quas neque noſtrorum quiſquam accedere poteſt, neque ex illis, qui ibi ſunt, quiſquam tranſire ad nos.* Origen. de Princip. lib. 2. cap. 3.

(*a*). Les Stoïciens de leur côté donnoient une raiſon phyſique, de ce que l'Océan s'étendoit ainſi ſous l'Equateur. Nous avons dit que ces Philoſophes s'imaginoient, que le feu des Aſtres ſe nourriſſoit des vapeurs & des exhalaiſons de la Terre (*b*). C'étoit donc, ſelon eux, pour cette raiſon, que l'Océan s'étendoit ſous la Ligne, afin d'être toujours à portée de fournir au Soleil, à la Lune & aux autres Planetes, la nourriture dont elles avoient beſoin.

La même raiſon qui avoit fait imaginer des Antichtones, ou des Habitans de la Zone Auſtrale temperée, avoit fait juger qu'il y avoit auſſi des Antipodes, c'eſt-à di-

(*a*) *Quòd verò & Antipodas fabulantur . . . nullâ ratione credendum eſt . . . nimiſque abſurdum eſt, ut dicatur, aliquos homines ex hâc in illam partem, Oceani immenſitate trajectâ, navigare ac pervenire potuiſſe; ut etiam illic ex uno illo primo homine genus inſtitueretur humanum.* Auguſt. de Civ. Dei, lib. 16. cap. 19.

(*b*) Voyez le Chapitre précedent.

re des Habitans du point de la Terre diamétralement oppoſé à nos pieds dans l'autre hémiſphere. La figure ſphérique de la Terre portoit à conjecturer l'un & l'autre ; mais on n'en avoit aucune certitude. Les Stoïciens croyoient qu'il y avoit des Antipodes (*a*) : cependant Pline n'oſe le décider (*b*), & il eſt certain qu'on en parloit avec encore plus de réſerve, que des Antichtones. Les premiers Chrétiens perſuadés que cette opinion ne s'accordoit pas aiſément avec l'Ecriture, la regardoient comme une rêverie des Philoſophes. C'eſt ainſi, comme on vient de le voir, que ſaint Auguſtin s'en explique. Lactance traite ce ſentiment d'extravagant (*c*). Vigile Evêque de Thapſe fut autrefois excommunié par le Pape Zacharie pour l'avoir ſoutenu ; & quicon-

(*a*) *Nonne etiam dicitis, eſſe è regione nobis, è contrariâ parte terræ, qui adverſis veſtigiis ſtent contra noſtra veſtigia, quos Antipodas vocatis ?* Cic. Acad. Quæſt. lib. 4.

(*b*) Plin. *Hiſt. lib. 2. cap. 65.*

(*c*) Lactan. *Divin. Inſtitut. lib. 3. cap. 24.*

que eût été dans la même opinion avant la découverte de l'Amérique, n'eût pas manqué d'être regardé comme un hérétique. On ne connoiſſoit donc autrefois qu'une ſeule partie de la Terre compriſe ſous la Zone tempérée ſeptentrionale ; encore s'en falloit-il beaucoup, comme on va le voir, que tous les pays que cette Zone renferme fuſſent parfaitement connus.

Quoique ce ne ſoit pas mon deſſein d'entrer dans le détail de la Géographie ancienne, il eſt cependant à propos que j'en diſe ici quelque choſe, afin d'en donner au moins une idée générale.

Les Anciens diviſoient la Terre connue de leur tems en trois parties, qu'ils nommoient Europe, Aſie & Libye, ou Afrique (*a*). On ignore la raiſon, qui a fait autrefois appeller ainſi ces trois

(*a*) Διαιρεῖται δὲ ἡ καθ' ὑμᾶς οἰκουμένη εἰς μέρη τρία, Ἀσίαν, Εὐρώπην, Λιβύην. *Geminus*, cap. 13.

parties du Monde : Hérodote dit qu'on ne nous débite que des fables à ce ſujet (*a*), & il faut l'en croire. Ces mêmes noms leur ſont reſtés depuis, avec cette différence qu'on les donne aujourd'hui à des pays beaucoup plus étendus.

Du tems de Geminus, tout ce que l'on connoiſſoit de la Terre occupoit un eſpace deux fois plus long que large (*b*), & comprenoit environ les deux tiers de l'Europe, le tiers de l'Afrique & à peu près le quart de l'Aſie.

Selon notre Géographie moderne, en Europe, l'Eſpagne, les Gaules, l'Italie, l'Allemagne juſqu'à l'Elbe, la Hongrie, quelque partie de la Pologne & de la Lithuanie, la Macédoine & la Grece que nous appellons Turquie d'Europe, étoient connues aux Anciens. Nous pouvons y ajouter les Iſles Britanniques, quoique

(*a*) Herodot. *lib.* 4.
(*b*) Geminus, *ubi ſuprà.*

Dion nous apprenne (*a*), que ce fut seulement sous l'Empire de Tite, qu'il fut pleinement avéré que la Grande Bretagne étoit une Isle. Celle de Thulé, qu'on croit aujourd'hui Thilentel, la plus septentrionale des Orcades, étoit pour les Anciens l'extrémité du monde (*b*); & l'Islande, que quelques uns ont prise mal-à-propos pour l'ancienne Thulé, leur étoit inconnue, ainsi que la Scandina-

(*a*) *Eodem tempore alterum bellum extitit in Britanniâ, quo bello Cn. Jul. Agricola regionem hostium vastavit, primusque omnium Romanorum, quod sciamus, Britanniam circumfusam esse mari undique cognovit.* Dio. Epit. lib. 11.

(*b*) *Ultima omnium, quæ memorantur, Thule.* Plin. *Hist. lib. cap.* 30.

Solin dit la même chose; mais Strabon rapproche les bornes du Monde de ce côté-là, & ne reconnoît aucun pays découvert au-delà de l'Ecosse. *Pytheas Massiliensis*, dit-il, liv. 2. *circa Thulen Britannicarum insularum septentrionalissimam ultima ait esse; de reliquis nihil narrat, neque quòd insula sit Thule, neque ultrùm eò usque habitationes pertingant. Ego autem illum septentrionalem finem multò propiùs meridiem versus existimo: qui enim hodiè terras perlustrant, ultrà Hiberciam nihil possunt referre.*

vie, tout le Nord de l'Allemagne, la plus grande partie de la Pologne, & la Moſcovie entiere.

A l'égard de l'Afrique, ils n'en connoiſſoient que le côté ſeptentrional ſous les noms de la Numidie, des deux Mauritanies, de la Libye Cirénaïque & de l'Egypte, en ſuivant la côte depuis Maroc juſqu'à la mer rouge. Ils appelloient Garamantes les Peuples qui demeuroient au Midi de la Mauritanie & de la Numidie, & nommoient Ethiopiens tous ceux qui habitoient au Midi de la Libye & de l'Egypte, & qui occupoient le reſte de l'Afrique (*a*),

Enfin en Aſie tous les petits Royaumes compris ſous le nom de Turquie Aſiatique leur étoient connus, ainſi que la Colchide ſituée entre le Pont-Euxin

(*a*) *Proxima Africæ incolitur Ægyptus, introrſus ad meridiem recedens, donec a tergo prætendantur Æthiopes.* Plin. Hiſt. lib. 5. cap. 9.

& la mer Caſpienne, l'Arabie, la Perſe, & une partie de l'Inde. Si l'on pouvoit ajouter foi à ce que les Hiſtoriens ont écrit d'Alexandre, on croiroit que ce Prince auroit pénetré juſqu'au Gange, ainſi que Bacchus avoit fait, dit-on, avant lui. Mais il y a peu d'apparence qu'il ait pouſſé ſi loin ſes conquêtes. De la maniére dont tous les Anciens ont parlé de ce fleuve, on voit clairement qu'ils n'en ont jamais bien connu le cours ni la ſituation. Quoiqu'il en ſoit, il eſt très-certain qu'ils n'avoient qu'une notion très-confuſe des pays ſitués au-delà de l'Indus, & qu'ils n'en avoient nulle de ceux qui ſont au-delà du Gange (*a*).

Les Anciens donnoient indiſtinctement à tous les Habitans des pays qui ne leur

(*a*) *Sed undè conſtent gentes, Emodi montes aſſurgunt, Indorumque gens incipit. . . . uſaque ad Indum amnem, qui eſt ab Occidente finis Indiæ . . . . Non tamen eſt diligentiæ locus, adeò diverſa & incredibilia traduntur.* Plin. Hiſt. lib. 6. cap. 21.

étoient

étoient pas connus, les noms généraux d'Indiens, de Scythes, d'Hyperboréens & d'Ethiopiens. Ils comprenoient ſous le nom d'Indiens les peuples qui habitoient aux environs & au delà de l'Indus, & généralement tous les peuples Orientaux. Ils appelloient Scythes ceux qui étoient ſitués au delà du Pont-Euxin & de la mer Caſpienne, & qui occupoient tout le Nord de l'Aſie (*a*). Les Hyperboréens étoient les Habitans de l'Allemagne Septentrionale, de la Pologne & de la Moſcovie (*b*). Enfin ſous le nom d'Ethiopiens étoient compris, comme je viens de le dire, tous les Peuples méridionaux de l'Afrique, depuis environ les 26 de-

(*a*) *Ultrà* (Tanaïm) *ſunt Scytharum populi.* Plin. Hiſt. lib. 6. cap. 1. & Strab. lib. 11. *Veteres Græcorum Scriptores univerſas gentes ſeptentrionales Scytharum & Celto-Scytharum nomine affecerunt.*

(*b*) *Ponè eos montes* (Riphæos,) *ultraque Aquilonem, gens felix, ſi credimus, quos Hyperboreos appellavêre, annoſo degit ævo, fabuloſis celebrata miraculis.* Plin. Hiſt. lib. 4. cap. 26. *V.* Strab. lib. 1.

grés de Latitude ſeptentrionale & au-delà.

Je parlerai bientôt de la fameuſe Iſle Atlantique. A l'égard de la Taprobane (*a*), on ne peut faire aucun fond ſur ce qui ſe lit aujourd'hui dans les Anciens au ſujet de cette Iſle, que quelques uns ont crû aſſez légérement être celle de Ceylan, & d'autres avec encore moins de fondement la grande Iſle de Sumatra. Que quelques vaiſſeaux ayent été autrefois jettés ſur les côtes de ces Iſles, je n'y vois point d'impoſſibilité; mais on n'en a aucune certitude: on n'y voit pas même d'apparence. Néarque & Onéſicrite, Amiraux d'Alexandre, s'embarquerent par ordre de ce Prince, & revinrent quelque tems après avec une relation de leur voyage toute remplie de fables, ainſi que Strabon le leur reproche (*b*). Cependant ſur leur

(*a*) Voyez au ſujet de l'Iſle de Taprobane, *Pline*, liv. 6. ch. 24. *Strabon*, liv. 15. *Mela*, liv. 3. ch. 7. *Solin*, ch. 53.

(*b*) *Quicumque de Indiâ ſcripſêre, pleraque*

témoignage, & ſur celui d'un certain Jambole (*a*), dont la relation paroît encore plus extravagante, on prétend aujourd'hui fonder quelque certitude ſur la Taprobane des Anciens, qui ne peut raiſonnablement paſſer que pour un pays imaginaire, ainſi que les Iſles fortunées, autrefois ſi célebres.

A ce que je viens de dire de la Géographie des Anciens, je dois ajouter qu'ils avoient comme nous l'uſage des Cartes Géographiques. Anaximandre, Diſciple de Thalès, eſt fameux par ſa ſphere & par ſa Carte générale de la Terre (*b*). Eratoſthene corrigea depuis cette Carte

mentiti ſunt, præ reliquis Daïmachus, proximè Megaſthenes, Oneſicrituſque & Nearchus, aliique tales. Strab. lib. 2.

(*a*) Voyez ce qu'en dit Diodore, liv. 3.

(*b*) *Illuſtres ſunt etiam qui eum* (Homerum) *ſecuti ſunt, viri magni nominis, & Philoſophiæ familiares. Quorum duos poſt Homerum primos Eratoſthenes ait fuiſſe Anaximandrum Thaletis diſcipulum & Hæcatæum Mileſium: quorum ille primus Geographicam ediderit Tabulam* Strab. lib. 1.

d'Anaximandre, qui étoit très-fautive & fort imparfaite ; & Hiparque corrigea celle d'Eratoſthene. On ſcait ce que Socrate dit un jour à Alcibiade (*a*), qui tiroit vanité du nombre de ſes Terres & de leur étendue. Ce Philoſophe préſentant à ſon Diſciple une Carte du Monde, lui dit de montrer la Greee ſur cette Carte ; ce qu'Alcibiade ayant exécuté, Socrate le pria de lui indiquer de même la poſition des terres qu'il avoit dans l'Attique. Mais Alcibiade ayant répoudu, qu'elles n'étoient pas aſſez conſidérables pour être marquées ſur la Carte : Puiſque vos terres, quoique fort étendues, repliqua Socrate, ne peuvent pas trouver place dans une Carte, jugez de celle que vous devez occuper dans le monde, vous qui n'êtes qu'un homme. Florus dit (*b*)

(*a*) Voyez Plutarque, *in Alcibiad.*

(*b*) *Faciam quod ſolent, qui terrarum ſitus pingunt : in brevi quaſi tabellâ totam ejus imaginem amplectar.* Flor. Præf. lib. 1.

au commencement de ſon Abregé, qu'il va imiter ceux qui ont coutume de repréſenter tous les pays de la Terre ſur une petite Carte, en faiſant de toute l'Hiſtoire un tableau en racourci. Plutarque au commencement de la vie de Théſée, compare auſſi l'Hiſtoire à une Carte de Géographie (*a*); & Varron nous apprend (*b*), qu'il trouva un jour C. Fundanius ſon beau-pere occupé à conſidérer une Carte de l'Italie, qu'on avoit tracée ſur une muraille.

Il eſt donc conſtant que les Anciens avoient comme nous l'uſage des Cartes, tant générales que particulieres. Celles-ci pouvoient être aſſez exactes : à l'égard des

(*a*) Ὡσπὲρ ἐν ταῖς γεωγραφίαις . . . οἱ ἱστορικοὶ, *&c. Plut. in Theſ.*

(*b*) *Offendi ibi* (in æde Telluris) *C. Fundanium ſocerum meum, & C. Agrium Equitem Romanum Socraticum, & Publ. Agraſium Publicanum, ſpectantes in pariete pictam Italiam.* Var. de Re ruſt. lib. 1. cap 2.

autres, elles contenoient certainement, ou beaucoup de vuide, ou beaucoup d'imaginaire & de fabuleux. Le peu d'habileté qu'ils avoient dans l'art de la Navigation, qu'on peut nommer la ſource de la connoiſſance des pays éloignés, étoit pour eux un obſtacle inſurmontable à la découverte des Régions diſtantes de celles qu'ils habitoient. On felicitoit les premiers Empereurs Chrétiens ſur ce que leurs vaiſſeaux avoient oſé naviger ſur l'Océan pendant l'Hiver. On attribuoit cet avantage à une protection particuliere de Dieu, qui par là récompenſoit leur zele pour la propagation de la foi; & on regardoit le ſuccès de ces entrepriſes comme des évenemens merveilleux, qui n'avoient point eu d'exemple, & qui n'en auroient jamais. C'eſt ainſi que Firmicus s'en explique (*a*).

(*a*) *Ut virtutibus veſtris gloria major accederet, mutato ac contempto temporum ordine, hyeme, (quod nec factum eſt aliquando, nec fiet,)*

Il n'eſt pas ſurprenant que les Anciens ayent toujours parlé de l'Océan avec la même emphaſe à peu près, que du Stix ou de l'Acheron. Il n'y a pas trois cens ans, que nos Navigateurs oſoient à peine s'écarter de ſes bords. Enfin nous pouvons légitimement croire, que ſi l'invention de la Bouſſole n'eût perfectionné l'art de la Navigation, nous ſerions encore aujourd'hui à peu près dans la même ignorance, où ſont reſtés ſi long-tems les hommes qui nous ont précedés, ſur ce qui regarde la plus grande partie de la Terre.

tumentes ac ſævientes undas calcaſtis Oceani ſub remis veſtris. Quid amplius vultis ? Virtutibus veſtris victa clementa ceſſerunt. Jul. Firm. de errore profan. Relig.

CHAPITRE V.

Des révolutions auſquelles les Anciens ont crû la Terre ſujette.

IL n'y a rien dans l'Univers, qui ne ſoit ſujet au changement. C'eſt à la viciſſitude, que tous les Etres doivent leur origine, comme elle eſt la cauſe de leur deſtruction. Lorſqu'Homere appelle l'Océan le pere des Dieux, il s'explique, dit Platon (*a*), d'une maniere allégorique, & veut dire par là que tout eſt produit par cette viſſitude éternelle de la nature, qui nous eſt repréſentée par le flux & le reflux de la Mer. Les Anciens n'ont point exempté la Terre du changement, auquel ils ont crû que toutes choſes étoient ſujettes. Ceux-mêmes qui ont ſoutenu qu'elle occupoit de tou-

(*a*) *In Cratylo.*

te éternité le centre du Monde, & qu'elle conſerveroit éternellement cette place, n'ont pas laiſſé de convenir qu'elle étoit ſujette à certains accidens, qui ſans détruire ſa forme, ni rien changer à ſa figure priſe en général, pouvoient cependant l'altérer, & y produire quelques changemens particuliers. Il n'eſt point ici queſtion des altérations inſenſibles, qui arrivent dans les entrailles de la Terre par la production des minéraux & des végétaux. Nous ne parlons point non-plus des changemens réguliers & peu conſidérables qu'on remarque ſans ceſſe dans ſa ſurface, qui quelquefois eſt aride, & quelquefois couverte de verdure. Il s'agit ici d'altérations plus importantes, d'accidens ſinguliers capables de renverſer une partie de cette ſuperficie même, enſorte qu'elle en devienne abſolument méconnoiſſable.

Les déluges, les débordemens d'eau,

les tremblemens de terre, les embraſemens, ont été regardés de tout tems comme la cauſe principale des grands changemens qui arrivent dans la ſuperficie de la Terre. Outre cela les Anciens ont toujours crû que la mer pouvoit quelquefois ſe retirer de certains pays, & les laiſſer à ſec, & en revanche en occuper d'autres qu'elle ne couvroit point auparavant. » J'ai, vû dit, Ovide, faiſant » parler Pythagore dans ſes Métamor- » phoſes (*a*), j'ai vû ce qui étoit pré- » cédemment une terre très-ferme, de- » venir tout d'un coup une mer; j'ai vû » au contraire des terres ſortir du ſein » de l'Ocean, & leurs terrains ſemés des » coquilles nées dans le ſein des eaux. »

(*a*) Vidi ego quod fuerat quondàm ſolidiſſima tellus
Eſſe fretum : vidi factas ex æquore terras ;
Et procul à pelago conchæ jacuere marinæ.
Ovid. Met. lib. 15.

» Nous ſçavons, dit auſſi Apulée (*a*), » que des Continens ont été changés en » Iſles, & que par la retraite de la mer » des Iſles ont été jointes à des Continens. » Hérodote étoit perſuadé que la mer avoit autrefois couvert toute la baſſe Egypte juſqu'à Memphis : il avoit la même opinion de pluſieurs autres pays, tels que les campagnes d'Ilion, de Theutrane & d'Epheſe, & les plaines qu'aroſe le Méandre. (*b*). C'eſt une penſée de Séneque, qu'un Auteur moderne n'a point entendu, lorſqu'il fait dire à ce Poëte d'un ton prophétique, qu'on découvrira un jour le nouveau Monde (*c*).

(*a*) *Illas etiam* (ſcimus,) *quæ priùs fuerint continentes, hoſpitibus atque advenis fluctibus inſulatas, alias deſidiâ maris pedeſtri acceſſu pervias factas.* Apul. de Mundo.

(*b*) *Si quidem quod inter prædictos montes ſupra Memphim urbem poſitos medium eſt, videtur mihi ſinus maris aliquandò fuiſſe, quemadmodùm ea, quæ ſunt circà Ilium, & Theutraniam, & Epheſum, & Meandri planitiem.* Herodot. lib. 2.

(*c*) La découverte du Perou, *Pref.*

Séneque n'a voulu dire autre chose dans l'endroit dont il s'agit, sinon que quelque jour la mer se retirant des lieux qu'elle couvre aujourd'hui, découvrirait de nouvelles terres, en sorte que l'isle de Thulé ne sera plus regardée comme l'extrémité du Monde (*a*). Enfin Pline fait une longue & exacte énumération (*b*) des terres que la mer a abandonnées, de celles qu'elle a couverte, des Isles qui ont paru de nouveau, & de celles qui ont été jointes au Continent.

Nous avons déja vû ce que les Stoïciens & quelques autres ont dit de cet embrasement général du monde, qui devoit un jour confondre la terre & les cieux (*c*).

(*a*) Venient annis sæcula seris,
Quibus Oceanus vincula rerum
Laxet, & ingens pateat tellus,
Tethisque novos detegat orbes,
Nec sit terris ultima Thule.
Senec. Med. Act. 2.

(*b*) Plin. *Hist. lib.* 2. *cap.* 87. *& suiv.*

(*c*) Voyez Chap. 3. pag. 73. *& suiv.*

Examinons à préſent ce qu'on penſoit dans l'Antiquité de certains embraſemens particuliers, auſquels la Terre étoit ſujette, ſelon ceux-là mêmes qui l'a croyoient éternelle, & qui ſoutenoient qu'elle ne ſeroit jamais détruite. Ces embraſemens particuliers étoient à peu près ſemblables à ceux que nous voyons arriver aujourd'hui dans les pays remplis de ſouffre & de bitume, qui s'enflamment aiſément. C'eſt ce qui a produit l'Etna, le Véſuve & les autres volcans, qui vomiſſoient des feux & des cendres il y a deux ou trois mille ans, comme ils en vomiſſent encore de nos jours. Les tremblemens de terre cauſés, comme on le croit, par les feux ſoûterrains, n'étoient pas autrefois plus terribles, que celui qui au ſiecle paſſé applanit les montagnes & fit diſparoître les rivieres du Japon; ou plus fréquens, que ceux qui déſolent ſi ſouvent l'Italie & la Sicile, l'Iſle de Téne-

rife & tant d'autres pays. Enfin tout ce que les Anciens racontoient des embraſemens particuliers du Globe terreſtre, étoit fondé ſur ces ſortes d'accidens naturels & ordinaires, auſquels ils le voyoient journellement ſujet. Platon nous apprend (*a*), que la fable de Phaëton tiroit ſon origine d'une pareil incendie, qui conſuma une aſſez grande étendue de pays; & elle paſſoit aſſez communément chez les Anciens pour être fondée ſur quelque évenement réel. Apulée faiſant l'énumération des accidens facheux auſquels la Terre eſt expoſée, n'oublie pas celui-ci (*b*), & dit que, ſelon l'opinion de quelques-uns, cet embraſement étoit arrivé dans les pays Orientaux. Strabon étoit du même ſentiment, & vouloit auſſi

(*a*) *In Timæo.*

(*b*) *Quid cùm incendia de nubibus emicarunt, cùm Orientis regiones Phaëtontis ruinâ, ut quidam putant, conflagratæ perierunt.* Apul. de Mundo.

donner une origine naturelle à toutes ces ſortes d'évenemens, lorſque parlant de l'incendie de Sodome & de Gomorre, il aſſuroit (*a*) qu'il n'étoit pas étonnant que ces Villes euſſent été autrefois conſumées par le feu, puiſque le pays où elles étoient ſituées, étoit pêtri de ſouffre, de bitume & d'autres matieres inflammables. Les Chrétiens mêmes ſembloient convenir de la vérité de cette opinion, & s'en prévaloient, pour montrer qu'avant la naiſſance du Chriſtianiſme il étoit arrivé de plus grands malheurs aux hommes, que depuis ſon établiſſement. C'eſt ainſi qu'Arnobe s'en

(*a*) *Eſſe autem ignem in ſolo ejus regionis multis etiam aliis ſignis docent; ut iis fides haberi poſſe videatur, quæ ab indigenis prædicantur, in hoc loco tredecim urbes olim habitatas fuiſſe, quarum caput Sodoma; terræ autem tremoribus, & ignis aquarumque calidarum & bituminoſarum ac ſulphurearum eruptione extinctæ lacum: ſaxa ignem concepiſſe; urbium alias abſorptas, alias ab iis, quicumque fugere potuerunt, derelictas.* Strab. lib. 16.

explique. » Quand eſt-ce, dit-il (*a*)
» que les déluges ont fait perir le genr
» humain ? N'eſt-ce pas avant nouss
» Quand eſt-ce que le Monde embraſſ
» s'eſt vû réduit en cendres ? N'eſt-ce pa
» avant nous ? »

L'embraſement de Phaëton eſt le ſeu accident particulier de cette nature, dom les Anciens ayent fait mention : ils n'on parlé qu'en général des autres incendie auſquels, ſelon eux, la Terre a été ſu jette dans tous les tems. Il n'en eſt pa de même des déluges & des inondations l'Antiquité peut en fournir pluſieurs exem ples ; & nous les avons recueillis avec ſoin, afin de faire voir ce que l'on doi penſer ſur cet article.

A l'égard du Déluge univerſel, il eſt certain d'abord qu'un des plus ſçavans

(*a*) *Quandò humanum genus aquarum diluvii interemptum ? Non ante nos ? Quandò Mundus incenſus in favillas & cineres diſſolutus eſt ? Non ante nos ?* Arnob. adv. Gent. lib. 1.

Peres de l'Egliſe convient (*a*) qu'un évenement ſi conſidérable a été abſolument inconnu aux Hiſtoriens Grecs & Romains. Joſephe aſſure, à la vérité (*b*), que Béroſe Chaldéen, Nicolas de Damas & Jérome l'Egyptien en avoient parlé à peu près comme Moïſe; mais le fait dût-il paſſer pour conſtant, eſt-il étonnant que Béroſe & les autres qui vivoient en Orient ſous l'Empire des Macédoniens, dans un tems & dans un pays où les Juifs étoient ſi connus, ayent inſéré dans leurs Hiſtoires ce que les livres de ceux-ci contenoient ſur cet article? J'ajoute que les circonſtances mêmes rapportées par ces Hiſtoriens

(*a*) *Quanquàm Ogygius ipſe quandò fuerit, cujus temporibus etiam diluvium magnum factum eſt, (non illud maximum, quo nulli homines evaſerunt, niſi qui in arcâ eſſe potuerunt, quod Gentium nec Græca, nec Latina novit Hiſtoria,) ſed tamen majus, quàm poſteà tempore Deucalionis fuit, inter Scriptores Hiſtoriæ non convenit.* Auguſt. de Civ. Dei, lib. 18 cap. 8.

(*b*) *Antiq. Jud. lib.* 1. *cap.* 2.

prouvent combien on doit peu compter ſur leur témoignage & ſur leur bonne foi, s'il eſt vrai qu'ils ayent écrit ce qu'on leur fait dire. En effet le paſſage que Joſephe cite de Béroſe, parle des reſtes de l'Arche, qu'on voyoit encore, dit cet Auteur, ſur une montagne d'Arménie, & dont on emportoit des morceaux qui ſervoient de préſervatifs. J'avoue que quelques Arméniens groſſiers ſont encore aujourd'hui dans cette opinion ridicule au ſujet des reſtes de l'Arche; mais on ſçait que nos Voyageurs les plus ſenſés conviennent que c'eſt une fable puérile (*a*); que le mont Ararat ſur lequel on prétend que l'Arche s'arrêta, eſt en tout tems couvert de neiges, & tellement inacceſſible qu'à peine eſt-il poſſible de parvenir juſqu'à la moitié de ſa hauteur. Les habitans du pays ont

(*a*) Voyez les Voyages de Tournefort & autes.

même une tradition au ſujet de cette montagne, qui ne s'accorde point du tout avec ce que l'Ecriture rapporte de ce Déluge : car ils aſſurent que Noë ſe ſauva avec ſoixante & dix neuf perſonnes, & que le bourg de *Tamanin* ſitué au pied de cette montagne a tiré ſon nom, qui en Arabe ſignifie quatre-vingt, d'autant de perſonnes qui ſortirent de l'Arche, & s'établirent en cet endroit.

Or on conviendra avec moi, qu'il eſt étonnant que les Grecs qui ſaiſiſſoient ſi avidement tout ce qui tenoit du merveilleux, que les Romains qui ſçavoient ſi bien démêler la vérité d'avec les fables, n'ayent jamais parlé de ce déluge, qui dut engloutir tous les hommes en général. Nous pouvons même ajouter que l'on ne conçoit pas qu'un événement ſi frappant & ſi terrible, ait jamais pû s'abolir de la mémoire des hommes qui s'en étoient ſauvés, & de celle de toute leur

poſtérité, à un point que ni les Indiens, ni les Chinois, ni aucun peuple du Monde, quoique ſelon l'opinion commune tous doivent deſcendre de l'heureux Noë, n'en ayent pas conſervé le moindre ſouvenir ; & que la mémoire d'un fait auſſi important qui intéreſſoit également tout le genre humain, ne ſe ſoit conſervée dans la tradition, ni d'aucun pays, ni d'aucune Nation, ſi l'on en excepte les Juifs, qui n'y étoient pas plus intéreſſés que les autres.

Mais paſſons aux déluges particuliers, dont il eſt fait mention dans l'Hiſtoire. Si la chronologie des Egyptiens avoit quelque certitude, ou ſi l'on veut, quelque vraiſemblance, nous pourrions aſſurer que celui qui arriva ſous le regne d'Oſiris (*a*), eſt le plus ancien dont il ſoit parlé dans l'Antiquité. Oſiris Roi d'Egy-

(*a*) Voyez Diodore, *liv.* I.

pte qui, comme nous le verrons dans la ſuite, devroit avoir vécu plus de vingt mille ans avant Alexandre, étant occupé à étendre ſes conquêtes par toute la terre; il arriva pendant ſon abſence une inondation, qui ſubmergea une partie de l'Egypte. Le même Auteur dont nous tenons ce fait, nous apprend encore (*a*), que les habitans de l'Iſle de Samothrace aſſuroient, qu'il s'étoit fait chez eux un déluge antérieur à tous les autres; que ceux qui en réchapperent ſe retirerent ſur les lieux les plus élevés de l'Iſle, & que delà ils firent des vœux au Ciel; qu'enſuite les eaux s'écoulerent, & que pour marque de leur reconnoiſſance ils dreſſerent des Autels dans ce même lieu, où ils continuerent toujours depuis d'offrir des ſacrifices. Ce déluge avoit été cauſé, ſelon eux, par un débordement du Pont-Euxin dans l'Helleſpont, qui inonda une partie de l'Aſie maritime.

(*a*) Diodore, *liv.* 5.

Le déluge qui arriva dans la Grece du tems d'Ogyges eſt ſi ancien, qu'on l'a toujours regardé comme un évenement qui touchoit aux tems fabuleux, & dont il étoit impoſſible d'établir la date. Varron l'avoit choiſi (*a*) comme le tems le plus reculé, où il fût poſſible de remonter. Saint Auguſtin dit lui même (*b*), que les Hiſtoriens ne conviennent aucunement du tems auquel Ogyges a vêcu. Mais les Chronologiſtes Chrétiens plus habiles que ne le ſont les Profanes dans leur propre Hiſtoire, ont fixé ce tems; & il a plû à Euſebe (*c*) & aux autres de faire vivre Ogyges environ deux cens ans avant Deucalion, dont l'âge eſt plus connu & moins incertain; c'eſt-à-dire, qu'ils ont fait Ogyges contemporain du Patriarche Iſaac.

(*a*) Var. *de Re ruſt. lib.* 3. *cap* 1.
(*b*) Voyez *pag.* 129. *N.* (*a*).
(*c*) Euſeb. *Præp. Evang. lib.* 10. *cap.* 3.

Soit que ce Déluge d'Ogyges eût été peu considérable, soit qu'il fût arrivé dans un tems trop reculé, à peine en étoit-il fait mention dans les livres des Anciens. Il n'en est pas de même de celui qu'on nomme le déluge de Deucalion, parce qu'il arriva du tems de ce Prince. Au bout même de quatorze ou quinze siecles ce déluge étoit encore célebre chez les Grecs. En effet une grande partie de la Grece en avoit été submergée; & les hommes chez qui un pareil évenement est arrivé, & qui se sont sauvés du péril, en doivent conserver long-tems la mémoire. On voyoit donc dans la Grece des villes & des montagnes, qui tiroient leurs noms de ce fameux déluge. La montagne de Mégare dans l'Attique avoit été ainsi nommée, parce qu'attiré par le chant des grives, Mégarus s'y étoit sauvé à la nâge. D'autres qui s'étoient retirés sur le Parnasse, guidés dans les ténebres par

les hurlemens des loups, y avoient bâti une ville, à laquelle ils donnerent le nom de Lycorée. Les Grecs montroient encore avec une eſpece de frayeur un trou, par lequel ils aſſuroient que les eaux s'étoient écoulées. Enfin les Poëtes n'avoient point oublié d'ajouter à cet événement toutes les fictions, dont leur art eſt ſuſceptible. Perſonne n'ignore la fable de Deucalion & de Pyrra. Un Hiſtorien ſenſé nous dévoile la vérité obſcurcie par ces nuages. (*a*) » Du tems » dit-il, d'Amphiction, Roi d'Athenes, » un déluge fit périr la plus grande partie » des Peuples de la Grece. Il n'échappa » que ceux qui purent ſe retirer ſur les » montagnes, ou qui ſe ſauverent par » bateaux dans la Theſſalie, où regnoit

(*a*) *Amphictionis temporibus, aquarum illuvies majorem populorum Græciæ partem abſumpſit. Superfuerunt quos refugia montium receperunt, aut qui ad regem Theſſaliæ Deucalionem ratibus evecti ſunt; à quo propterea genus humanum conditum dicitur.* Juſtin. *lib.* 2.

» alors Deucalion. Auſſi, dit-on de lui, » qu'il avoit rétabli le genre humain. «

Le déluge de Deucalion, que les Anciens Grecs avoient pris vraiſemblablement pour un déluge général, ne ſe fit point ſentir ailleurs que chez eux. Mais dans ces tems groſſiers, les hommes vivant dans l'ignorance & dans la ſimplicité, ne connoiſſoient du Monde que ce qui les environnoit, & jugeoient du reſte de la terre par le pays qu'ils habitoient. C'eſt ainſi que les premiers habitans de la Grece ſe perſuaderent qu'un déluge qui leur étoit particulier, avoit fait périr tout le genre humain; & c'eſt probablement de la même maniere, que Noë réfugié dans ſon Arche, c'eſt-à-dire, dans un vaiſſeau tel qu'on les conſtruiſoit alors, avec ſa famille & ſes beſtiaux, porté par les flots dans un pays naturellement déſert, ou dont les habitans avoient péri par le même accident, crut que tout ce

qui n'étoit pas renfermé avec lui avoit été englouti dans les eaux. C'eſt ainſi qu'après l'embraſement de Sodôme, les filles de Loth s'imaginerent être reſtées ſeules ſur la Terre avec leur pere. L'Hiſtoire ancienne fourmille de pareils exemples. Dans les derniers tems où la Grece étoit dans la ſplendeur, un débordement de la mer ſubmergea les villes d'Helice & de Burrha dans l'Achaïe. Sur cela Diodore fait une remarque fort judicieuſe. » » Les dévots, dit-il (*a*), prirent cet ac- » cident pour une vengeance de Neptune » irrité contre les habitans de ces villes » malheureuſes ; mais les autres le regar- » derent comme quelque choſe de fort » ordinaire & de très-naturel. « Nous pouvons ajouter, que ſi ce débordement fût arrivé dans ces tems groſſiers dont nous venons de parler, on en auroit fait ſans doute un évenement beaucoup plus

(*a*) Diodor. *lib.* 15.

conſidérable, peut-être quelque choſe de pareil à l'hiſtoire du déluge de Déucalion. Quoiqu'il en ſoit, Juvénal n'a pû s'empêcher de mettre au rang des fables (*a*) toutes les circonſtances merveilleuſes que les Grecs racontoient de ce fameux déluge.

On voit par ce qui vient d'être dit, que les Anciens convenoient, qu'il étoit arrivé en différens tems pluſieurs déluges ſur la Terre. Platon aſſure qu'il

(*a*) Ex quo Deucalion, nimbis tollentibus æquor,
Navigio montem aſcendit, ſorteſque poſcit,
Paulatimque animâ caluerunt mollia ſaxa,
Et maribus nudas oſtendit Pyrrha puellas:
Quidquid agunt homines, votum, timor, ira, voluptas,
Gaudia, diſcurſus, noſtri eſt farrago libelli.

Juven. Sat. 1.

s'en faut beaucoup (*a*) que ceux dont les Grecs font mention, ſoient les ſeuls que les hommes ayent éprouvés. Pauſanias parlant des petites Iſles de Pélops ſituées proche de Trezene, dit qu'une de ces Iſles n'a jamais été ſubmergée dans les plus grands déluges (*b*). Polybe, Varron, Cicéron, tous les Anciens en un mot, ne parlent jamais de déluges, qu'au nombre pluriel; ſur quoi il eſt à propos de faire une remarque au ſujet de ce mot.

Aujourd'hui nous entendons ordinairement par ce terme une pluie abondante, qui tombant impétueuſement ſur la Terre, la noye dans les eaux. Par-là nous

(*a*) Οἳ πρῶτον μὲν ἕνα γῆς κατακλυσμὸν μεμνῆσθε πολλῶν ἔμπροσθεν γεγονότων. *Plat. in Timæo.*

(*b*) Τὰς δὲ νησίδας . . . ἀριθμὸν ἐννέα ὄσας, Πέλοπος μὲν καλοῦσι. Τῷ θεῷ δὲ ὄντος, μίαν ἐξ αὐτῶν ἄφατον εἶναι. *Pauſan. Corinth. lib. 2. cap. 34.*

distinguons le déluge d'avec l'inondation, qui n'est autre chose qu'un débordement de la mer & des rivieres ; & nous faisons cette distinction, parceque la Genese nous apprend que le déluge par lequel Dieu fit périr tous les habitans de la Terre, fut l'effet d'une pluie extraordinaire, qui tomba du Ciel pendant quarante jours & quarante nuits (*a*). Les Anciens au contraire ne faisoient aucune différence de l'inondation & du déluge : ces termes étoient parfaitement synonimes chez les Grecs & chez les Romains, & signifioient également une inondation causée, ou par l'eau des pluies, ou par les eaux de la mer & des rivieres. C'est pour cette raison, qu'ils ont toujours donné le nom de déluges aux inondations causées uni-

(*a*) *Rupti sunt omnes fontes abyssi magnæ, & cataractæ Cœli apertæ sunt : & facta est pluvia super terram quadraginta diebus & quadraginta noctibus.* Gen. cap. 7. vers 11. & 12.

quement par les débordemens de la mer, telles qu'ont été les déluges d'Ogyges, de Deucalion, & les autres dont nous avons parlé.

Ce ne ſeroit pas rapporter tout ce qui nous reſte de l'Antiquité au ſujet des déluges, que de ne rien dire de la fameuſe Iſle Atlantique de Platon (*a*), que quelques-uns prennent aujourd'hui ſi ridiculement pour l'Amérique. Les annales des Egyptiens faiſoient grande mention de cette Iſle, qu'elles diſoient avoir été autrefois ſubmergée par l'Océan. C'étoit, diſoient les Egyptiens, un pays fort étendu, dont les Rois avoient été ſi puiſſans, qu'outre l'Iſle qui étoit très-grande, ils poſſedoient encore une partie conſidérable de l'Europe & de l'Afrique. Lorſque Solon paſſa en Egypte, il s'inſ.

(*a*) Il parle de cette Iſle dans ſon Timée, mais beaucoup plus au long dans le Dialogue intitulé *Critias*.

truiſit de tout ce qu'on y diſoit à ce ſujet ; & il entreprit d'écrire en vers ce qu'il en avoit ſçu. La mort l'empêcha d'achever cet Ouvrage. Platon apprit enſuite la même choſe des Egyptiens ; & c'eſt de lui que nous tenons le peu de connoiſſances que nous avons ſur cette Iſle fameuſe. Il nous auroit fait plaiſir de nous marquer plus préciſément ſa poſition, & de nous apprendre dans quel tems elle fut ſubmergée. Mais il y a grande apparence que les Egyptiens eux-mêmes n'en ſçavoient rien, & qu'ils débitoient à ce ſujet plus de fables que de vérités. Ce qu'il y a de conſtant, eſt que, ſuivant le récit de Platon (*a*), l'Atlantique étoit fort voiſine de l'Europe & de l'Afrique ; d'où il s'enſuit que ce ne

(*a*) Νῆσον γὰρ πρὸ τῆ στόματος ἔιχεν, ὃ καλεῖτε (ὡς φατὲ ὑμεῖς) Ἡρακλέους ςήλας . . ὑςέρῳ δὲ χρόνῳ ἡ Ἀτλαντις νῆσος ὡσαύτως κατὰ τῆς θαλάσσης δῦσα ἠφανίσθη. *Plat. in Timæo.*

peut être l'Amérique, qui en eſt fort éloignée. Outre cela Platon aſſure très-poſitivement que cette Iſle fut ſubmergée par l'Océan ; ce qui convient encore moins à l'Amérique, qui quoiqu'abſolument inconnue aux Anciens, n'a pas laiſſé de ſubſiſter.

Les Peuples des environs du Détroit de Gibraltar étoient dans une opinion, qui s'accorde aſſez avec ce que les Egyptiens racontoient de l'Atlantique ſubmergée par l'Océan. Pline parlant de ces deux fameuſes montagnes appellées vulgairement les Colonnes d'Hercule, nous apprend (*a*) que les habitans du pays croyoient que l'Océan s'étoit autrefois ouvert un paſſage au travers de ces montagnes, & avoit ainſi changé la face de la nature en inondant une partie de la

(*a*) *Quam ob cauſam indigenæ Columnas ejus Dei* (Herculis) *vocant ; creduntque perfoſſas excluſa anteà admiſiſſe maria, & rerum naturæ mutaſſe faciem.* Plin. Hiſt. lib. 3. cap. 1.

Terre.

Terre. On comprend ſans peine, qu'une Iſle ſituée proche du Détroit aura pû être ſubmergée, lorſque l'Océan qui eſt d'une étendue immenſe en cet endroit, ſe ſera jetté avec une impétuoſité inconcevable dans le canal de la Méditerranée par le paſſage qu'il venoit de s'ouvrir. Il eſt permis de recourir aux conjectures pour expliquer un fait, dont la vérité eſt d'elle-même aſſez douteuſe. Peut-être cette ancienne Atlantique étoit elle compriſe dans l'étendue du terrain, que couvre aujourd'hui la Méditerranée; enſorte que dans la ſuite des tems les Egyptiens mal informés en auroient fait une Iſle, quoique ce fût un continent joint à l'Europe & à l'Afrique, dont les Rois de l'Atlantique poſſédoient une partie, comme nous l'avons déja dit. Quoiqu'il en ſoit, Pline ne doutoit nullement que la Méditerranée n'eût été autrefois un pays habité, ainſi que le Pont-Euxin & l'Hel-

leſpont. Voici de quelle maniere il s'en exprime. » Il ne ſuffiſoit pas, dit-il (*a*) „ „ à l'Océan d'environner la terre, & d'en „ ronger continuellement les bords; ce „ n'étoit pas aſſez pour lui, en s'ouvrant „ un paſſage entre Calpé & Abila, d'avoir „ envahi un eſpace preſqu'auſſi conſidéra- „ ble que celui qu'il occupoit déja : „ non content d'avoir englouti les pays „ que couvre la Propontide & l'Helleſ- „ pont, il a encore abſorbé au-delà du „ Boſphore une région entiere, juſqu'à „ ce qu'il vienne enfin ſe joindre aux Pa- „ lus Méotides, qui eux-mêmes ne ſe ſont

(*a*) *Non fuerat ſatis Oceano ambiſſe terras, & partem earum auctâ inanitate abſtuliſſe; non irrupiſſe fractis montibus, Calpeque Africæ avulſâ, tanto majora abſorbuiſſe, quàm reliquerit ſpatia; non per Helleſpontum Propontida infudiſſe, iterùm terris devoratis: à Boſphoro quoque in aliam vaſtitatem panditur, nullâ ſatietate, donec exſpatianti lacus Mœotiì rapinam ſuam jungant. Invitis hoc accidiſſe terris, indicio ſunt tot anguſtiæ, atque tam parva naturæ repugnantis intervalla.* Plin. *Hiſt. lib.* 6. *cap.* 1.

» étendus qu'aux dépens des terres qu'ils » ont inondées. « Il ajoute que tous les détroits qu'on remarque dans ces mers, ſont une preuve certaine, que l'Océan y a autrefois forcé les trop foibles barrieres que la nature oppoſoit à ſa violence.

Au reſte on ne peut douter que tous les déluges n'ayent été cauſés principalement par des débordemens de la mer. L'eau des pluies peut bien faire enfler les rivieres, & inonder une partie de pays peu conſidérable; mais pour ſubmerger des Provinces entieres & des Royaumes, pour couvrir toute la Terre au point de s'élever au-deſſus des plus hautes montagnes, il faudroit ſuppoſer dans le Ciel des réſervoirs immenſes, tels que pourroient les imaginer les hommes aſſez mauvais Phyſiciens, pour ignorer que la pluie eſt cauſée par les vapeurs, qui s'élevent de la terre & de la mer, & qui

ſe raſſemblant dans la moyenne région de l'air, ſont obligées par leur propre poids de retomber enſuite ſur la terre. Ou bien il faut renoncer à ſa raiſon, & recourir au miracle, contre ce que dicte le bons ſens, & en dépit même de l'Ecriture, qui ne parle du déluge de Noë que comme d'un évenement naturel, quoique cauſé par une volonté toute puiſſante.

Ce ſont ces déluges particuliers dont nous venons de parler, ainſi que les embraſemens cauſés par les volcans & les terrains ſulphureux, qui avoient fait croire aux Anciens que la Terre étoit ſujette à ces ſortes d'accidens, & qu'elle y étoit ſujette d'une maniere conſtante & réglée. Ils étoient même perſuadés, que ces déluges & ces embraſemens cauſoient la deſtruction & la fin de toutes choſes; non, à la vérité, que tout périt à la fois, mais parce que, ſelon eux, dans chacun de ces

évenemens, la plus grande partie des hommes & des animaux étoient ou engloutis dans les eaux, ou consumés par le feu. Pour ne point accumuler ici un nombre inutile de passages qui disent tous la même chose, il suffira d'en rapporter un de Macrobe, qui expose la pensée des Anciens sur ce sujet d'une maniere claire & précise. » Il n'arrive jamais, dit cet Au-» teur (*a*), que le déluge couvre la Ter-» re entiere, ni que l'embrasement soit » général dans le globe. Les hommes qui » échappent à la fureur de ces redoutables » fléaux, sont donc comme la pépiniere,

(*a*) *Nunquàm tamen, sive eluvio, sive exustio omnes terras, aut omne hominum genus, vel omninò operit, vel penitùs exurit. Certè igitur terrarum partes internecioni superstites seminarium instaurando generi humano fiunt: atque ita contingit, ut non rudi mundo rudes homines & cultûs insciі in terris oberrent, & asperitatem paulatim vagæ feritatis exuti, conciliabula & cœtus, naturâ instruente, patiantur; sitque primùm inter eos mali nescia & adhuc astutiæ inexperta simplicitas, quæ nomen auri primis sæculis præstat.* Macr. *in Somn. Scip. lib.* 2.

» qui ſert à réparer la diminution ſurve-
» nue au genre humain. Ainſi quoique le
» Monde ne ſoit pas nouveau, il paroît
» l'être, parce que les hommes réduits à
» un petit nombre, retombent dans la
» groſſiereté & la barbarie inſéparables de
» la ſolitude, juſqu'à ce que venant à ſe
» multiplier, la nature les porte à former
» des ſocietés, où regnent d'abord cette
» candeur & cette ſimplicité innocente,
» qui a fait donner le nom d'âge d'or aux
» premiers ſiecles. «

CHAPITRE VI.

Sentimens des Anciens ſur la nature de l'ame humaine.

CE n'eſt pas d'aujourd'hui, que l'homme ſe regarde comme le premier & le plus excellent des Etres vivans qui ſont ſur la Terre. Cette opinion lui eſt en quelque ſorte naturelle, & auſſi ancien-

ne en lui que lui-même. Il n'étoit donc pas néceſſaire que Moyſe nous repréſentât la nature humaine comme le chef d'œuvre du Créateur, & l'abrégé de ſes merveilles. Il étoit inutile qu'il fit prononcer à Dieu même cet Arrêt, par lequel il ſoumet à l'homme tout ce qui reſpire (*a*). Portés naturellement à penſer avantageuſement de notre eſpece, & à nous aſſujettir toutes les autres créatures, nous ne nous en ſerions pas moins relevés au-deſſus du reſte des animaux, & nous n'en aurions pas moins envahi la domination.

Cependant cette grande opinion que les hommes ont d'eux-mêmes, n'a pas toujours été ſi générale, que pluſieurs n'ayent penſé ſur ce ſujet d'une manie-

(*a*) *Benedixitque illis Deus, & ait . . . replete terram, & ſubjicite eam, & dominamini piſcibus maris, & volatilibus cœli, & univerſis animantibus, quæ moventur ſuper terram.* Gen. *cap.* 1. *vers.* 28.

re différente & toute opposée. Quelques Philosophes moins prévenus en faveur de la nature humaine, ont fait à l'homme un sujet de s'humilier & de s'avilir des choses mêmes dont il se glorifie le plus. Sa raison, ont-ils dit, ne sert qu'à l'agiter, sa prévoyance qu'à l'affliger, son industrie qu'à multiplier ses besoins. Ils le mettent au-dessous de tout ce qui respire, par les miseres auxquelles il est sujet. Ils assurent qu'il étoit plus expédient pour lui de ne pas naître, que de vivre; & que les plus malheureux sont ceux qui meurent le plus tard. Enfin ils soutiennent, que la nature qui a rempli les fonctions d'une bonne mere à l'égard des autres Etres, ne paroît être qu'une marâtre à l'égard de l'homme. C'est ainsi qu'en voulant trop rabaisser l'orgueil humain, ils se sont jettés dans un excès opposé tout-à-fait déraisonnable.

La plûpart des Physiciens plus attachés

que les autres à obſerver la conduite de la nature, ont crû y découvrir tant d'uniformité & ſi peu de diſtinction pour la nature humaine, qu'ils n'ont pas héſité à confondre les hommes avec les autres animaux, dont ils vouloient orgueilleuſement ſe diſtinguer. C'eſt également de la terre, diſent-ils, que les uns & les autres ont été produits : c'eſt elle qui fournit également à leur ſubſiſtance ; & c'eſt dans ſon ſein qu'ils retournent tous indifféremment après la diſſolution de leurs organes. La nature leur a donné à tous une même origine, comme elle les a tous aſſujettis aux mêmes beſoins, & leur prépare à tous une même fin. La faculté de raiſonner, dont les hommes ſe ſont glorifiés dans la ſuite au point de s'attribuer une ame particuliere différente de celle des bêtes, ne ſuffiſoit point autrefois pour établir aucune diſtinction entre cette ame humaine &

celle des autres animaux. On croyoit appercevoir dans les Bêtes un raiſonnement, qui ne différoit de celui des hommes que du plus au moins, de même à peu près que la raiſon des hommes ſtupides & groſſiers differe de celle des hommes ſpirituels & éclairés. C'eſt pour cela qu'en général tous ceux des Anciens qui ont crû l'immortalité de l'ame, avant que Platon & Zénon euſſent ramené la Philoſophie & la Phyſique à la Morale, ont été dans l'opinion de la Métempſycoſe; ce qui prouve invinciblement, qu'ils attribuoient également l'immortalité à l'ame des bêtes, comme à celle de l'homme: par conſéquent ils ne mettoient aucune différence eſſentielle entre l'une & l'autre. Entrons dans quelque détail.

Pour nous convaincre de ce que les Anciens ont penſé de la nature de l'ame humaine, nous examinerons, 1°. Quelle eſt la premiere idée que les hommes ont

eûe de l'ame, 2°. Ce qu'ils ont penſé de ſon immortalité. 3°. Quelle idée ils ſe ſont formée de ſa nature quoi qu'immortelle. Par-là nous pourrons eſpérer de découvrir ce qu'on a penſé avant nous ſur la nature de notre ame.

De toutes les parties de la Philoſophie, la Métaphyſique eſt celle que l'on a, dit-on, le plus perfectionnée dans ces derniers tems. Nos Philoſophes plus exacts, plus ſubtils & plus éclairés que ceux qui avant eux avoient raiſonné ſur la même matiere, ſe vantent d'avoir débrouillé ce que les ſiecles précédens avoient confondus & d'avoir prouvé d'une maniere convaincante la ſpiritualité de notre ame, & par conſéquent ſon immortalité. La raiſon dont ils ſe ſervent pour démontrer une vérité ſi importante, leur paroît ſi naturelle & ſi facile à trouver, qu'ils s'étonnent comment nos Peres ne s'en ſont point apperçus ; enſorte

qu'en cela ils reconnoiſſent la vérité de ce que diſoit un Ancien : (*a*) Un » tems viendra, où l'etude & l'applica- » tion de nos neveux dévoileront tous ces » myſteres ; un jour nos deſcendans ſe- » ront ſurpris, que nous ayons pû igno- » rer des choſes auſſi claires, & dont la » découverte étoit ſi aiſée. «

En effet, l'idée que nous nous formons de l'ame eſt fort différente de celle qu'on en avoit dans l'Antiquité. Aujourd'hui on entend par ce mot une ſubſtance immatérielle tellement unie au corps, que les mouvemens de l'un ſont néceſſairement ſuivis des mouvemens de l'autre. Dans notre Langue, & dans la plûpart des Langues vivantes, les termes d'*Ame* & d'*Eſprit* ne ſont plus équivo-

(*a*) *Veniet tempus, quo iſta, quæ nunc latent, in lucem dies extrahet, & longioris ævi diligentia : veniet tempus, quo poſteri noſtri tam aperta nos neſciſſe mirentur.* Sen. *Nat. Quæſt. lib.* 7. *cap.* 25.

ques : ils ſignifient une ſubſtance d'une nature abſolument différente de celle du corps qu'elle anime, & qui peut ſubſiſter après la diſſolution de ſes organes, ſans être unie à aucun autre corps. Il n'en étoit pas de même du tems de nos Peres. Les Langues anciennes qui nous ont fourni ces termes, ne nous ont point tranſmis l'idée qui y étoit alors attachée. Ces mots ne ſignifioient autre choſe dans leur origine, que *ſouffle* & *vent* : c'eſt-là la premiere idée que les Anciens ont eûe de l'Ame & de l'Eſprit ; *reſpirer* & *être animé* étoient pour eux la même choſe. Les termes de ψυχὴ (*a*) & de πνεῦμα (*b*) dont on ſe ſert dans la Lan-

(*a*) Ψυχὴ de ψύχω, qui ſignifie *Spiro*, ou *refrigero*, *je ſouffle*, *je rafraîchis*. Auſſi Chryſippe dit-il dans Plutarque, *De Stoïc. repugn.* que l'ame n'a été appellée de ce nom que *à refrigeratione*.

(*b*) Πνεῦμα de πνέω, *flo*, *ſpiro*, *je ſouffle*. Auſſi appelle-t'on ordinairement le vent de ce nom, comme on le voit par ces paroles d'Ariſtote, *De Mundo* :

gue Grecque pour désigner l'ame & l'esprit, veulent dire simplement *la respiration* & *le souffle* ; & ceux de *spiritus*, *animus*, *anima*, ne signifient autre chose en Latin, que *souffle* & *vent* (*a*). Les Auteurs sacrés n'ont pas même d'autres termes dans la Langue Hébraïque pour signifier l'Esprit de Dieu, que celui dont ils se servent pour exprimer le vent & le souffle. Or je dis qu'il est étonnant, que les Grecs & les Latins qui ont tant raisonné sur la nature de l'ame, n'ayent eû dans leurs Langues aucun terme particulier pour la désigner. De-là je crois être en droit de conclure, que ni les Anciens

Ἄνεμος ὀδέν ἐςι πλὴν ἀὴρ πολὺς ῥέων καὶ ἀθρόος, ὅτις ἅμα καὶ πνεῦμα λέγεται.

On lit dans le même Philosophe, *Politic. lib.* 4. Τῶν πνευμάτων λέγεται τὰ μὲν Βόρεια, τὰ δὲ Νότια.

(*a*) *Alii ventum* (animam dicunt,) *undè anima, vel animus, nomen accipit, quòd Græcè ventus* ἄνεμος *dicitur.* Lactant. *de Opif Dei, cap* 7.

Grecs, ni les anciens Latins, n'ont eû aucune notion de l'être immatériel, puiſque dans leurs Langues, quoique très-fécondes & très abondantes, il ne ſe trouve aucun terme pour l'exprimer; & voici comment je raiſonne.

Dans l'origine des Langues, les hommes ont déſigné par des termes propres & particuliers toutes les choſes dont ils avoient quelque notion : or il ne ſe trouve point de Langue ancienne, où l'Etre immatériel ſoit déſigné par aucun terme particulier ; donc les Anciens n'avoient aucune notion de l'être immatériel. On dira peut-être, que les hommes n'ayant aucune notion de l'eſprit, ne pouvoient le déſigner que métaphoriquement ; mais raiſonner de la ſorte, c'eſt confondre l'idée de l'eſprit avec la notion de l'eſprit. Il ſuffit d'avoir la notion d'une choſe, pour pouvoir déſigner cette choſe par quelque terme, quoiqu'il n'y ait d'ailleurs

aucun rapport entre le mot & la choſe ſignifiée par ce mot. N'avons-nous pas aujourd'hui dans nos Langues des termes particuliers pour exprimer l'eſprit & l'ame, ſans avoir cependant une idée beaucoup plus claire & plus diſtincte que les Anciens, ni de l'ame, ni de l'eſprit? Ces mots, comme je l'ai dit, ne ſignifient proprement parmi nous qu'un Etre ſpirituel & immatériel. J'avoue que nous nous en ſervons quelquefois pour déſigner un corps très-ſubtil : nous diſons, par exemple, *eſprit de vin*, *eſprit de nitre*, *eſprits animaux*, &c. mais ces expreſſions ſont métaphoriques dans notre Langue ; & parmi nous la premiere & véritable idée du mot *eſprit* eſt l'Etre immatériel, au lieu que chez les Anciens c'étoit tout le contraire. Dans leurs Langues, la matiere étoit la ſignification propre de ce terme ; & s'ils s'en ſervoient pour déſigner l'Etre immatériel, ce n'é-

toit que métaphoriquement. Or d'où procede cette différence entre les Langues anciennes & les Langues modernes ? De ce que la notion de l'eſprit, ou de l'être immatériel, eſt poſtérieure aux premieres, & antérieure aux autres.

Lorſque Platon voulut raiſonner ſur la nature de l'ame, il fut obligé de ſe ſervir des termes qui étoient alors en uſage dans ſa Langue, & qui pouvoient le mieux rendre la choſe qu'il vouloit exprimer. Les Latins en ont uſé de même ; & aujourd'hui nos Miſſionnaires, obligés de pratiquer la même choſe parmi les Sauvages à qui ils veulent donner quelque notion d'un Etre immatériel, ſont contraints de s'aſſujettir à des mots de leur Langue, qui juſqu'alors avoient déſigné quelque choſe de corporel. Mais nos Langues modernes ayant trouvé la notion de l'eſprit déjà établie avant leur naiſſance, ont pû fournir des termes qui

n'euſſent point d'autre ſignification propre que celle de l'Etre immatériel, quoique dans les Langues anciennes dont ces mêmes termes étoient empruntés, ils euſſent un ſens très-différent, & s'appliquaſſent proprement à la matiere. Concluons donc que la premiere idée que les Anciens ont eûe de l'ame, eſt celle d'un Etre matériel.

Paſſons à ſon immortalité. On la trouve établie en même tems dans l'Antiquité en différens endroits & chez différens Peuples de la Terre. Les Egyptiens, les Chaldéens, les Mages, les Gymnoſophiſtes, les Thraces & les Gaulois en étoient également perſuadés. Hérodote aſſûre que les Egyptiens ont été les premiers qui ayent ſoutenu l'immortalité de l'ame (*a*).

(*a*) *Hi* (Ægyptii) *primi extiterunt, qui dicerent animam hominis eſſe immortalem, quæ de mortuo corpore ſubindè in aliud, atque aliud corpus, ut quodque gigneretur, immigraret.* Herodot. *lib.* 2.

D'un autre côté, cette opinion étoit si ancienne chez les Chaldéens, qu'ils en disputoient aux Egyptiens l'honneur de l'invention. Des Chaldéens elle passa aux Mages, ou Sages de Perse, qu'ils avoient instruits; & ceux-ci conjointement avec les Grecs la répandirent dans la suite parmi les Gymnosophistes. Il est vrai que ce passage de la doctrine de l'immortalité de l'ame dans les Indes semble être arrivé assez tard. Il paroît même que les Gymnosophistes n'en avoient encore aucune connoissance du tems d'Alexandre: car ce Prince ayant demandé à un des plus considérables d'entr'eux, lesquels des morts ou des vivans étoient en plus grand nombre, celui-ci répondit que le nombre des vivans surpassoit certainement celui des morts, puisque les morts n'étoient plus rien (*a*). On conçoit qu'un

(*a*) *Ex Gymnosophistis, qui plurimùm fatigaverant Macedonas, decem acres ad respondendum & contractos habitos cepit. His quæstiones obs-*

homme perſuadé de l'immortalité n'eût pû faire cette réponſe. Quoiqu'il en ſoit, Diogêne Laërce nous apprend (*a*) que les Mages tenoient pour l'immortalité ; & l'on ſçait que ce ſentiment a ſubſiſté, & ſubſiſte encore aujourd'hui dans les Indes.

A l'égard des Thraces, ils ſont fameux parmi les Anciens pour la certitude avec laquelle ils ont crû l'ame immortelle. Ces Peuples pleuroient à la naiſſance de leurs enfans, & ſe réjouiſſoient à la mort de leurs proches. C'étoit auſſi un uſage établi parmi eux pour les femmes, de s'immoler & de ſe brûler toutes vives ſur le tombeau de leurs ma-

curas poſuit, necem denuntians primo, qui parùm aptè reſpondiſſet. Primus interrogatus, vivos ne plures eſſe, an mortuos cenſeret, vivos ait; nec enim jam eſſe eos qui mortui ſunt. Plut. *in Alex.*

(*a*) *Theopompus Magorum ſententiâ homines in vitam quoque redituros, immortaleſque futuros tradit.* Diog. Laërt. *in Proœm.*

ris (*a*). Or ces coutumes bizarres & cruelles n'étoient fondées que sur l'opinion de l'immortalité ; & cette opinion leur avoit été inspirée par Zamolxis leur Législateur. Hérodote nous apprend (*b*)

(*a*) *Edito puero, propinqui eum circumsidentes comploratione prosequuntur ob ea mala, quæ necesse est illi, quòd vitam ingressus sit, perpeti. Hominem autem fato functum per lusum atque lætitiam terræ mandant, referentes quot malis liberatus in omni sit felicitate. Singuli plures uxores habent : quorum ubi quis decessit, disceptatio magna fit inter uxores, quænam dilecta fuerit à marito præcipuè. Quæ talis judicata est, ea à viris ac mulieribut exornata ad tumulum à suo propinquissimo mactatur, unàque cum viro humatur.* Herod. *lib.* 5. Voyez aussi Val. Maxime, *liv.* 2. *Ch.* 7. Pompon. Mela, *liv.* 2. *Ch.* 2. & Solin, *ch.* 10.

(*b*) *Zamolxis hic homo fuit, Samique servitutem servivit Pythagoræ Mnesarchi filio. Illinc nactus libertatem, in patriam rediit. Qui cùm animadverteret Thraces malè viventes & insciè . . . domicilium extruxit, in quod primarios quosque popularium in convivium accipiebat, & inter convivandum docebat, neque se, neque suos convivas, nec eos qui ex ipsis in omne tempus nascerentur, interituros, sed in eum locum itu-ros, ubi superstites omnium bonorum compotes essent. Dum ea ageret atque diceret, interim subterraneum ædificium struebat : quo prorsus abso-*

qu'il avoit enſeigné à ces Peuples, qu'au ſortir de cette vie ils iroient dans un lieu où ils joüiroient de toutes ſortes de biens ; que pour faire recevoir ſa Doctrine avec plus de reſpect, il s'étoit caché pendant trois ans dans un lieu ſouterrain, & qu'au bout de ce terme il s'étoit fait revoir comme un homme qui avoit eû commerce avec les Dieux. Selon cet Hiſtorien (*a*), Zamolxis avoit été eſclave de Pythagore ; Diogêne Laërce aſſure la même choſe (*b*).

Les Gaulois ne s'étoient pas rendus moins célebres que les Thraces, par le mépris que leur inſpiroit pour la mort

luto, è Thracum conſpectu ſe ſubducit, deſcendens in illud ſubterraneum ædificium ; ubi circiter triennium egit, deſiderantibus eum Thracibus. Quarto anno ſe iisdem in conſpectum dedit ; atque ita credibilia ſunt effecta, quæ illis propoſuerat. Herod. *lib.* 4.

(*a*) Voyez la Note précédente.

(*b*) *Habuit ſervum Zamolxim, quem Getæ Deum faciunt, Saturnum, ut ait Heodotus, æſtimantes.* Diog. Laërt. *in Pythag.*

l'eſpérance qu'ils avoient conçue de l'immortalité. Les Druides qui étoient tout enſemble leurs Philoſophes, leurs Légiſlateurs & leurs Prêtres, avoient établi cette opinion parmi eux, afin de les rendre plus vertueux & plus braves (*a*). Ils n'avoient point été trompés dans leur attente; les Gaulois affrontoient les plus grands périls, & ne craignoient point d'expoſer une vie, qu'ils croyoient devoir être ſuivie d'une autre (*b*).

(*a*) *Inprimis hoc volunt perſuadere* (Druidæ,) *non interire animas, ſed ab aliis poſt mortem tranſire ad alios; atque hoc maximè ad virtutem excitari putant, metu mortis neglecto.* Cæſ. de *Bel. Gal. lib.* 6. & Mela, *lib.* 3. *cap.* 1. *Unum ex iis quæ præcipiunt, in vulgus effluit, videlicet ut forent ad bella meliores, æternas eſſe animas, vitamque alteram ad manes.* V. Diodor. *lib.* 6. Val. Max. *lib.* 5. & Strab. *lib.* 4.

(*b*) C'eſt ce que Lucain exprime dans ces vers, *De Bel. Civ. lib.* 1.

. . . . . Vobis auctoribus, umbræ
Non tacitas Erebi ſedes, Ditiſque profundi
Pallida regna petunt: regit idem ſpiritus artus
Orbe alio; longæ, canitis ſi cognita, vitæ

Parmi tous ces Peuples que je viens de nommer, il n'y avoit que deux ſentimens ſur l'état de l'ame après ſa ſéparation d'avec le corps. Les uns la faiſoient aller dans un lieu, où elle étoit punie ou récompenſée ſelon ſes mérites : d'autres prétendoient qu'elle paſſoit dans un autre corps, pour y recommencer une nouvelle vie ; c'eſt ce qu'on appelloit la Métempſycoſe. Cette derniere opinion étoit ſans contredit la plus généralement reçue dans les premiers tems. Comme les Egyptiens la croyoient (*a*), il n'eſt pas ſurprenant que ce fût le ſentiment commun parmi les Anciens, puiſque ces Peuples paſſoient pour avoir comuniqué les ſciences au reſte du monde, & qu'ils étoient regardés comme les Peres de tou-

Mors media eſt . . . . . .
. . . . . Indè ruendi
In ferrum mens prona viris, animæque capaces
Mortis, & ignavum redituræ parcere vitæ.

(*a*) Voyez *pag.* 162. N. (*a*).

te la Philoſophie (*a*). Il eſt vrai que ce ſentiment avoit varié ſelon le génie différent des hommes. Les uns après la mort envoyoient l'ame ſeulement dans des corps humains ; d'autres dans des corps d'hommes & d'animaux indifféremment: quelques-uns, comme les Egyptiens (*b*), étoient perſuadés que l'ame parcouroit ſucceſſivement toutes les eſpeces d'animaux de la Terre, de l'Air & des Eaux, après quoi elle retournoit dans un corps humain ; mais le fond de la Doctrine étoit par-tout le même. On croyoit donc communément, qu'après la mort les ames paſſoient dans d'autres corps, ſoit d'hommes, ſoit d'animaux, pour y être punies ou récompenſées ſelon leurs mé-

(*a*) *Omnium philoſophiæ diſciplinarum parentes.* Macrob. *Sat. cap.* 19.

(*b*) *Atque ubi per omnia ſe circumtuliſſet, terreſtria, marina, volucria, rursùs in aliquod corpus genitum introire,* (animam dicebant Ægyptii.) Herod. *lib.* 2.

rites précédens, par la vie heureuſe ou malheureuſe qu'elles alloient mener dans ces nouveaux corps (*a*). Telle étoit l'opinion la plus généralement reçue dans l'Antiquité. Tous ceux qui nous apprennent que les Gaulois croyoient l'ame im-

(*a*) Claudien nous traçant une peinture de cette opinion, dit qu'après la mort le Juge des Enfers envoie les ames des méchans dans les corps des bêtes dont ils ont eu les inclinations, ou qui ont elles-mêmes des inclinations contraires. Ainſi, dit-il, *in Rufin. lib.* 1. les hommes cruels deviennent Ours, les voleurs Loups, les trompeurs Renards, &c.

Nam juxtà Rhadamantus agit. Cùm geſta ſuperni
Curriculi, totoſque diù perſpexerit actus:
Exæquat pœnam meritis, & muta ferarum
Cogit vincla pati. Truculentos injicit urſis,
Prædoneſque lupis; fallaces vulpibus addit.
At qui deſidiâ ſemper vinoque gravatus,
Indulgens ventri, voluit torpeſcere luxu;
Hunc ſuis immundi pingues detrudit in artus.
Qui juſto plus eſſe loquax, arcanaque ſuevit
Prodere, piſcoſas fertur victurus in undas,
Ut nimiam penſent æterna ſilentia vocem.

mortelle, nous disent en même tems qu'ils admettoient la Métempsycose (*a*). Mela nous apprend que parmi les Thraces plusieurs étoient de ce sentiment (*b*). On sçait que les Indiens ont été & sont encore de grands Partisans de cette opinion, & qu'elle s'est répanduë dans la suite jusques dans la Chine & au Japon. Pythagore l'avoit rendue célebre dans la Grece & en Italie (*c*); & elle s'est conservé des Sectateurs illustres parmi les Grecs, même après l'établissement du Platonisme.

Ce que nous venons de rapporter de l'opinion où étoient les Anciens sur l'état

(*a*) Voyez *pag.* 167. N. (*a*).

(*b*) *Quidam feri sunt, & ad mortem paratissimi, Getæ utique. Id varia opinio perficit. Alii redituras putant animas obeuntium; alii, etsi non redeant, non extingui tamen, sed ad beatiora transire.* Mela, *lib.* 2. *cap.* 2. & Solin, *cap.* 10. *Concordant omnes ad interitum voluntarium, dùm nonnulli eorum putant obeuntium animas reverti, alii non extingui, sed beatas magis fieri.*

(*c*) Voyez Ovide, *Metam. lib.* 15.

de l'ame au ſortir de cette vie, doit ſervir à nous faire connoître l'idée que s'en formoient ceux d'entr'eux, qui ſe contentoient de la croire immortelle ſans raiſonner ſur ſa nature.

Chez les Thraces, par exemple, pluſieurs s'imaginoient, comme nous l'avons vû (*a*), aller après cette vie dans un lieu délicieux, où ils jouiſſoient de toutes ſortes de biens. Ces hommes ſimples & groſſiers comptoient ſans doute ſur des plaiſirs ſenſuels, tels que parmi les Mahométans le peuple eſpere en poſſéder dans le Paradis. Ainſi on comprend d'abord qu'il ne faut point chercher chez eux une idée de ſpiritualité, qu'on ne trouve pas même, comme on va le voir, chez les Nations les plus polies.

Les Egyptiens, les Gaulois, les Mages, les Gymnoſophiſtes, en un mot tous

(*a*) Voyez *pag.* 165. N. (*b*) & *pag.* 171. N. (*b*).

ceux qui croyoient la Métempſycoſe, ne mettoient point de différence entre l'ame des bêtes & celle de l'homme. C'eſt pour cela que les Pythagoriciens s'abſtenoient de manger des animaux, par la crainte de ſe nourrir d'une chair animée par leurs ſemblables. Ces Peuples ne regardoient l'ame que comme le principe de la vie, comme une ſubſtance qui fait vivre & reſpirer le corps auquel elle eſt unie, & qui prive de la reſpiration & de la vie celui qu'elle abandonne. Ils n'en avoient point d'autre idée, que celle d'une matiere ſubtile, légere & déliée, qui paſſoit d'un corps dans un autre, c'eſt-à-dire, qui pouvoit entrer, ſortir & être contenuë dans un lieu. Cela eſt ſi vrai, que les Philoſophes qui ont puiſé chez les Egyptiens leur doctrine ſur ce ſujet, n'en ont point eu eux-mêmes d'autre idée.

Quoique quelques-uns ayent attribué

à Pythagore d'avoir enſeigné que l'ame étoit une harmonie (*a*), Ciceron dit poſitivement (*b*) que les Pythagoriciens ne s'expliquoient point là-deſſus, & qu'il n'étoit queſtion chez eux que de nombres & de lignes. Mais ceux qui dans le même tems raiſonnerent ſur cette matiere, ne garderent pas le même ſilence, &

(*a*) C'eſt Macrobe, *in Somn. Scip. lib* 1. *cap.* 14. qui rapporte en ces termes les divers ſentimens des Philoſophes ſur la nature de l'ame : *Plato dixit animam eſſentiam ſe moventem, Xenocrates numerum ſe moventem, Ariſtoteles* ἐντελέχειαν, *Pythagoras & Philolaut harmoniam, Poſſidonius ideam, Aſclepiades quinque ſenſuum exercitium ſibi conſonum, Hippocrates ſpiritum tenuem per omne corpus diffuſum, Heraclitus Ponticus lucem, Heraclitus Phyſicus ſcintillam ſtellaris eſſentiæ, Zenon concretum corpori ſpiritum, Democritus ſpiritum inſertum atomis, Critolaus Peripateticus conſtare eam de quintâ eſſentiâ, Hipparchus ignem, Anaximenes aëra, Empedocles & Critias ſanguinem, Parmenides ex terrâ & igne, Xenophanes ex terrâ & aquâ, Epicurus ſpeciem ex igne, & aëre & ſpiritu mixtam.*

(*b*) *Rationem illi ſententiæ ſuæ non ferè reddebant, niſi quid erat numeris aut deſcriptionibus explicandum.* Cic. Tuſc. Quæſt. lib. 1.

voulurent commencer par définir une choſe qui faiſoit tout le ſujet de la queſtion. Empédocle, Parménide, Héraclite, Dicéarque, tous preſque contemporains de Pythagore, entreprirent de fixer préciſément l'idée qu'on devoit ſe former de l'ame par une définition juſte, qui comprît la nature de cette ſubſtance, Ils étudierent beaucoup, ils méditerent, ils voyagerent pour s'en inſtruire ; & après tant d'études, de réflexions & de voyages, ils ne laiſſerent pas de la définir d'une maniere toute différente. Empédocle aſſura que l'ame étoit un ſang ſubtil (*a*) ; Parménide, qu'elle étoit compoſée de terre & de feu ; Xénophanes,

(*a*) *Empedocles animum eſſe cenſet cordi ſuffuſum ſanguinem. Zenoni Stoïco animus ignis videtur. Proximè autem Ariſtoxenus Muſicus, idemque Philoſophus, intentionem ipſius corporis quandam, velut in cantu & fidibus, quæ harmonia dicitur. Democritum, magnum quidem illum virum, ſed lævibus & rotundis corpuſculis efficientem animum concurſu quodam fortuito, omit-*

qu'elle étoit formée de terre & d'eau ; Epicure, qu'elle étoit compoſée d'air, de feu & d'eſprit ; Zénon & Hipparque, qu'elle étoit un feu ſubtil ; Anaximenes, qu'elle étoit un air très pur ; Hippocrate la confondit avec les eſprits animaux ; Ariſtoxene, Philoſophe & Muſicien, ne la regarda que comme une harmonie ; Démocrite dit qu'elle étoit un ſouffle compoſé d'Atomes très déliés ; Héraclite, qu'elle étoit une étincelle du feu des Aſtres : Dicéarque ſoutint, qu'elle n'étoit autre choſe que le corps même. Il ſeroit ennuyeux de rapporter plus au long tous les ſentimens particuliers des Philoſophes ſur cette matiere ; ce que je viens d'en dire ſuffit pour faire connoître qu'ils convenoient tous en ce qu'ils donnoient de l'ame une idée corporelle, & que Platon

ramus. Quid de Dicæarcho dicam, qui nihil omnino animum dicat eſſe ? Cic. *Tuſc. Quæſt. lib.* 1. Joignez à ce paſſage celui de Macrobe cité *pag.* 174. N. (*a*).

eſt

ton eſt le premier qui ait ſpiritualiſé cette idée. C'eſt pourquoi nous allons examiner de quelle maniere il s'y prit, pour établir un ſyſtême qui eut d'abord beaucoup de ſectateurs, & qui dans la ſuite a été embraſſé généralement de tout le monde.

Il y avoit déja plus d'un ſiecle qu'on diſputoit parmi les Grecs ſur la nature de l'ame, lorſque Platon entreprit de traiter auſſi cette matiere. Il étoit allé en Egypte puiſer à la ſource, ainſi que les autres Philoſophes qui l'avoient précédé; mais les Egyptiens qui lui apprirent des choſes curieuſes ſur l'Hiſtoire ancienne, ne lui communiquerent pas vraiſemblablement beaucoup de lumieres ſur la queſtion qu'il vouloit examiner: il eut donc beſoin d'en trouver de plus grandes dans ſon propre génie. Il puiſa en effet dans ſon propre fond; & la maniere dont il le fit lui acquit tant de

gloire, qu'on le regarda alors, & qu'on l'a toujonrs regardé depuis comme le premier des Philoſophes (*a*). Son ſyſtême ſur l'ame n'eſt pourtant pas aiſé à entendre, & ne manque pas d'obſcurité. Dans ce tems-là on étoit moins accoutumé qu'aujourd'hui aux idées claires & diſtinctes : un diſcours brillant faiſoit aiſément paſſer un raiſonnement obſcur, & quelquefos faux. Quoiqu'il en ſoit, nous allons tâcher d'expoſer en peu de mots ce nouveau ſyſtême, que Platon imagina ſur la nature de l'ame.

On doit obſerver dabord, que pour exprimer l'ame, ce Philoſophe s'eſt ſervi du mot Grec Νοῦς qui ſignifie *la penſée*, & que les Latins rendent par celui de

(*a*) Cicéron faiſoit tant de cas de Platon, que dans ſes Tuſculanes, *liv.* 1. il ne craint point de faire dire à Atticus : *Errare mehercule malo cum Platone . . . quàm cum iſtis vera ſentire.* Et plus bas il ajoûte : *Ut enim rationem Platonis nullam afferret, (vide quid homini tribnam) ipſâ autoritate me frangeret.*

Mens. Ainſi il ſuppoſe ce que perſonne n'avoit encore dit avant lui, que l'ame & la penſée ſont une même choſe. Il ſoutient enſuite que la penſée eſt immortelle, parce que, ſelon lui, elle eſt éternelle; & il prouve qu'elle eſt éternelle par cet argument. (*a*) Ce qui eſt dans un perpétuel mouvement, & qui n'a reçu ce mouvement de perſonne, eſt éternel: or la penſée eſt dans un perpétuel mouvement, & elle n'a reçu ce mouvement de perſonne, parce que, dit-il, on ſent bien qu'elle ſe meut d'elle-même, & qu'elle n'a beſoin de perſonne pour ſe mouvoir; donc la penſée eſt éternelle.

Une autre preuve de Platon pour l'immortalité de l'ame, eſt celle dont on ſe ſert ordinairement aujourd'hui; je veux dire, la ſimplicité de ſa nature. Mourir, dit ce Philoſophe (*b*), n'eſt autre choſe que

(*a*) *In Phœdro.*

(*b*) *In Phœdone.*

ſe diſſoudre & ſe corrompre: or l'ame qui eſt une ſubſtance ſimple, ne peut ſe diſſoudre, ni ſe corrompre; donc elle ne ſçauroit mourir.

Tel eſt en deux mots le précis des longs raiſonnemens de Platon ſur la nature de l'ame (*a*) contenus dans deux Dialogues fort diffus & fort embaraſſés, & l'on peut dire, ſi obſcurs, que ſans aider beaucoup à la lettre, il eſt difficile en les liſant de ſe laiſſer convaincre de ſon immortalité. Ainſi il eſt très-probable, que Caton & les autres qui ſe donnerent la

(*a*) Ces deux raiſonnemens de Platon qu'on vient de lire, ont été rendus par Ciceron au ſecond livre de ſes Tuſculanes. On peut en conclure, 1°. que Platon attribuoit à l'ame le pouvoir de ſe mouvoir par elle-même; 2°. que ce Philoſophe croyoit l'ame, non-ſeulement immortelle, mais même éternelle. Après cela doit-on être ſurpris, qu'il regardât l'ame comme une portion de la Divinité? Non ſans doute: c'étoit une conſéquence naturelle de ſes principes; & par la même raiſon on ne doit point être étonné, que nos Métaphyſiciens admettant les raiſonnemens de Platon ſans oſer admettre ſes principes, déraiſonnent ſur la nature de l'ame.

mort après les avoir lûs, eurent beſoin de quelque raiſon plus forte & plus perſuaſive, pour ſe réſoudre à quitter la vie ſans regret.

Je ne dis rien de l'ame iraſcible & de l'ame concupiſcible, dont Platon met l'une dans la poitrine, & l'autre dans les entrailles. On voit que par-là il entend ſeulement des proprietés du corps auxquelles il lui a plû de donner le nom d'ame, puiſque, ſelon lui, l'ame n'eſt véritablement autre choſe que la penſée, qu'il appelle l'ame raiſonnable, & qu'il place dans la tête (*a*). Or cette penſée, ou ame raiſonnable, eſt une portion de l'ame univerſelle du Monde. Car, ſelon Platon & tous les Platoniciens, comme tous

(*a*) *Plato triplicem finxit animam : cujus principatum, id eſt rationem, in capite ſicut in arce poſuit, & duas partes ſeparare voluit, iram & cupiditatem, quas locis diſcluſit ; iram in pectore, cupiditatem ſubter præcordia locavit.* Cic. *Tuſc. Quæſt. lib.* 1.

les corps particuliers ne ſont que des portions de la matiere univerſelle, il y a auſſi une ame univerſelle répandue par tout l'Univers, d'où ſont tirées toutes les ames particulieres des hommes & des bêtes, & qui animent tout ce qui reſpire. Cette ame univerſelle, ces Philoſophes la regardoient comme une troiſiéme choſe en Dieu. Le Pere, ou le Créateur du monde; le Verbe, ou l'Intellect divin, & l'ame univerſelle, compoſoient avec lui cette Trinité fameuſe, qu'on eſt aujourd'hui étonné de trouver dans leurs écrits, mais qui dans le fond n'a rien de fort admirable, puiſque dans l'idée de ces Philoſophes elle confondoit l'ame avec la Divinité, l'eſprit créé avec l'increé. C'eſt pour cela qu'on trouve ſi ſouvent dans les Anciens, que l'ame eſt une portion de la Divinité (*a*). » Dieu, dit Virgile

(*a*) Il n'étoit pas poſſible que Platon & ſes Sectateurs euſſent d'autres ſentimens de l'ame, puiſque ſoutenant qu'elle étoit éternelle, qu'elle n'avoit point de commencement, qu'elle exiſ-

» (*a*), eſt mêlé à la terre, aux mers &
» aux vaſtes cieux: ſon eſprit eſt répan-
» du par tout. C'eſt de lui que les hom-
» mes & les animaux, de quelque eſpece

toit & ſe mouvoit par elle-même, qualités qui ne conviennent qu'à la Divinité, il falloit néceſſairement, ou que de toutes les ames particulieres ils fiſſent autant de Dieux, ou qu'ils ne les regardaſſent toutes que comme des portions d'une même maſſe, à laquelle ils donnoient le nom d'ame univerſelle, & qui dans leur façon de penſer n'étoit en effet autre choſe que Dieu. Telle eſt encore aujourd'hui l'opinion de tous les Philoſophes Perſans & Indiens, comme on peut le voir dans la Lettre de M. Bernier écrite de Schiras à M. Chapelain, dans laquelle il prouve que cette doctrine ſappe tous les fondemens de la Religion, puiſque delà il s'enſuivroit que nous ſerions tous autant de Dieux, que nous nous ſerions impoſé à nous-mêmes un culte qui ne s'adreſſeroit qu'à nous, & que nous aurions imaginé un Paradis & un Enfer, dont l'un ne nous regarderoit point, tandis que nous ſerions aſſurés de l'autre.

(*a*) . . . . . Deum namque ire per omnes
Terraſque, tractuſque maris, cœlumque profundum:
Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum,

» qu'ils ſoient, reſpirent dans leur origi-
» ne les ames dont ils ſont animés ; &
» c'eſt à cet eſprit qu'elles ſe réuniſſent
» toutes à la diſſolution de leurs corps. «

Les Dialogues Philoſophiques de Platon eurent beaucoup de ſuccès, & lui acquirent un grand nombre de Diſciples. Mais ſoit que le ſyſtême de ce Philoſophe ſur la nature de l'ame fût inintelligible, ſoit que l'eſprit humain naturellement porté vers le choſes ſenſibles ne pût goûter ſes raiſonnemens abſtraits, il arriva que ſon ſentiment fut fort applaudi ſans être entendu. La plûpart des hommes ne pouvant ſe défaire de l'idée matérielle qu'ils s'étoient toujours formées de leur ame, continuerent à ſe la repréſenter comme auparavant.

Quemque ſibi tenues naſcentem arceſſere vitas.
Scilcet huc reddi deindè, ac reſoluta referri
Omnia . . . . . .
Virg. Georg. lib. 4.

Jamais le Platoniſme ne fut plus en vogue, qu'au tems de l'établiſſement de l'Evangile : cependant jamais les hommes n'ont eu une notion plus imparfaite de la nature de l'eſprit. Non-ſeulement ils ne ſpiritualiſoient point cette ſubſtance qui nous anime, mais ils donnoient même des corps à ces Etres ſi élevés au-deſſus de la nature humaine, aux Anges, aux Démons. Le fameux Philon Juif, en qui l'on diſoit que l'ame de Platon avoit paſſé, & tous les premiers Chrétiens, au nombre deſquels on comptoit des Platoniciens illuſtres, tels qu'Athénagore, ſaint Juſtin Martyr, ſaint Clement d'Alexandrie, ſaint Irénée, &c. n'en avoient point d'autre idée, lorſqu'ils ſoutenoient que les enfans de Dieu, qui au commencement du Monde eurent commerce avec les filles des hommes (*a*), n'étoient autre choſe que les Anges qui habiterent

(*a*) Gen. *cap.* 6. *V.* 2.

avec les femmes, & que de ce commerce naquirent les Géans, ou les Démons (*a*). Mais pour ne parler préciſément que du ſujet dont il s'agit ici, il eſt certain que quoique les premiers Chrétiens euſſent une vénération très-particulière pour Platon, qu'ils regardoient comme celui de tous les Philoſophes qui eût le mieux parlé de la Divininité, ils n'en avoient pas mieux compris ſon ſyſtême, & n'en avoient pas une idée moins groſſiere & moins matérielle de l'ame.

Tatien qui penſoit que les Anges & les Démons ſont des ſubſtances ſpirituelles, c'eſt-à-dire, ſelon lui, ſemblables au feu ou à l'air (*b*), aſſure que l'ame eſt non-ſeulement corporelle, mais mê-

(*a*) V. Phil. jud. *lib. de Gig.* Athenag. *Apol. pro Chriſt.* Juſtin. *Apol.* 1. Clem. Alex. *Pædag. lib.* 3. *cap.* 2. Iren. *adv. Her. lib.* 4. *cap* 7.

(*b*) Δαίμονες δὲ πάντες σαρκίου μὲν ἀπεστύνται, πνευματικὴ δ' ἐστὶν αὐτοῖς ἡ σύμπηξις, ὡς πυρὸς, ὡς ἄερος. Tatian *Orat. ad Græc. cap.* 25.

me mortelle (*a*), & n'admet aucune autre différence entre les bêtes & les hommes, qu'autant que ceux-ci font habiter Dieu en eux par leur pureté.

Théophile d'Antioche parle de l'immortalité d'une maniere assez embrouillée; cependant il n'est pas impossible de démêler quelle est sa pensée à ce sujet. Après avoir dit de l'ame que quelques-uns la croyent immortelle, il ajoûte, qu'on ne peut néanmoins concevoir que ce qui est immortel ne soit pas Dieu (*b*).

Saint Justin décide de même, qu'on ne doit pas dire que l'ame soit immortelle, parce que, selon lui, ce qui est immortel ne peut avoir eu de commencement (*c*).

(*a*) Tatian. *ibid. cap.* 21.

(*b*) Theophil. *ad Autol. lib.* 2.

(*c*) Οὐ δὲ μὴ ἀθάνατον χρὴ λέγειν αὐτήν, ὅτι εἰ ἀθάνατος ἐστι, καὶ ἀγέννητος δυλαδή. Justin. *Dial. cum Tryph.*

Saint Irenée ne s'exprime pas moins clairement ſur le même ſujet. Les ames, ſelon ce Pere, ayant commencé d'être, il ſeroit naturel qu'elles finiſſent de même; mais Dieu par ſa toute-puiſſance les conſerve éternellement (*a*).

Il eſt inutile d'avertir ici, qu'il eſt égal de dire que l'ame eſt mortelle, ou d'aſſurer qu'elle eſt corporelle. On ſçait que l'ame ne peut être immortelle de ſa nature, qu'autant qu'elle eſt ſpirituelle, parce qu'il n'y a que l'eſprit, qui par ſa nature ſoit immortel. Ce qui eſt mor-

(*a*) *Si qui autem hoc in loco dicant, non poſſe animas eas, quæ paulò antè eſſe cœperint, in multùm temporis perſeverare, ſed oportere eas aut innaſcibiles eſſe, ut ſint immortales, vel ſi generationis initium acceperint, cum ipſo corpore mori: diſcant, quoniam ſine initio & ſine fine . . . ſolus eſt Deus, qui eſt omnium Dominus. Quæ autem ſunt ab illo omnia, quæcumque facta ſunt, & fiunt, initium quidem ſuum accipiunt generationis; perſeverant autem & extenduntur in longitudinem ſæculorum, ſecundùm voluntatem factoris Dei.* Iren. *adv. Hæres. lib. 2. cap. 61.*

tel ne peut donc être esprit. Par conséquent en disant que l'ame est mortelle, Théophile, Saint Justin, & Saint Irenée assurent en même-tems qu'elle est corporelle.

Il n'est pas étonnant que Tertullien ait fait l'ame corporelle, puisqu'il donnoit un corps à Dieu même. Il n'avoit vrai-semblablement d'autre idée de l'esprit, que celle d'une matiere extrêmement déliée : car voici comment il parle de la Divinité. » Quoique Dieu, dit-il (*a*), soit » un esprit, qui niera qu'il soit un corps, » l'esprit n'étant autre chose qu'une espe- » ce de corps accompagné d'une figure » qui lui est propre (*b*) ? « Dans un

(*a*) *Quis negabit Deum corpus esse, etsi Deus ? Spiritus enim corpus sui generis in suâ effigie.* Tertul. *cont. Prax.*

(*b*) On est naturellement choqué de ces expressions de Tertullien ; & il faut convenir en général, qu'il est difficile d'excuser les Peres des premiers siecles sur ce qu'ils ont fait l'ame corporelle. On pourroit dire pour les excuser, qu'ils ne lui ont attribué un corps ainsi qu'aux Anges, &

Traité qu'il a composé exprès sur l'ame, il prouve par de longs raisonnemens que cette substance est corporelle (*a*), qu'el-

quelquefois à Dieu même, que pour donner à entendre que ce n'étoit point un simple mode, une maniere d'être, mais une substance subsistante par elle-même. Peut-être aussi le plus court seroit-il d'avouer ingénuement qu'ils se sont trompés sur cet article. Il n'en est pas de même de ceux d'entr'eux qui ont nié que l'ame fût immortelle. Ceux qui soutiennent aujourd'hui la même opinion se flatteroient en vain de leur autorité pour appuyer leur erreur, comme si malgré ce que la Religion enseigne, ces anciens Docteurs de l'Eglise avoient nié l'immortalité. Tout ce qu'on peut conclure de ce qu'ils ont écrit à ce sujet, est qu'ils ont nié que l'ame fût immortelle comme Dieu est immortel, c'est-à-dire nécessairement, par son essence & sa nature ; qu'ils ont nié qu'elle fût immortelle de la maniere dont l'entendoit Platon, qui confondoit son immortalité avec son éternité ; en un mot, qu'ils l'ont crû matérielle & mortelle de sa nature, mais que conformément aux lumieres de la foi, ils ont pensé que Dieu lui avoit accordé l'immortalité par sa pure bonté & par sa grace. Si ce sentiment n'est pas du goût de nos Métaphysiciens modernes, au moins n'a-t'il rien de contraire à la doctrine de l'Eglise.

(*a*) Dans le Chapitre septiéme, après avoir parlé de l'ame du mauvais Riche qui brûloit dan s

le eſt de même figure que le corps qu'elle habite, & qu'elle eſt produite en nous au moment de la conception par l'ame de nos parens, de même que notre corps eſt engendré par le leur. Il eſt vrai qu'il dit auſſi qu'elle eſt immortelle ; mais il eſt évident qu'il n'entend parler que d'une immortalité gratuite, & non d'une immortalité d'eſſence & néceſſaire.

Arnobe s'emporte contre Platon, & contre les autres Philoſophes qui ont fait l'ame immortelle (*a*) : il dit que c'eſt un effet de leur orgueil ; que l'ame eſt naturellement mortelle, mais que Dieu

l'Enfet, & de celle de Lazare qui repoſoit dans le ſein d'Abraham, il ajoûte : *Si non haberet anima corpus, non caperet imago animæ imaginem corporis ; nec mentiretur de corporalibus membris Scriptura, ſi non erant . . . Igitur ſi quid tormenti, ſive ſolatii, anima præcerpit in carcere ſeu diverſorio inferûm, in igne vel in ſinu Abrahæ, probata erit corporalitas animæ. Incorporalitas enim nihil patitur, non habens per quod pati poſſit.*

(*a*) Arnob. *cont. Gent.* Arnobe avoit raiſon de s'emporter contre Platon, puiſqu'il confondoit l'éternité de l'ame avec ſon immortlité.

la conſerve par ſa pure bonté. Il aſſure auſſi, comme Tertullien, que ce ſont les parens qui engendrent le corps & l'ame.

Après avoir parlé de la diverſité des opinions ſur la nature de l'ame, Lactance, Diſciple d'Arnobe, établit ſon ſyſtême comme une doctrine beaucoup plus raiſonnable, & ſoutient qu'elle eſt une lumiere qui ſe nourrit de l'humeur du ſang (*a*), de même que la lumiere d'une lampe ſe nourrit de celle de l'huile.

En un mot ceux même qui dans le Chriſtianiſme faiſoient profeſſion du Platoniſme, avoient une idée toute matérielle de la nature de l'eſprit. Pour s'en convaincre, il ſuffit de lire ce que dit Pſellus, qui s'appuyant ſur l'autorité des Peres, ſur-tout de Saint Baſile, aſſure

(*a*) *Videtur anima ſimilis eſſe lumini, quæ non ipſa ſit ſanguis, ſed humore ſanguinis alatur. ſicut lumen oleo.* Lactant. *de Opif. Dei, cap.* 17.

que

que les Anges & les Démons peuvent être vûs & touchés, & qu'on ſçait par des faits certains qu'il y en a eu qui ſe ſont brûlés, & qui ont laiſſé de leurs cendres. Synéſius, Evêque de Ptolémaïde & grand Platonicien, dit groſſierement (*a*) que l'ame a un corps ſubtil & aërien, avec lequel elle s'envôle au Ciel quand elle quitte ſon corps groſſier & terreſtre.

Nous aurions un plus grand nombre de preuves que les Chrétiens de ces premiers ſiecles n'avoient point de leur ame une autre idée que celle d'un corps, ſi un plus grand nombre d'entr'eux avoit écrit ſur cette matiere. Un des plus anciens Conciles de l'Egliſe nous fait connoître quelle étoit à ce ſujet l'opinion commune de tous ceux qui le compoſoient (*b*), en défendant ſous peine d'a-

(*a*) V. Synes. *De inſomniis.*

(*b*) C'eſt le Concile d'Elvire en Eſpagne, tenu en 305. vingt ans avant le Concile de Ni-

nathême d'allumer des Cierges dans les Cimetieres pendant le jour, de peur, dit-il, d'effaroucher les ames des Saints. J'ajoûterai, qu'un autre Concile beaucoup plus célebre & plus récent peut être soupçonné de n'avoir pas eû des idées plus parfaites de la nature de l'esprit. C'est le sixième Concile œcuménique tenu en 681. dans lequel Sophronius, Patriarche de Jérusalem, ayant avancé que les ames, ni même les Anges, n'étoient point immortels & incorruptibles de leur nature, mais seulement parce que Dieu leur a accordé l'immortalité & l'incorruptibilité, le Concile ne l'en reprit point, & ne censura pas sa doctrine (*a*).

Que si autrefois on confondoit l'esprit

cée. Il ordonne, *cap.* 34. *Cereos per diem placuit in Cœmeteriis non incendi: inquietandi enim spiritus Sanctorum non sunt. Qui hæc non observaverint, arceantur ab Ecclesiæ communione.*

(*a*) En effet l'Eglise n'a encore rien défini expressément au sujet de la spiritualité des Anges & de l'ame humaine.

avec la matiere, en repréſentant l'ame comme une ſubſtance corporelle, on peut dire qu'en récompenſe on attribuoit à la matiere des propriétés qu'on a crû depuis ne convenir qu'à l'eſprit. Depuis l'établiſſement du Carteſianiſme, on a crû le corps incapable d'aucun ſentiment de plaiſir ou de douleur : au contraire on s'imaginoit autrefois, que le corps ſeul étoit capable de ces ſentimens. On croyoit l'ame ſuſceptible de joie, de triſteſſe, de déſir & d'inquiétude ; mais pour ces ſentimens vifs qu'on appelle proprement plaiſir & douleur, on l'en jugeoit abſolument incapable. C'eſt pour cette raiſon que parmi les Payens, ceux qui ont fait quelque attention ſérieuſe à ce qui ſe diſoit de l'autre vie, ne comprenant pas que l'on pût rien ſouffrir ſans avoir un corps, ont enfin ceſſé de le croire, & s'en ſont mocqués, comme Cicéron (*a*)

(*a*) *Tantùm valuit error, qui mihi quidem*

nous l'apprend. C'eſt auſſi ce qui a fai ſentir la néceſſité d'une réſurrection fu ture, parce qu'en reconnoiſſant un Dieu juſte, qui doit punir les crimes & récom penſer les vertus, on ne ſçauroit comprendre autrement comment il peut exercer ſa juſtice. Il eſt cer tain, que les premiers Chrétiens ne donnoient point d'autre raiſon de la réſurrection des corps. Athénagore qui a traité exprès cette matiere, ne dit au tre choſe (*a*) ſinon que Dieu étant juſte doit donner aux uns la récompenſe qui leur eſt dûë, & faire ſouffrir aux autres le châtiment qu'ils ont mérité ; & que cela ne ſe peut faire qu'en ſuppoſant la réſurrection. Tertullien & les autres en

jam ſublatus videtur, ut corpora cremata cùm ſcirent, tamen ea fieri apud inferos fingerent quæ ſine corpore nec fieri poſſent, nec intelligi. Cic. Tuſc. Quæſt. lib. 1.

a) Athenag. *De Reſur. mort.*

ont parlé de même (*a*), en y ajoûtant ſeulement quelques autres preuves, qu'il eſt inutile d'examiner ici.

C'eſt ſans doute ſur ce fondement, que dans les premiers ſiecles de l'Egliſe on étoit dans une opinion, qui de nos jours non-ſeulement paroîtroit fort extraordinaire, mais ſeroit même regardée comme Hérétique. Aujourd'hui on croit qu'auſſi-tôt après la mort l'ame eſt préſentée au Tribunal de Dieu, pour y ſubir ſon jugement, & pour recevoir ſur le champ, en conſéquence de l'Arrêt qui y eſt rendu, la récompenſe de ſes vertus, ou le châtiment de ſes crimes. Il n'en étoit pas ainſi dans ces premiers

(*a*) *Hæc erit tota cauſa, imò neceſſitas reſurrectionis congruentiſſima ſcilicet Deo deſtinatio judicii: de cujus diſpoſitione diſquiras, an utrique ſubſtantiæ humanæ dijudicandæ cenſura divina præſideat, tam animæ quàm corpori. Quod enim congruet judicari, hoc competet etiam reſſuſcitari.* Tertul. *De Reſur. carn. cap.* 14.

tems. Ce jugement particulier n'étoit point connu des premiers Chrétiens, qui n'attendoient d'autre jugement de Dieu, que le Jugement univerſel, où les ames réünies à leurs corps devoient être récompenſées ou punies ſelon leurs mérites. Juſques-là ces ames raſſemblées dans un lieu que Dieu avoit deſtiné à leur ſervir de demeure, exemptes de peines & de plaiſirs, attendoient la réſurrection future qui devoit décider de leur ſort pour l'éternité. Cette opinion n'étoit point particuliere à quelques-uns; c'étoit le ſentiment commun des Peres & des Ecrivains Eccléſiaſtiques les plus anciens, & les plus habiles (*a*). Il eſt inutile d'exa-

(*a*) V. Clem. Rom. *Recognit.* 1. Juſt. *in Quæſt. à Gent. poſitis*, *Quæſt.* 76, Iren. *adv. Hæres.* Tertul. *cont. Marc. lib.* 4. Origen. *Princ. lib.* 2. *&* 4. Theodor. *ad cap.* 2. Ep. *ad Hebr.* Auguſt. *in Pſal.* 36. Ambr. *lib. de bono mortis*, *cap.* 10. Chriſoſt. *Homil.* 39. *in* 1. *ad Cor.* Lactant. *Div. Juſt. lib.* 3. *cap.* 24. &c.

miner ici d'où peut être venu ce changement dans la doctrine de l'Egliſe : il me ſuffit de faire obſerver, que cette opinion ne pouvoit avoir pour fondement que l'un de ces deux principes ; ou bien que l'ame ſéparée du corps ne peut être capable de douleur & de plaiſir ; ou que l'homme tout entier ayant été vertueux ou criminel, il doit recevoir tout entier la récompenſe ou le châtiment qu'il mérite.

Ce que nous venons de dire de l'opinion qu'on avoit conſervée ſur la nature de l'ame, & de l'idée peu ſpirituelle que l'on continuoit de s'en former long-tems même après l'établiſſement du Platoniſme, doit nous convaincre de l'extrême difficulté avec laquelle le ſyſtême de la ſpiritualité s'eſt introduit dans l'eſprit des hommes. Il fallut renoncer à une maniere de penſer ancienne, naturelle & facile, pour en embraſſer une nouvelle, difficile

& abſtraite. Il fallut impoſer ſilence à une imagination rebelle, qui juſqu'à-lors s'étoit toujours crûe en droit de former ſeule & de repréſenter cette ame, à laquelle on vouloit qu'elle n'eût plus de part. Tout cela coûta beaucoup d'efforts, & conſuma bien du tems. Cependant à force de s'appliquer, de méditer & de raiſonner ſur cette queſtion, on ſe dégagea peu à peu de la matiere : les eſprits ſe ſubtiliſerent inſenſiblement, & on parvint enfin à ſe perſuader, ſoit à tort ou avec raiſon, qu'il étoit eſſentiel à l'immortalité de l'ame que cette ſubſtance ne fût point un corps. Il reſta ſans doute encore beaucoup d'incrédules, qui conſerverent toujours leurs images groſſieres, puiſqu'il s'en trouve même aujourd'hui un aſſez grand nombre. Hippocrate continua d'avoir des Sectateurs : Empedocles & Démocrite en eurent de même ; mais Platon prévalut. Son opi-

nion devint la plus générale & la plus ſuivie ; & non-ſeulement on convint que l'ame étoit immortelle : on lui accorda auſſi la ſpiritualité, qui lui avoit été ſi long-tems refuſée (*a*).

CHAPITRE VII.

De l'Origine des hommes & des Animaux.

QUOIQUE ce ne fût pas mon deſſein d'examiner la différence qui peut être entre l'ame humaine & celle des bêtes, j'ai voulu cependant donner dans le Chapitre précédent une idée de la maniere dont on penſoit autrefois au ſujet de l'homme comparé avec les autres animaux, avant que d'entrer dans le détail des opinions des Anciens touchant l'ori-

(*a*) *Obtinuit non minùs de æternitate ejus, quàm de incorporalitate ſententia.* Macrob. *in Somn. Scip. lib.* 1. *cap.* 14.

gine des uns & des autres, & leur antiquité ſur la Terre. C'eſt ce que je me propoſe de traiter dans ce Chapitre.

Nous n'avons rien à dire de ceux qui ont ſoutenu l'éternité du Monde quant à ſa matiere & à ſa forme: on voit aſſez qu'ayant crû tous les animaux éternels comme la Terre, ils n'ont pû penſer autre choſe ſur leur origine, ſinon qu'ils n'en avoient point. A l'égard de ceux qui ont donné un commencement à la forme préſente du Monde, ils ont tous aſſuré que c'étoit la Terre qui avoit produit les hommes & les autres eſpeces d'animaux qui l'habitent. Il n'y a point deux ſentimens à ce ſujet dans l'Antiquité (*a*): on a crû généralement que dans les premiers tems de la formation de la Terre, elle renfermoit les ſemences de

(*a*) Cependant Plutarque aſſure, *Sympos. lib.* 8. qu'Anaximandre faiſoit ſortir les hommes des poiſſons.

toutes choſes, & que ces ſemences échauffées alors d'un degré de chaleur convenable, avoient fait éclorre de ſon ſein les plantes & les animaux (*a*).

(*a*) C'étoit, ſelon Diogene Laërce, l'opinion d'Anaxagore, d'Archelaüs, de Zenon Eleate & de Parménide. C'étoit auſſi le ſentiment de Lucrece, qui l'a ainſi exprimé dans ces vers de ſon ſecond Livre :

Quippe videre licet vivos exiſtere vermes
Stercore de tetro, putrorem cùm ſibi nacta eſt
Intempeſtivis ex imbribus humida tellus.

. . . . . .

Ergò omnis natura cibos in corpora viva
Vertit, & hinc ſenſus animantum procreat omnes.
Denique cœleſti ſumus omnes ſemine oriundi :
Omnibus ille idem pater eſt, undè alma liquentes
Humorum guttas mater cùm terra recepit,
Fœta parit nitidas fruges, arbuſtaque læta
Et genus humanum.

Et dans ſon cinquieme Livre :

Tum tibi terra dedit primùm mortalia ſæcla :
Multus enim calor atque humor ſuperabat in arvis.

Les Anciens n'avoient point recours à un Etre intelligent pour la production des Animaux : ils croyoient que la chaleur & l'humidité, l'une & l'autre dans un certain degré, ſuffiſoient pour cette opération ; & ils regardoient comme un reſte de cette ancienne vertu productrice de la nature, ce qui arrivoit tous les ans en Egypte, où après le débordement du Nil, la terre humectée de ſes eaux, & engraiſſée des limons dont il l'avoit couverte, engendroit avec le ſeul ſecours de la chaleur du Soleil une multitude prodigieuſe d'inſectes. C'eſt de cette ſuite

Hinc ubi quæque loci regio opportuna dabatur,
Crefcebant uteri terræ radicibus apti :
Quos ubi tempore maturo patefecerat ætas
Infantum, fugiens humorem auraſque petiſſens ;
Convertebat ibi natura foramina terræ,
Et ſuccum venis cogebat fundere apertis
Conſimilem lacti.

de génération que les Egyptiens concluoient, que leur pays avoit produit ſans doute les premiers hommes (*a*). Cependant les autres Peuples ne leur accordoient point cette chimérique préexiſtence des hommes en Egypte : chacun ſe croyoit auſſi ancien dans la terre qu'il habitoit, que les Egyptiens l'étoient dans la leur. Les Ethiopiens en particulier aſſuroient, que les Egyptiens étoient ſortis d'entre eux (*b*) ; & ils prétendoient le prouver par cette raiſon, que la mer couvroit encore toute l'Egypte, lorſque l'Ethiopie avoit déja des hommes. Quoi qu'il en ſoit, les principales Nations de la Terre ſoutenoient qu'elles avoient été produites dans leur propre pays, & qu'elles n'y étoient jamais venues d'ailleurs

(*a*) *Tradunt Ægyptii, ab orbis initio primos homines apud ſe creatos.* Diodor. *lib* 1. & Herod. *ib.* 2. Οἱ δὲ Αἰγύπτιοι ἐνόμιζον ἑαυτὰς πρώτας γενέσθαι πάντων ἀνθρώπων,

(*b*) Voyez Diodore, *liv.* 3.

pour s'y établir (*a*), comme nous allons le faire voir.

Commençons par les quatre grandes Nations, dont les Anciens ne connoiſſoient gueres que le nom : voici ce que l'Hiſtoire nous en apprend. » Les Indes, » dit Diodore (*b*), ſont habitées par un » grand nombre de Peuples différens, qui » ſont tous indigens : car aucune Nation » n'y eſt venue d'ailleurs. Les Indiens » n'ont jamais reçu chez eux de colonies ; » ils n'en ont jamais envoyé au dehors. » » Ils ſont preſque, dit Pline (*c*), le ſeul » Peuple de la Terre, qui ne ſoit jamais » ſorti de ſon pays. » Il ajoute, qu'ils

(*a*) Voyez la fin de ce Chapitre, *N.* (*).

(*b*) *Indiam omnem . . . multæ variæque gentes incolunt, quarum nulla originem extra Indiam trahit, ſed omnes indigetes appellantur.* Diodor. *lib.* 3.

(*c*) *Indi propè gentium ſoli nunquàm migravêre finibus ſuis . . . Colliguntur à Libero patre ad Alexandrum Magnum reges eorum* CLIV. *annis* VI. M. CCCCLI. *adjiciunt & menſes* CCC. Plin. Hiſt. lib. 6. cap. 21.

comptent ſix mille quatre cens cinquante & un an & trois mois depuis Bacchus juſqu'à Alexandre, & que dans cet intervalle ils ont eu cent cinquante-quatre Rois. Solin en dit à peu près la même choſe (*a*). Diodore parlant des Ethiopiens (*b*), aſſure que tout le monde convient, qu'ils ont été produits dans le pays qu'ils habitent. Le même Auteur rapporte des Scythes (*c*), qu'ils ſe diſoient deſcendus de Scytha, qui naquit d'une fille moitié ſerpent que la terre avoit produite; ce qui prouve que cette

(*a*) *Soli Indi nunquàm à natali ſolo receſſerunt. Indiam Liber pater primus ingreſſus eſt . . . Ab hoc ad Alexandrum Magnum numerantur annorum ſex millia quadringenti quinquaginta unus, additis & amplius tribus menſibus, habitâ per reges computatione, qui centum quinquaginta tres tenuiſſe medium ævum deprehenduntur.* Solin. cap. 52.

(*b*) Diodor. *lib.* 4.

(*c*) *Fabulantur Scythæ, natam apud ſe ex terrâ virginem umbilico tenùs hominis formâ, reliquâ viperæ; eam genuiſſe puerum, cujus nomen fuerit Scytha; hunc indidiſſe populis Scytharum nomen.* Diodor. *lib.* 3.

Nation ne comptoit devoir ſon origine, qu'au pays qu'elle habitoit. C'eſt pourquoi Juſtin n'en reconnoît point de plus ancienne (*a*). A l'égard des Hyperboréens, comme de tous les Peuples ils étoient ceux dont les Anciens avoient le moins de connoiſſance, à peine en trouve-t-on dans l'Antiquité autre choſe que le nom ; & à la réſerve de quelques fables (*b*), on n'a jamais rien dit d'eux, ſinon qu'ils exiſtoient.

Les Egyptiens ne convenoient point qu'ils fuſſent une colonie des Ethiopiens. Non-ſeulement ils ſoutenoient, qu'ils avoient été produits dans leur propre pays; mais ils ſe croyoient auſſi anciens que le Monde (*c*). Les Phrygiens avoient la

(*a*) *Scytharum gens antiquiſſima ſemper habita . . . Antiquiores ſemper Scythæ viſi.* Juſtin. *lib.* 2. *cap.* 1.

(*b*) Voyez *pag.* 113. N. (*i*).

(*c*) *Ego certè Ægyptios opinor neque cum loco, quem Delta Iones vocant, pariter extitiſſe, ſed ſemper fuiſſe ex quo genus humanum extitit.* Herodot. *lib.* 2.

même

même opinion de leur Nation. Enfin nous pouvons dire que la plûpart des Peuples s'imaginant être indigenes, & n'en reconnoiſſant point de plus anciens qu'eux, avoient encore la vanité de penſer, que tous les autres leur étoient poſtérieurs, & que la terre les avoient produits plus tard.

Quoique les Grecs fuſſent très-jaloux les uns des autres, & que lss Athéniens en particulier s'attiraſſent l'envie de tous les autres Peuples de la Grece, on ne leur a pourtant jamais conteſté l'indigénat dont ils ſe glorifioient ſi fort. » Les habi» tans de l'Attique, dit Plutarque (*a*), » ont été nommés Autochtones, c'eſt-à-di» re, nés de la terre même où ils ſont, » parce qu'on ne ſe ſouvient pas que ja» mais ils ſoient venus de quelque autre » endroit s'établir dans le pays qu'ils ha-

(*a*) Plut. *De Exl.*

» bitent. » Ils ne ſont pas étrangers, » ajoute Juſtin (*a*); mais le lieu de leur » demeure eſt en même tems celui de leur » origine. » Un des plus fameux Orateurs de l'ancienne Athenes a étendu cette penſée, & a relevé en ces termes la gloire de ſa Nation. » Il eſt conſtant, dit-il (*b*), » que notre ville eſt très-célebre par toute la terre. Mais nous ſommes encore » moins recommandables par tout autre » endroit, que parce que nous habitons un

(*a*) *Soli* (Athenienſes) *præterquàm incremento, etiam origine gloriantur. Quippe non advenæ, neque paſſim collecta populi colluvies originem urbi dedit : ſed eodem innati ſolo, quod incolunt, & quæ illis ſedes, eadem origo eſt.* Juſtin. lib. 2. cap. 6.

(*b*) *Conſtat enim noſtram urbem & antiquiſſimam eſſe, & maximam, & apud omnes homines celeberrimam . . . In hác enim terrâ ſic habitamus, ut nec alios pepulerimus, nec vacuam occupaverimus, nec ex multis gentibus permiſti, ſed adeò honeſtè liberaliterque nati ſumus, (nam indigenæ ſumus) ut quæ nos produxit, eam perpetuò tenuerimus. Solis enim nobis ex omnibus Græcis eamdem & nutricem, & patriam, & matrem vocare datum eſt.* Iſocrat. *in Paneg.*

» pays dans lequel nous ne ſommes point
» venus comme étrangers, pour en chaſ-
» ſer ceux qui l'occupoient, ou pour lui
» donner des habitans. Nous ne ſommes
» point une nation formée de l'aſſembla-
» ge de pluſieurs peuples réunis (*a*) : cet-
» te terre nous a produits ; & comme
» nous ſommes ſes premiers enfans, nous
» ne l'avons jamais abandonnée. De tous
» les Grecs, c'eſt donc à nous ſeuls qu'il
» appartient d'appeller la Grece notre pa-
» trie, notre mere, notre nourrice. »

Quoiqu'en diſe Iſocrate, les Athéniens n'étoient pas les ſeuls entre les Grecs, qui s'attribuaſſent l'indigénat. Les Arcadiens & les Achéens, deux des ſept Nations du Péloponeſe, s'en glorifioient auſſi. Pauſanias qui a écrit l'hiſtoire particuliere de la Grece, le leur attribue comme une prérogative non conteſtée (*b*) ; & Héro-

(*a*) Voyez la fin de ce Chapitre, *N.* (*).
(*b*) Pauſan. *Eliac. lib.* 5. *cap.* 1.

dote l'avoit fait avant lui (*a*). Les Cydoniens dans l'Isle de Crete & les Etéocretes étoient indigenes du pays, comme Strabon & Diodore nous l'apprennent (*b*). Les Pélasgiens y passerent depuis, & ensuite les Doriens, que Minos réunit sous un même gouvernement. Les amours d'Apollon & de Rhodes étoient regardées comme une allégorie, selon Diodore (*c*), & ne signifioient autre chose, sinon que par sa chaleur le Soleil avoit rendu fé-

(*a*) Herodot. *lib.* 1.

(*b*) Τὰς μὲν ἓν Ἑτεοκρῆτας καὶ τὰς Κυδωνίας αὐτόχθονας ὑπάρξαι εἰκός. Strab. *lib.* 10. & Diodor. *lib.* 5. *Qui primò Cretam inhabitarunt, antiquissimi dicuntur Eteocretæ indigetes fuisse.*

(*c*) *Sol, secundùm fabulas, Rhodæ amore captus, insulam, á quâ amata, Rhodum ab eâ dixit. Verùm id constat, cùm à principiis insula referta paludibus admodùm humida esset, solis calore arefactos humores terram fertilem reddidisse, ab eâque genitos septem numero, qui dicti sunt Heliades. Cùm alii præterea indigetes populi insulam inhabitarent, existimatum est eam soli sacram esse.* Diodor. lib. 5.

conde l'Iſle de Rhodes, & lui avoit fait produire des hommes. Cet Hiſtorien ajoute, qu'à cauſe de cette origine, les premiers Rhodiens qui n'étoient d'abord qu'au nombre de ſept, furent appellés Héliades. Les Sicaniens paſſoient pour être indigenes dans la Sicile, comme Timée & Diodore l'aſſurent (*a*): les Siciliens y vinrent enſuite; & les Grecs s'y établirent après eux. Enfin nous verrons plus bas que les Ombriens, les Tyrrhéniens & pluſieurs autres, étoient regardés comme des Peuples indigenes de l'Italie.

Que ſi dans des lieux ſi fréquentés des Anciens il ſe trouvoit tant de Peuples indigenes, c'eſt-à-dire, occupant de toute

(*a*) *Fabulantur pœtarum quidam, poſt Plutonis & Proſerpinæ nuptias hanc inſulam* (Siciliam) *ab jove Anacalytræ Nymphæ traditam; Sicanos autem, qui in eâ antiquitùs habitarunt, indigetes eſſe, præcipui Scriptores tradunt. Philiſcus Sicanos ex Iberiâ in Siciliam veniſſe affirmat; cujus inſcientiam arguens Timæus, Sicanos ait Siciliæ indigetes eſſe, multa eorum antiquitatis argumenta referens.* Diodor. *ubi ſuprà.*

antiquité les pays qu'ils habitoient, & ſe regardant comme des hommes que la terre y avoit produits; il n'eſt pas étonnant que dans des régions moins connues, des habitans barbares, & ſans aucun commerce avec leurs voiſins, euſſent la même opinion d'eux-mêmes. Ni Bacchus, ni Hercule, ni aucun de ces fameux Conquérans qui couroient autrefois toute la Terre, n'avoit paſſé dans la grande-Bretagne. Cette Iſle étoit ce pendant habitée; & à la réſerve de la côte voiſine des Gaules, où les Belges avoient envoyé quelques colonies, le reſte du pays étoit peuplé d'indigenes (*a*). Auſſi Céſar nous aſſure-t'il (*b*) que c'étoit une ancienne tradition, qu'ils avoient été en-

(*a*) Avant que les Belges y euſſent envoyé des colonies, les Celtes cherchant à s'étendre de proche en proche, y étoient ſans doute paſſés de la Gaule, & l'avoient peuplée. Voilà les Indigenes dont il s'agit. V. Rapin Toyras, *Hiſt. d'Angl.*

(*b*) *Britanniæ pars interior ab iis incolitur*,

gendrés dans leur Isle même. Les Germains avec lesquels on n'avoit pas plus de commerce qu'avec les Bretons, soutenoient aussi que leurs ancêtres avoient été produits de la terre; & Tacite marque, qu'ils conservoient la mémoire de cette origine dans des vers anciens, qu'ils récitoient dans leurs cérémonies. Après cela cet Historien ajoute (*a*), que l'extrême différence qui se trouve entre les Germains & les autres Peuples, soit pour la figure, soit pour les coutumes, est une preuve de leur tradition. Les Gaulois disoient la même chose. Ils assuroient que

quos natos in insulâ ipsâ memoriâ proditum dicant. Cæs. *de Bel. Gal. lib.* 5.

(*a*) *Ipsos Germanos indigenas crediderim, minimèque aliarum gentium adventibus & hospitiis mistos. Celebrant carminibus antiquis, quod unum apud illos memoriæ & annalium genus est, Tuistonem Deum terrâ editum.* Tacite. *De mor. Germ. cap.* 2. & *cap.* 4. *Ipse illorum opinionibus accedo, qui Germaniæ populos nullis aliis aliarum nationum connubiis infectos, propriam & sinceram, & tantùm sui similem gentem extisse arbritantur.*

Pluton, qui comme on le ſçait, eſt le Dieu des entrailles de la terre, étoit l'auteur de leur origine : c'eſt pourquoi, dit Céſar (*a*), ils comptent la durée du tems par le nombre des nuits, & non pas par celui des jours.

Cette opinion conſtante d'un ſi grand nombre de Peuples, qui aſſuroient tous que la terre les avoit produits dans leur propre pays, répugne évidemment à la raiſon. Car comment concevoir que des hommes, des chevaux & des éléphans ſoient autrefois ſortis de terre comme des champignons (*b*) ? Mais il n'eſt pas ici queſtion d'examiner, ſi ce ſentiment eſt abſurde ou raiſonnable (*c*) : il nous

Undè habitus quoque corporum, quanquàm in tanto hominum numero, idem omnibus.

(*a*) *Galli ſe omnes ab Dite patre prognatos prædicant ... Ob eam cauſam ſpatia omnis temporis, non numero dierum, ſed noctium finiunt.* Cæſ. *de Bel. Gal. lib.* 5.

(*b*) Le fait ſeroit en effet fort ſingulier, s'il étoit vrai.

(*c*) Au contraire c'eſt ce qu'il auroit fallu

ſuffit d'avoir prouvé par l'autorité de l'Hiſtoire, que tous les anciens Peuples ont ſoutenu qu'ils avoient été produits dans les pays mêmes qu'ils habitoient, ſans croire qu'ils fuſſent deſcendus ni d'Adam, ni de Noë, dont ils n'avoient même jamais eu la moindre notion; & que les Bretons, les Germains, les Gaulois, les Athéniens, les Egyptiens, les Indiens, les Chinois & tous les autres peuples des contrées même anciennement connues, ont eu à ce ſujet des opinions toutes oppoſés à celles qu'ils devoient naturellement avoir.

On dira ſans doute, que ſur le fait en queſtion il ne s'agit pas de s'en rap-

bien examiner. Car à quoi bon faire tant d'étalage des Bretons, des Germains & de tant d'autres? Si le fait eſt abſurde, que tous les Peuples de l'Univers ayent eu la ſottiſe de concourir à s'en perſuader, que nous importe, & qu'eſt-ce que cela prouve? Ils ont bien crû d'autres abſurdités. *Voyez* la fin de ce Chapitre, *N.* (*).

porter abſolument aux traditions & aux opinions des Peuples, qui peuvent s'être trompés ſur leur propre origine; qu'il vaut beaucoup mieux en juger par ce que l'Hiſtoire nous apprend touchant les anciennes colonies; & qu'elle ne nous permet pas de douter, que le Monde ne ſe ſoit peuplé ſucceſſivement, & peu à peu. On croit, par exemple, que les Egyptiens & les Phéniciens ont peuplé la Grece; que les Grecs & les Lydiens ont peuplé l'Italie; que les Phéniciens & les Celtes ont peuplé l'Eſpagne, & ainſi des autres pays. Examinons donc ce qui nous reſte de l'Antiquité ſur ces colonies: faiſons voir que, ſelon les Hiſtoriens anciens, tous les pays où elles ont été envoyées, étoient habités avant leur arrivée: montrons que les colonies anciennes ne différoient en aucune maniere de celles que les Européens envoient aujourd'hui dans le nouveau Monde; & prouvons par là

d'une maniere évidente, qu'à ne consulter que l'Hiſtoire, il eſt abſolument impoſſible de remonter à ces premiers tems, où la terre a commencé d'être peuplée, & que par conſéquent tout ce qu'on dit ſur ce ſujet au delà d'un certain point, n'eſt que fable & conjecture frivole (*a*).

Comme la Grece & l'Italie ſont les deux pays, dont les Anciens ont écrit l'hiſtoire avec le plus d'exactitude, il nous ſera aiſé d'entrer dans le détail des différens Peuples qui les ont habités. Après cela nous parlerons des autres d'une maniere plus générale, à proportion des lumieres que l'Antiquité nous fournit à ce ſujet.

L'Hiſtoire ne fait mention d'aucune colonie qui ſoit paſſée dans la Grece avant

(*a*) Cela eſt hardi, & beau à prouver. Mais l'Auteur le prouvera-t'il auſſi évidemment qu'il le dit? *Voyez* la fin de ce Chapitre, *N.* (*).

celles que Danaus & Cadmus y conduisirent à peu près dans le même tems, l'un d'Egypte, l'autre de Phénicie. Pélops & les Phrygiens n'entrerent dans le Péloponese, que long-tems après que Danaus s'étoit établi à Argos, dont il ne s'étoit lui-même emparé, qu'après en avoir chassé Gélanor qui y régnoit dès lors, ainsi que Pausanias nous l'apprend (*a*). Danaus se rendit illustre, au rapport de Strabon (*b*); & les habitans d'Argos qu'on appelloit avant lui Pélasgiens, furent appellés de son nom Danaens (*c*).

(*a*) Δαναὸς δ' ἀπ' Αἰγύπτου πλεύσας ἐπὶ Γελάνορα τὸν Σθενέλα, τῆς ἀπογόνους τοὺς Ἀργείων Βασιλείας ἔπαυσεν. Pausan. *Corinth. lib.* 2. *cap.* 16.

(*b*) Strab. *lib.* 8.

(*c*) *Arcem Argivorum condidisse perhibetur Danaus, qui tantùm præstitisse iis, qui ante ipsum istis in locis principatum gesserant, videtur, ut, quod est apud Euripidem,*

Pelasgiotas nuncupatos anteà
Danaos vocari lege latâ jusserit.

On voit déja que Danaus ne paſſa point dans le Péloponeſe pour le peupler, mais plutôt qu'il y entra en uſurpateur, pour s'emparer d'un pays habité, dont les Rois faiſoient remonter leur origine juſqu'à Inachus, qui avoit précedé le déluge d'Ogyges; c'eſt-à-dire juſqu'aux tems fabuleux. Pélops arriva dans le même pays environ deux cens ans aprés, & lui donna ſon nom. Il eſt inutile de parler des Doriens & des autres qui s'y rendirent dans la ſuite : il ſuffit d'obſerver, qu'avant toutes ces révolutions les Arcadiens occupoient le milieu du pays, & les Athéniens la partie ſeptentrionale. Ces deux Nations paſſoient pour être indigenes du Péloponeſe, & pour l'avoir habité de tout tems.

Cadmus ne trouva pas la Béotie où il aborda, moins peuplée que l'étoit le Péloponeſe à l'arrivée de Danaus. Strabon & Pauſanius parlent des Hyantes &

des Aoniens, peuples indigenes de la Grece, qui habitoient alors la ville de Thebes (*a*). Cadmus les vainquit, & convint enſuite avec eux qu'ils ne feroient plus qu'un peuple avec ſes Phéniciens, après quoi il bâtit la Cadmée. Au-reſte les Hyantes & les Aoniens n'étoient pas les premiers fondateurs de Thebes. Cette ville avoit été habitée auparavant par les Hectenes, autre Nation indigene du pays, qui périt toute entiere par une maladie contagieuſe (*b*). Thebes s'appelloit alors Gygée, du nom d'un de ſes Rois. Elle paſſoit pour la plus ancienne de toutes les villes de la Grece, & pour avoir été bâtie par Ogyges (*c*), c'eſt-à-

(*a*) *Bœotiam initio Barbari tenuerunt, Aones & Temnices ex Sunnio evagati, & Leleges ac Hyantes. Deindè cum Cadmo à Phœniciâ profecti Phœnices occuparunt.* Strab. *lib.* 9. V. Pauſan. *Bœotic. lib. 9. cap.* 5.

(*b*) Pauſan. *Achaïc. lib. 7 cap.* 2.

(*c*) *Etenim vetuſtiſſimum oppidum cùm ſit traditum Græcum Bœotiæ Thebæ, quod rex Ogyges ædificavit.* Varro, *de Re ruſt. lib.* 3. *cap.* 1.

dire, deux mille ans avant Jules-Céſar, ſelon le calcul de Varron.

Les Grecs qui avoient reçu parmi eux les Egyptiens & les Phéniciens, ſe rendirent eux-mêmes célebres dans la ſuite par le grand nombre de colonies, qu'ils envoyerent en différentes contrées de la Terre. Mais on doit obſerver, que toutes ces colonies trouverent les lieux où elles aborderent auſſi peuplés, que ceux qu'elles venoient de quitter, avec cette différence ſeule, qu'ils étoient habités par des hommes plus groſſiers & moins polis.

Les plus fameuſes colonies Grecques ſont celles qui paſſerent dans l'Aſie mineure & en Italie. Pour ce qui eſt de l'Aſie, quelques-uns ont prétendu dans ces derniers tems, que les Grecs étoient au contraire paſſés de cette partie du Monde en Europe; mais ce fait eſt contredit par tous les Anciens. Strabon parle fort au long d'Androclus & des au-

tres enfans de Codrus Roi d'Athenes, qui les premiers de tous les Grecs paſſerent en Aſie, & y bâtirent Epheſe, Milet & les autres villes d'Ionie (*a*); après quoi les Phocéens allerent auſſi s'y établir. Pauſanias dit la même choſe (*b*). Les Cariens & les Léleges occupoient alors les pays dont les Grecs s'emparerent; & il fallut les en chaſſer, comme Strabon l'aſſure poſitivement. L'Ionie n'étoit donc pas vuide, quand les Grecs s'y établirent.

Les Eteocretes & les Cydoniens habitoient l'Iſle de Crete, comme nous l'avons dit, & ils étoient regardés comme Peuples indigenes, lorſque les Doriens &

(*a*) *Fines oræ Joniæ . . . De hâc . . . Pherecydes ſcribit, Cares quondàm tenuiſſe; reliquam, uſque ad Phocæam, Chium, & Samum, oram Leleges: utroſque ab Jonibus ejectos. Ducem coloniæ Jonum ait fuiſſe Androclum, Codri Athenienſium Regis filium legitimum, qui Epheſum condiderit.* Strab. *lib.* 14.

(*b*) Pauſan. *Achaïc. lib. 7 cap.* 2.

les Pélagiens passerent de la Grece dans ce pays. Les Corinthiens n'aborderent en Sicile, qu'après que les Siciliens y furent venus d'Italie ; & quand les Arcadiens passerent en Italie, les Pélasgiens y étoient déja établis, & y avoient trouvé eux-mêmes plusieurs autres Peuples. Il en est de même de tous les autres pays, où les Grecs envoyerent des colonies : ces contrées étoient occupées par des Barbares, qu'il falloit gagner par la douceur, ou soumettre par la force, avant que de s'y établir. C'est ainsi qu'en userent Miltiades & Cimon son fils, quand ils conduisirent l'un après l'autre des colonies d'Athenes dans la Thrace (*a*).

(*a*) *Pervenit Chersonesum* (Miltiades.) *Ibi brevi tempore Barbarorum copiis dejectis, totâ regione, quam petierat, potitus, loca castellis idonea communivit.* Cornel. Nep. *in Miltiad.* & *in Cim. Primùm imperator apud flumen Strymona, magnas Thracum copias fugavit; oppidum Amphipolim constituit, eòque decem millia Athenienſium in coloniam misit.*

Voyons préſentement ce qui regarde l'Italie: Denis d'Halicarnaſſe qui a écrit l'Hiſtoire Romaine avec tant de ſoin, ſera l'Auteur qui nous guidera. » Les Si-» cules, dit-il (*a*), Nation barbare, ſont » ceux qui les premiers ont habité le pays » où Rome eſt bâtie. Les Aborigenes les » en chaſſerent enſuite à l'aide des Pélaſ-» giens & de quelques autres Grecs, & » y ont toujours demeuré depuis juſqu'au » tems de Romulus. » Voilà déja une Nation indigene, que cet Hiſtorien reconnoît en Italie, c'eſt-à-dire, les Sicules: elle ne ſera pas la ſeule. » Les Aborige-» nes, continue-t'il (*b*), ſont ainſi nom-» més, ſelon quelques-uns, parce qu'ils ont » donné l'origine aux autres Peuples d'I-» talie, ou, ſelon d'autres, parce qu'étant » une troupe d'hommes errans & ſans de-» meure fixe, ils s'établirent en ce pays;

(*a*) Dion. Halyc. *Antiq. Rom lib.* 1. *cap.* 8.
(*b*) Dion. Hal. *ubi ſupra.*

» ſelon quelques autres enfin, parce qu'ils » habitoient les montagnes. » Caton & Sempronius ont écrit, qu'ils étoient Grecs d'origine, d'où pourroit venir leur nom d'Aborigenes, comme qui diroit, originairement de Grece, en ſous-entendant ce dernier mot. Mais ils ne le prouvoient, au rapport de Denis d'Halicarnaſſe, par le témoignage d'aucun Auteur ancien. Cependant, ajoute-t'il, il faut ſuſpendre ſon jugement, & ne point conclure que les Aborigenes ſoient des Peuples barbares, comme les Liguriens & les Ombriens.

Si cet Hiſtorien qui auroit ſouhaité ſans doute pouvoir donner une origine Grecque aux Romains, n'a pas oſé dire que les Aborigenes dont ils deſcendoient, fuſſent des Peuples barbares, au moins ne peut-on douter, qu'il n'ait reconnu les Liguriens & les Ombriens pour des naturels d'Italie. Zénodote qui a écrit

l'hiſtoire de ces derniers, aſſure (*a*) qu'ils ſont indigenes; qu'ils habiterent d'abord à Reate, & qu'en ayant été chaſſés enſuite par les Pélaſgiens, ils ſe réfugierent dans le pays quils occupoient de ſon tems, & prirent le nom de Sabins. Pline dit poſitivement, que cette Nation paſſoit pour la plus ancienne d'Italie (*b*).

Les Arcadiens ſont les premiers de tons les Grecs qui ayent paſſé en Italie: les Pélaſgiens & les Crétois s'y rendirent depuis. Oenotrus, fils de Lycaon, y conduiſit une colonie dix ſept-cens ans avant la guerre de Troyes. Cet Oenotrus aborda à la côte occidentale de l'Italie, qui

(*a*) *Zenodotus Trœzenius, qui Umbricæ gentis hiſtoriam conſcripſit, narrat indigenas primùm in Reatino habitaſſe, & indè Pelaſgorum armis expulſos, veniſſe in terram, quam nunc habitant; mutatoque cum ſedibus nomine, Sabinos pro Umbris appellatos.* Dion. Hal. *lib.* 2. *cap.* 84.

(*b*) *Umbrorum gens antiquiſſima Italiæ exiſtimatur, ut quos Ombrios à Græcis putent dictos quòd inundatione terrarum imbribus ſuperfuiſſent.* Plin. *Hiſt. lib.* 3. *cap.* 19.

s'appelloit alors Auſonie, à cauſe des Auſoniens qui l'habitoient, ainſi que Denis d'Halicarnaſſe le marque expreſſément. Il s'empara de pluſieurs terres propres au labourage & aux paturages, après les avoir en partie purgées des barbares, & y bâtit enſuite de petites villes. Les Arcadiens s'emparerent de leur côté, non-ſeulement de pluſieurs terres incultes ou mal cultivées; ils ſe ſaiſirent auſſi de celles qui l'étoient mieux, & qu'occupoient les Ombriens. Tout ce récit prouve clairement, que l'Italie étoit déja habitée, avant que la plus ancienne colonie dont l'Hiſtoire faſſe mention, fut allée s'y établir.

Nous ne dirons rien ici d'Evandre, qui aborda dans le *Latium* ſous le regne de Latinus, environ vers le tems de la guerre de Troyes; ni de Saturne, qui y étoit paſſé déja auparavant du tems de Janus. Il eſt évident qu'un pays qui avoit des Rois avant leur arrivée, devoit

être peuplé. Mais les colonies de Lydiens que Tyrrhenus y conduisit, au rapport d'Hérodote (*a*), méritent d'être examinées. Denis d'Halicarnasse soutient d'abord que c'est une fable. » Xanthus, dit-il » (*b*), qui étoit Lydien, & qui a écrit » avec soin l'histoire de sa Nation, ne » fait aucune mention de ce Tyrrhenus, » & ne dit pas même que jamais Lydien » soit passé en Italie, quoiqu'il rapporte » des faits moins importans. « Notre Historien ajoute, que les Thyrrhéniens ne sont point Lydiens d'origine, parce qu'il n'y a aucun rapport entre la langue, la Religion & les coutumes de ces deux Peuples, & conclut que ceux qui font cette Nation indigene, peuvent bien avoir raison, puisqu'elle est très-ancienne dans son pays, & qu'elle ne convient avec aucune autre, soit pour la Langue, soit pour

(*a*) Herodot. *lib.* 1.
(*b*) Dion. Hal. *lib.* 1. *cap.* 8.

les uſages. Concluons de-là que les Tyrrhéniens, les Auſoniens, les Liguriens, les Sicules, les Ombriens & les Aborigenes ſont des Peuples, dont il n'eſt pas poſſible de découvrir l'origine.

Les colonies qui fonderent Carthage en Afrique, Cadix en Eſpagne, & Marſeille dans les Gaules, ſont très-célebres dans l'Antiquité : or les pays où ces villes furent bâties, étoient habités longtems avant l'arrivée de leurs fondateurs. On ſçait la ruſe dont la Reine de Carthage ſe ſervit (*a*) pour tromper les habitans du lieu, qui ne lui avoient cédé qu'autant de terrain qu'en pourroit couvrir un cuir de bœuf. Les Phéniciens furent obligés d'employer la force, pour

(*a*) *Eliſſa delata in Africe ſinum, incolas loci ejus, adventu peregrinorum mutuarumque rerum commercio gaudentes, in amicitiam ſollicitat : deindè empto loco, qui corio bovis tegi poſſet . . . corium in tenuiſſimas partes ſecari jubet ; atque ita majus loci ſpatium, quàm petierat, occupat.* Juſtin. *lib.* 18. *cap.* 5.

s'établir & ſe maintenir en Eſpagne. Juſtin nous apprend (*a*) que les Iberes faiſant la guerre à leurs nouveaux hôtes, les Carthaginois les ſecoururent, ce qui donna lieu à ceux-ci de mettre le pied dans ce pays, où ils ſe rendirent depuis très-puiſſans. Protis, un des chefs de la colonie qui peupla Marſeille, s'acquit au contraire la bienveillance des Gaulois, en épouſant la fille d'un de leurs Rois (*b*); & les Grecs enſeignerent enſuite aux habitans des Gaules, qui étoient en-

(*a*) *Cùm Gaditani à Tyro ſacra Herculis, per quietem juſſi, in Hiſpaniam tranſtuliſſent, ibique urbem condidiſſent, invidentibus incrementis novæ urbis finitimis Hiſpaniæ populis, ac propterea Gaditanos bello laceſſentibus, auxilium conſanguineis Carthaginienſes miſere. Ibi felici expeditione, & Gaditanos ab injuriâ vindicarunt, & majorem partem provinciæ imperio ſuo adjecerunt.* Idem, *lib.* 44. *cap.* 35.

(*b*) *Phocenſium juventus . . . Maſſiliam inter Ligures & feras gentes Gallorum condidit . . . Duces claſſis Simos & Protis fuêre. Itaque regem Segobrigiorum, Nannum nomine, amicitiam petentes conveniunt. Fortè eo die rex occupatus in apparatu nuptiarum Gytis filiæ erat, &c.* Idem.

core alors très-barbares, une maniere de vivre plus humaine & plus raiſonnable.

Les ſecours que l'Hiſtoire fournit ne ſont pas ſuffiſans pour nous faire remonter juſqu'à l'origine des premiers habitans de la Terre : les tems fabuleux ne nous conduiſent pas même ſi loin. Nous n'avons rien de plus ancien dans la Fable & dans l'Hiſtoire, que les expéditions de Bacchus, d'Hercule, d'Oſiris, de Séſoſtris. Mais peut-on imaginer, que ces premiers Conquérans ayent parcouru tout l'Univers par le ſeul plaiſir de ſe faire ſuivre par des armées dans des deſerts immenſes ? Comment ces armées pouvoient-elles ſubſiſter, ſi les terres étoient incultes (*a*) ? Tous les pays qu'ils traverſerent, étoient donc inconteſtablement habités. Auſſi l'Antiquité nous repréſente-

lib. 43. *cap.* 3. & *cap.* 4. *Ab his igitur Galli, & uſum vitæ cultioris . . . & agrorum cultus, & urbes cingere didicerunt.*

(*b*) Voyez la fin de ce Chapitre, *N.* (*).

t'elle ces premiers Héros comme animés du noble désir de la gloire, & touchés en même tems du malheur des hommes ensévelis alors pour la plûpart dans une extrême barbarie, dont ils vouloient les retirer. C'est dans cette vûe qu'ils laissoient des colonies en différens endroits de la Terre, autant pour le bien particulier des Peuples qu'ils avoient soumis, que pour assurer leurs conquêtes.

L'utilité qui porte aujourd'hui si facilement les hommes à abandonner le lieu de leur naissance, étoit encore plus capable de les y engager dans ces premiers tems, où ils ignoroient l'art de se rendre heureux chez eux; dans ces tems grossiers, où un Prométhée passoit pour avoir dérobé le feu du ciel, parce qu'il avoit trouvé le secret de tirer le feu des cailloux; où l'on regardoit un Aristée comme un Dieu, parce qu'il avoit inventé l'art de faire du beure avec le lait, &

de tirer l'huile des graines ou des olives. Les hommes vivant alors de ce que la terre produiſoit d'elle-même, ignoroient encore l'art de la défricher & de la rendre plus fertile. C'eſt ſans doute pour cette raiſon, que nous voyons dans l'Antiquité tant de Nations errantes ſur la Terre, tant de pays ſubjugués par ces Peuples barbares, que leur propre climat ne pouvoit plus nourrir. Ces faits ſe trouvent répetés dans des tems mêmes très-peu éloignés de ceux-ci, où l'on voit encore pluſieurs de ces Nations vagabondes, toujours prêtes comme les anciennes à faire des incurſions chez leurs voiſins.

Si on ne peut fixer le tems auquel les hommes ont commencé d'habiter la Terre, au moins paroît-il par tout ce que nous venons de dire, qu'ils y ſont extrêmement anciens. Pour le prouver, nous n'avons pas beſoin de recourir à l'anti-

quité prodigieuſe que les Egyptiens & les Chaldéens donnoient aux hommes dans leurs annales. Ceux-là avoient l'Hiſtoire chronologique de leurs Rois depuis onze mille trois cens quarante ans, ſelon Hérodote (*a*), & depuis quinze mille ans, ſelon Diodore (*b*), ſans compter le regne des Dieux & des Héros qui en avoit duré dix-huit mille. Nous avons parlé ailleurs (*c*) des Chaldéens, & de l'extrême antiquité qu'ils donnoient à leurs obſervations aſtronomiques. Strabon rapporte des habitans de la Bétique en Eſ-

(*a*) *Ad hunc uſque narrationis locum, & Ægyptii, & ſacerdotes referebant, demoſtrantes à primo rege ad Vulcani ſacerdotem hunc* (Sethon) *qui poſtremus regnavit, progenies hominum fuiſſe trecentas quadraginta unam : trecentæ autem progenies decem millia annorum valent ; una & quadraginta, quæ reliquæ ſunt ultra trecentas, ſunt anni mille trecenti quadraginta.* Herodot. *lib.* 2.

(*b*) *Eorum nonnulli fabulantur, Deos primùm & Heroas in Ægypto paulò minùs* 18000 *regnaſſe annos . . . homines verò paulò minùs annorum* 15000. Diodor. lib. 2.

(*a*) Voyez le Chap. 1. *pag.* 10. & 11. *N.* (*a*).

pagne, (*a*) qu'ils étoient fort adonnés aux Lettres, & qu'ils conſervoient les annales de ce qui s'étoit paſſé chez eux depuis ſix mille ans. Les Indiens, comme nous l'avons dit (*b*), comptoient de même ſix mille ans depuis Bacchus juſqu'à Alexandre. J'avoue qu'on a raiſon de ne pas ajouter foi à ces témoignages. Mais en les réuniſſant avec ce que nous apprenons des annales des Chinois, il paroîtroit du moins que le Monde auroit eté habité pluſieurs milliers d'années au-deſſus du tems que Moïſe a fixé pour ſon commencement (*c*).

Le nombre prodigieux d'habitans que contenoient certains pays dans les tems les plus reculés, ſemble prouver encore inconteſtablement, que les hommes ſont

(*a*) *Hi omnium Hiſpanorum doctiſſimi judicantur, & antiquitatis monumenta habent conſcripta, ac poëmata, & metris incluſas leges à ſex millibus, ut aiunt, annorum* Strab. *lib.* 3.

(*b*) Voyez *pag.* 206 & 207. *N.* (*d*).

(*c*) Voyez plus bas, *N.* (***).

plus anciens ſur la Terre qu'on ne le croit communément ſur le témoignage de la Geneſe (*a*). Tous les Anciens conviennent que Ninus eſt le premier Conquérant dont il ſoit parlé dans l'Hiſtoire. Or on ſçait que ce Roi d'Aſſyrie fit la guerre aux Bactriens avec deux millions de ſoldats (*b*), & que Sémiramis ſa femme fit marcher une armée de quatre millions d'hommes contre les Indiens, qui de leur côté lui en oppoſerent une encore plus nombreuſe. On ne peut rejeter ces faits ſans démentir toute l'Antiquité, qui ne parle que de la grandeur immenſe des villes de Ninive & de Babylone, dont la premiere contenoit, au

(*a*) Voyez plus bas, *N.* (*)

(*b*) *Tradit Cteſias, ſcriptos pedites ad* 1700000. *fuiſſe, equitum* 200000. *currus verò falcatos paulò minùs* 10600. Diodor. *lib.* 3. Et plus bas il ajoûte au ſujet de Semiramis : *Fuit hominum numerus, ut Cteſias tradit,* 3000000. *equitum* 500000. *currus ad* 100000.

rapport du Prophete Jonas (*a*), plus de ſix vingt mille enfans qui n'étoient pas encore dans un âge à pouvoir diſtinguer leur main droite d'avec la gauche.

Dans le même tems l'Egypte n'étoit pas moins peuplée. La ſeule ville de Dioſpolis, appellée communément par les Grecs Thebes la grande, devoit contenir plus de quatre millions d'habitans. (*b*) Germanicus parcourant l'Egypte, vit dans les ruines de cette ancienne ville des inſcriptions en caracteres Egyptiens, qui marquoient qu'elle avoit contenu autrefois dans ſes murs ſept cens mille hommes en âge de porter les armes. Je ne

(*a*) *Et ego non parcam Ninivæ civitati magnæ, in quâ ſunt plusquàm viginti millia hominum, qui neſciunt quid ſit inter dexteram & ſiniſtram ſuam.* Jon. *cap.* 4. *vers.* 11.

(*b*) *Mox viſit veterum Thebarum magna veſtigia. Et manebant ſtructis molibus litteræ Ægyptiæ priorem opulentiam complexæ ; juſſuſque è ſenioribus Sacerdotum patrium ſermonem interpretari, referebat habitaſſe quondàm ſeptingenta millia ætate militari.* Tacit. *Annal. cap.* 60.

parle point d'Homere, qui, peut-être par une exagération poëtique, a dit qu'elle avoit cent portes, de chacune deſquelles pouvoient ſortir à la fois dix mille hommes armés (*a*). Or je demande, s'il eſt poſſible que dans des tems qui auroient ſuivi de ſi près un déluge univerſel, la Terre ſe ſoit trouvée ſi prodigieuſement peuplée, ſurtout l'Ecriture n'attribuant point aux premiers hommes une fécondité proportionnée à la durée étonnante de leur vie ? Car ſans parler des autres Patriarches, Noë à l'âge de ſix cens ans n'avoit que trois enfans ; & dans un âge déja avancé, ces trois enfans n'en avoient encore aucun. Il en eſt de même de tous ceux qui ont vêcu depuis, auſquels la Geneſe ne donne pas un plus grand nombre d'enfans, que les hommes n'en ont

(*a*) Αἵ θ' ἑκατόμπυλοί εἰσι. Διηκόσιοι δ' ἀν' ἑκάστην

Ἀνέρες ἐξοίχνεῦσι σὺν ἵπποισιν καὶ ὀχεσφιν.
Homer. *Iliad. lib.* 9.

ordinairement

ordinairement de nos jours, (*) Concevons donc, que par l'autorité de l'Hiſtoire, il n'eſt pas poſſible de remonter à ces premiers tems, où la Terre a commencé d'être habitée.

(*) J'ai renvoyé ici l'examen de quelques difficultés répandues dans ce Chapitre, parce que toutes ſemblent tendre au même but, je veux dire, à faire le Monde beaucoup plus ancien qu'on ne nous le donne à entendre dans la Geneſe. Il eſt vrai que s'il ne s'agiſſoit que de quelques ſiecles, ou même de quelques milliers d'années de plus, peut-être cela ne vaudroit-il pas la peine de faire un procès à ceux qui croyent pouvoir ſoutenir cette opinon: je crois avoir aſſez bien prouvé dans mon Eſſai Chronologique que nos Chronologiſtes ont tort de s'entêter ſur cet article. Mais le deſſein de l'Auteur dans ce Chapitre, & même dans tout ce Traité, n'eſt pas ſi caché, qu'on ne puiſſe s'appercevoir que ſon véritable but eſt de montrer que le Monde eſt éternel, & que les hommes ſont de toute éternité ſur la terre. D'excellentes plumes ont démontré ſuffiſamment l'abſurdité de cette theſe; enſorte qu'il ne me reſte ici qu'à répondre aux difficultés que l'Auteur a formées pour tâcher d'étayer ce faux ſiſtême. Elles ſe réduiſent à peu près à ce raiſonnement.

Les Colonies les plus anciennes don l'Hiſtoire faſſe mention, ont trouvé, dit-on, des Habitans dans tous les pays, où elles ont été s'é-

tablir ; & ces pays étoient extrêmement peuplés, même dans des tems fort voisins du Déluge. On ajoûte, que les principales Nations de la terre ont crû qu'elles étoient nées dans leur propre pays ; qu'elles n'y étoient point venues d'ailleurs ; & qu'elles n'ont eu aucun souvenir d'être descendues d'Adam & de Noë, dont elles n'avoient nulle connoissance. Or, continue-t'on, s'il étoit vrai de dire que les Descendans de Noë eussent peuplé toute la terre, seroit-il possible qu'en si peu d'années ces différens pays eussent pû être habités, & contenir un nombre d'Habitans si considérable ? On joint à cela l'antiquité des annales des Ægyptiens, des Chaldéens & des Chinois ; & de là on conclud, que les hommes sont beaucoup plus anciens sur la terre, que l'Ecriture ne nous l'apprend. Cet argument est spécieux sans doute ; il a d'abord une apparence de solidité capable de faire illusion aux esprits prévenus ou peu éclairés : cependant il est très-aisé de le détruire.

Je crois qu'il est assez inutile que je m'amuse à répondre à ce qu'on objecte de ces Nations prétendues indigenes, qui se croyoient nées dans le Pays même qu'elles habitoient. Faire sortir des hommes de la terre comme des asperges & des champignons, est une absurdité qui ne tombe pas dans l'esprit d'un homme de bon sens, & ne mérite pas d'être refutée. Si les Egyptiens, les Indiens, les Atheniens & tant d'autres ont été assez fous, pour donner dans une pareille extravagance, doit-on en être surpris ? Ils en avoient adopté tant d'autres. On sçait d'ailleurs quelle étoit la vanité des anciens

Peuples : chacun cherchoit à faire valoir ſon antiquité ; & tous, comme le remarque Tite-Live, tâchoient d'illuſtrer leur origine par des merveilles & par des prodiges. Ajoutez que les Hiſtoriens qui rapportent ces anciennes traditions, ſont les premiers à nous apprendre combien on doit peu y ajoûter foi, lorſqu'ils ſe ſervent ſi ſouvent de ces expreſſions, *on dit*, *on croit*, *je ſerois volontiers porté à croire*, *&c.* Diodore lui-même les traite preſque par tout de chimeres & de fables, comme on peut le voir dans les paſſages qu'on en a cités. Enfin on doit obſerver d'après tous les Grammairiens, que les Anciens appelloient ordinairement fils de la Terre tous ceux dont l'origine étoit inconnue : d'où il réſulte, que cette expreſſion peut bien marquer une grande antiquité ; mais qu'on auroit tort de vouloir la prendre à la lettre.

A l'égard des anciennes colonies, quoique notre Auteur n'ait pas fait l'honneur à Moïſe de le compter au nombre des Hiſtoriens, il eſt cependant certain, qu'on ne peut s'empêcher de le regarder au moins comme un Ecrivain ordinaire, tel qu'Hérodote, Diodore, Juſtin & les autres ; & conſideré ſeulement ſous ce point de vûe, il eſt inconteſtablement beaucoup plus ancien, que tous les Hiſtoriens qui nous reſtent. Or delà il s'enſuit, que ſi les Hiſtoriens profanes n'ont point connu de colonies plus anciennes que celles dont il eſt parlé dans Strabon, dans Juſtin, dans Diodore & quelques autres, c'eſt qu'ils n'ont pû remonter comme Moïſe juſqu'à ces premieres colonies compoſées des premiers Deſcendans de Noë, qui peuplerent tous ces différens pays, que

celles qui vinrent enſuite trouverent déja habités. Du reſte il eſt démontré, que cent cinquante ans ſeulement après le Déluge, l'Europe, l'Aſie & l'Afrique ont pû contenir 432½ millions d'hommes. Dès-là tout ce qu'on raconte des expéditions d'Oſiris, de Bacchus, d'Hercule, de Séſoſtris, ce que les Hiſtoriens rapportent de la grandeur de ces fameuſes Villes anciennes, Thebes, Ninive & Babylone, & du nombre prodigieux de leurs habitans, n'a plus rien qui arrête ni qui doive ſurprendre. Je ne parle point de la chronologie des Egyptiens, des Chaldéens & des Chinois: ſon antiquité ne peut ſe ſoutenir que par tant d'obſcurités & par tant de fables, que daps la comparaiſon tout homme de bon ſens lui préférera toujours celle de Moyſe.

FIN.